UoT
0/11/8/27

HISTOIRE DE BAGDAD

DANS LES TEMPS MODERNES

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

HISTOIRE

DE BAGDAD

DANS LES TEMPS MODERNES

PAR

CLÉMENT Imbault HUART

CONSUL DE FRANCE
SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE DU GOUVERNEMENT
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1901

INTRODUCTION

Cet ouvrage repose sur trois sources principales :

1° Le *Gulchèn-i Khulèfâ* de Mourtéẓâ Nazhmî-Zâdè, en turc, qui est le septième des ouvrages publiés par l'imprimerie fondée à Constantinople en 1141 de l'hégire (1728), grâce aux soins du Hongrois Ibrahîm Mutéferriqa. Ce volume contient l'histoire de la ville de Bagdad depuis sa fondation jusqu'en 1130 (1718). Écrit à la demande d'ʿOmar-Pacha, alors gouverneur de la province, il n'a pas été composé tout d'une pièce : la préface nous apprend qu'il a été terminé en 1100 (1688), tandis que sa lecture nous montre qu'il a été continué plus tard jusqu'en 1130 ; en outre, il en avait été fait des rédactions manuscrites qui ont été plus tard modifiées et délaissées, ce que l'auteur appelle des « brouillons désordonnés ». Mourtéẓâ était un Turc né à Bagdad, et fils du poète Nazhmî. Lors de la prise de Bagdad par Châh-ʿAbbâs, la plupart des Turcs émigrèrent. Le père de notre auteur, après s'être caché quelques jours, se déguisa en derviche, et accompagné de sa seule mère, tête et pieds nus, sans provisions, se dirigea vers l'Asie-Mineure. Après s'être reposé quelque temps dans les bourgades de Ḥilla et de Kerbélâ, il se rendit auprès de Ḥâfyzh Aḥmed-Pacha qui revenait en ʿIrâq, pour tenter, infructueusement d'ailleurs, de délivrer Bagdad des mains de ses nouveaux maîtres. Le général et lui se connaissaient de longue date. Le poète suivit Aḥmed-Pacha en Asie-Mineure, et se consola de

l'éloignement de son pays d'origine en fréquentant la société de plusieurs hauts dignitaires du rang de *vizir* et de *mirmiran*, et en s'enrichissant en leur compagnie, probablement par les cadeaux qu'il en obtenait en échange de ses panégyriques rimés. Notre auteur cite des vers de son père, qui figurent dans le *divan* ou recueil de poésies qu'il a laissé, et entre autres, les deux premiers vers d'une ode composée à l'occasion de l'arrivée de Mourâd IV à Orfa, en marche sur Bagdad (1048 = 1638). Ce poète revint dans son pays, après la prise de la ville par les Turcs, lorsqu'on apprit la nouvelle de la mort de Châh-Çafî, roi de Perse, le 14 ṣéfer 1052 (14 mai 1642); il était suivi de ses enfants et petits-enfants. Il vivait encore en 1069 (1658-59), année où il composa un chronogramme qui fixe la date de la construction de la mosquée du Siliḥdâr Moḥammed-Pacha, monument qui ne fut achevé que vingt-cinq ans après, en 1094 (1683).

Quant à Mourtéẓâ, il avait connu personnellement des gens qui lui avaient rapporté une anecdote relative aux préparatifs du siège de la ville en 1035 (1625-1626), alors que celle-ci était encore aux mains de Çafî-Qouly-Khân, gouverneur pour les Persans; sous le gouvernement du vizir Mélèk Aḥmed-Pacha, il vit celui-ci, qu'on avait surnommé *mélèk* (l'ange) à cause de ses vertus, réciter lui-même la prière des morts sur le corps d'un manœuvre écrasé un jour sous l'écroulement d'un mur : « Celui qui est mort en gagnant sa vie est mort martyr », disait cet homme de bien. Il connut Mourtéẓa-Pacha, renommé pour sa bonne chance, qui servait de divinité tutélaire aux pêcheurs du Tigre et rapporte deux anecdotes à ce sujet. Il composa enfin de nombreux chronogrammes, sur la reddition de Candie en 1081 (1670-71), sur la naissance du sultan Aḥmed III en 1084 (1673), sur la réparation du mausolée du saint musulman Ma'roûf Karkhî sous 'Abd-ur-Raḥ-

mân-Pacha, de 1085 à 1087 (1674-1676), et sur l'achèvement de la mosquée du Siliḥdâr par le *silâḥ-choûr* Moḥammed-Bey, en 1094 (1683). Il a donc été témoin des événements qu'il rapporte dans la dernière partie de son ouvrage. Il est mort en 1133 (1720) selon Aḥmed Ḥanîf-Zâdè [1], ou en 1136 (1723) d'après Hammer [2].

Un manuscrit turc de ma collection, sans titre ni nom d'auteur, me paraît être un de ces « brouillons désordonnés » qui formaient la rédaction primitive du *Gulchèn-i Khulèfâ*. C'est un petit in-4° de 109 feuillets; les titres des chapitres sont tracés à l'encre rouge, et les pages sont encadrées de deux filets rouges entourés d'un filet bleu. Ce livre a été mouillé, probablement par le jet des pompes dans quelque incendie. Il est consacré à l'histoire de la ville de Bagdad depuis l'établissement des khans mongols de la Perse jusqu'à l'année 1088 de l'hégire (1677); il ne comprend, par conséquent, ni la période des khalifes abbassides ni les dernières années du XIe siècle de l'hégire. Le texte suit d'ailleurs exactement celui qui a servi de base à l'imprimeur Ibrahîm; on n'y relève que de légères différences de rédaction. L'existence de ce manuscrit semble prouver qu'à l'origine l'ouvrage de Mourtéẓâ ne traitait pas de l'histoire des khalifes abbassides, simple compilation qui y a été ajoutée plus tard, et ne portait pas encore le titre sous lequel il est connu, et qui s'applique d'ailleurs assez mal aux matières qu'il contient pour sa plus grande partie.

Les sources historiques citées dans le cours de ce manuscrit, comme dans le texte imprimé, sont le *Nokhbèt-et-Téwârîkh* de Moḥammed ben Moḥammed, écrit sous le sultan 'Os-

1. A la suite de Ḥâdji-Khalfa, dans l'édition de Fluegel, t. VI, p. 574, 578 et 606.

2. *Geschichte der osman. Dichtkunst*, t. IV, p, 132. Comparez Ch. Rieu, *Catalogue of the turkish Mss. of the British Museum*, p. 41.

mân, fils d'Aḥmed I, avant 1622, et l'historien ottoman 'Azîz-Efendi, qui doit être l'auteur du *Rauẓat ul-Ebrâr*, Qara-Tchèlèbi-Zâdè 'Abd-ul-'Azîz[1]. L'auteur cite aussi des vers du poète Fazli, fils de Fozoûlî[2].

2° Il a paru à Constantinople, en 1292 (1875), une petite brochure in-12 de 95 pages, en turc, due à la plume d'un certain Thâbit-Efendi ثابت qui relate l'histoire du gouvernement des mamlouks depuis son établissement à Bagdad en 1163 (1749-50) jusqu'à sa destruction finale, qui n'eut lieu que quatre-vingts ans après, en 1246 (1830)[3]. C'est un résumé, écrit sans aucune prétention scientifique, mais suffisamment attrayant, des événements qui se sont déroulés sur les rives du Tigre pendant cette période où l'autorité du gouvernement central n'était plus que nominale. L'auteur, s'il n'est pas de Bagdad même, y a longtemps habité, à en juger par les détails topographiques qu'il donne çà et là. Il a été, sinon témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte, tout au moins à même de recueillir les souvenirs les plus autorisés des indigènes.

3° Le troisième des documents que nous avons utilisés est une histoire arabe du gouverneur Dâoud-Pacha, lithographiée à Bombay en 1304 (1887). Elle porte le titre de *Maṭâli' es-so'oûd bi-ṭîb akhbâr el-Wâli Dâoud*; elle a été écrite par Amîn ben Ḥasan el-Holwânî el-Mèdènî, professeur au Mausolée du Prophète à Médine, et est abrégée d'un ouvrage iné-

1. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XI, p. 50.

2. Hammer, *Geschichte der osmanischen Dichtkunst*, t. II, p. 496, ne cite qu'un seul vers de ce poète. Son père, le célèbre Fozoûlî (*id. op.*, t. II, p. 293), était de Bagdad et mourut en 970 (1562).

3. بغداده كوله من حكومتك تشكيله انقراضنه دائر رساله در Cf. Belin, *Bibliographie ottomane*, dans le *Journal asiatique*, février-mars 1877, n° 78. Belin leur attribue une durée totale de quatre-vingt-quatre ans, parce qu'il a basé son calcul sur l'année lunaire.

dit plus complet composé par le chéïkh 'Othmân ben Sanad el-Baçrî, sauf pour les cinq dernières années du gouvernement de Dâoud-Pacha, dont le récit est l'œuvre de l'abréviateur, devenu le continuateur. Le chéïkh 'Othmân, mort en 1250 (1834), avait poussé son travail jusqu'en 1242 (1826); Amîn ben Ḥasan l'a mené jusqu'en 1247 (1831). Ce dernier a joint à sa publication un petit traité sur la culture du palmier[1].

Tels sont les trois documents qui ont servi de base à la présente monographie. De valeur diverse et inégale, ils ont néanmoins cet avantage d'offrir la suite des événements d'une façon presque ininterrompue, avec une seule lacune que nous avons comblée au moyen des historiens ottomans. Je n'ai malheureusement pu consulter la continuation de Nazhmî-Zâdè, intitulée *Devhat ul-Wuzérâ*, imprimée à Bagdad en 1237 par Mirzâ Moḥammed Bâqir de Tiflis, édition qui a été mise au pilon et dont il n'a survécu que trois exemplaires, dont l'un faisait partie de la bibliothèque de Ch. Schefer[2]. L'élévation de petites dynasties éphémères sur les ruines de l'empire des Mongols, la conquête ottomane, les longues luttes entre les Turcs et les Persans, les révoltes des citadins et les campagnes des gouverneurs contre les Bédouins du désert, enfin la constitution d'un gouvernement de mamlouks qui visait à devenir indépendant, tels sont les principaux faits qui remplissent ces pages. Au milieu de ces péripéties et de ces catastrophes, les habitants de Bagdad, dans leur légitime fierté, n'oublièrent jamais que leur ville avait été la capitale du grand empire abbasside; ils ne purent jamais se résigner au rôle secondaire que la fortune semblait leur réserver; leur esprit altier n'admettait pas aisément que leur cité fût devenue une ville de province. C'est ce qui explique leur caractère remuant et in-

1. In-8, 64 pp. et appendice, 4 pp.
2. *Catalogue*, Paris, Leroux, 1899, p. 65, n° 1152.

discipliné dont ils donnèrent tant de preuves. Rousseau, au commencement du XIXe siècle, remarquait que les habitants de Bagdad sont fiers, entreprenants, actifs et enclins à la mutinerie; toutefois, dans le commerce ordinaire de la vie, on les trouvait civils, spirituels, généreux et obligeants envers les étrangers qu'ils traitaient toujours avec égards et distinction. Pour le bas peuple, il était ignorant, grossier, plein de superstition et d'insolence, énervé par la débauche et l'oisiveté[1].

On conçoit que, dans de pareilles conditions, les mouvements populaires y aient été fréquents. Notre monographie présente nombre de récits d'émeutes et de soulèvements, quelquefois victorieux, d'autrefois durement réprimés. Jamais Bagdad n'est restée longtemps tranquille et c'est ce qui fait l'intérêt de son histoire, au milieu du lourd silence qui pèse en général sur les villes de l'Orient.

TOPOGRAPHIE DE LA VILLE DE BAGDAD

Depuis la chute du khalifat abbasside, amenée par la conquête mongole, c'est sur la rive gauche du Tigre que la ville de Bagdad s'est maintenue; la portion qui reste sur la rive droite n'est plus qu'un faubourg[2]. La partie principale a été, durant la fin du moyen-âge et les temps modernes, ceinte de murailles, qui par la suite des temps ont fini par disparaître presque complètement. La porte de Ṭélesm et les murs adjacents sont à peu près ce qu'il en reste aujourd'hui, depuis

1. *Pachalik de Bagdad*, p. 9.

2. Sur la topographie de la ville à l'époque des khalifes, voir Guy Le Strange, *Description of Mesopotamia and Bagdad*, by Ibn-Serapion, 1895; *Bagdad during the Abbasid Caliphate*, 1899; Maximilian Streck, *Die alte Landschaft Babylonien*, Leyde, 1900, 1re partie, p. 47 et suivantes.

Midhat-Pacha, qui était gouverneur-général de la province en 1870, et qui en fit abattre la plus grande partie[1]. Lorsque les fortifications étaient encore en bon état, elles enserraient la ville de toutes parts. Elles se composaient d'un solide rempart fait de briques maçonnées à la chaux, et précédé d'un fossé profond et large qui pouvait recevoir, en cas de siège, une certaine quantité de l'eau du fleuve[2].

Cette muraille était percée de quatre portes placées aux quatre points cardinaux. C'étaient, en partant du nord :

1° Au nord, la porte dite Imâm-A'zham ou du Grand-Imam, ainsi appelée parce que c'est de ce point que part le chemin qui conduit à la bourgade du même nom qui s'est formée autour du mausolée du Grand-Imam Abou-Ḥanîfa, le créateur du rite orthodoxe hanéfite ;

2° A l'est, la Porte Blanche (*Aq-qapou*), dite aussi *Bâb-Wasṭâni* ou porte du milieu[3]. Non loin de là, à l'intérieur des murs, Aḥmed-Pacha avait fait établir une haute batterie ou cavalier. A l'est également, mais plus au sud, se trouve l'ancienne porte de Ṭélesm, que le sultan Mourâd IV fit murer après la prise de la ville sur les Persans et qui est restée telle quelle depuis lors. C'est cette porte murée qui, ainsi que nous venons de le voir, reste encore debout aujourd'hui[4]. Elle avait été construite, ainsi qu'en fait foi l'inscription arabe relevée par Niebuhr, sous le khalife abbasside Nâçir li-dîn-illah[5].

1. Denis de Rivoyre, *Les vrais Arabes et leur pays*, p. 71.

2. Ḥâdji-Khalfa, *Djihân-numa*, p. 358; [Rousseau], *Description du pachalik de Bagdad*, p. 4; Olivier, *Voyage dans l'Empire othoman*, t. II, p. 379.

3. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 240.

4. D. de Rivoyre, *passage cité*. C'est par une faute d'impression qu'on a écrit *Telessine* dans cet ouvrage. Comparez H. Binder, *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, Paris, 1887, p. 300, qui écrit Talim.

5. En 618, si l'on adopte la lecture de Niebuhr, *op. laud.*, endroit cité, ou 628, d'après la traduction donnée à M. Denis de Rivoyre par Achille Murat (Mourâd), ancien drogman auxiliaire du consulat de France à Bagdad.

Elle desservait la tour du même nom, construite en briques et reliée à la courtine voisine au moyen d'un pont fortifié, que battaient deux tours flanquantes[1].

3° Au sud, la Porte Obscure (*Qarañlyq-qapou*), appelée *Karolog* par Niebuhr et *Caranlu Cabi* par Thévenot.

4° A l'ouest, la Porte du Pont, ainsi nommée parce qu'elle permet l'accès du pont de bateaux qui unit les deux rives du fleuve.

En dehors de ces quatre portes principales, il y avait encore, du temps de Ḥâdji-Khalfa, plusieurs portes dérobées[2] ou poternes donnant du palais sur le fleuve lui-même.

Le voyageur Niebuhr a compté, dans l'enceinte, dix bastions ou grandes tours, sur chacune desquelles se trouvaient de son temps six à sept canons dont la moitié n'avait pas d'affûts. Entre ces grandes tours, il y en avait une quantité de petites que l'on ne pouvait défendre qu'avec des armes portatives. Ḥâdji-Khalfa comptait en tout cent soixante-trois tours, dont il donne l'énumération suivante :

« Depuis la porte du fleuve jusqu'à celle du Grand-Imam, il y a douze tours, couvrant un espace de sept cents coudées de longueur; de là à la Porte Blanche, trente-quatre tours, s'étendant sur une longueur de deux mille huit cent cinquante coudées; de cet endroit à la tour des Persans, vingt-six tours, comprenant deux mille cinquante coudées; de la tour des Persans à la Porte Obscure, trente-six tours, sur deux mille huit cent cinquante coudées de long; de là au fleuve, quatre tours, embrassant cinquante coudées; de cet endroit au pont, trente-trois tours sur un espace de deux mille six cent cinquante coudées, et du pont en amont, dix-huit tours, soit mille cinquante coudées; ensemble cent soixante-

1. Mme Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 569.
2. *Oghryn qapou*.

trois tours couvrant l'espace de douze mille deux cents coudées[1]. »

En 1872, le baron de Thielmann ne comptait plus que soixante grosses tours, en ruines pour la plupart[2].

Au nord-ouest, dans l'angle formé par la rencontre des remparts et de la rive du fleuve, se trouvait une petite forteresse, nommée *Itch-Qal'è* ou citadelle intérieure, parce que le mur d'enceinte de cette citadelle pénétrait à l'intérieur de la ville. Cette forteresse, bâtie de belles pierres blanches[3], a joué un grand rôle dans les sièges et dans les séditions dont la cité des khalifes fut le théâtre. Du temps de Niebuhr, elle servait d'arsenal et de magasin à poudre; la garde en était confiée aux janissaires, envoyés chaque année de Constantinople, et désignés sous le nom de *qapou-qouly* (proprement « esclaves de la Porte ») pour les distinguer des troupes indigènes logées à demeure dans la ville même, et qui, du temps de Ḥâdji-Khalfa, s'élevaient à douze mille soldats recevant une paie régulière.

Contigu à la citadelle, et donnant sur le fleuve, était le *séraï* ou palais du gouvernement, résidence habituelle du gouverneur-général de la province[4]. A la fin du XVIII[e] siècle, on le décrivait comme fort grand et consistant en plusieurs bâtiments, la plupart assez mauvais. Il fut totalement détruit lors des troubles qui marquèrent la chute de Dâoud-Pacha, en 1831. « Il est spacieux, écrivait Rousseau vers 1809, et renferme dans son intérieur de beaux appartements; la richesse des meubles dont ils sont garnis ne dément point l'idée qu'on se forme en Europe du luxe asiatique. » C'est sur ce même

1. C'est par erreur que Ḥâdji-Khalfa donne au total douze mille quatre cents coudées.
2. Le baron Ernouf, *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie*, p. 344.
3. Thévenot, *Voyage au Levant*, 3[e] éd., 1727, t. III, p. 209.
4. Thévenot, *ibid.*

emplacement, ou à peu près, que s'élève aujourd'hui le palais du gouvernement, au delà du quartier d'artillerie, belle construction, solide et imposante[1]. On y voit de magnifiques jardins que baignent les eaux du Tigre.

Près du pont, on voit un autre reste de l'ancienne Bagdad, c'est le collège du khalife Mostançir-billah, bâti en 630 (1232-33), ainsi que l'indique l'inscription arabe relevée et transcrite par Niebuhr, et appelé de son nom *El-Medreset el-Mostançiriyya*; c'est aujourd'hui la Douane, grand et lourd édifice, qui couronne l'escarpement de la rive. Vers l'est, à peu près au centre de la ville, mais à l'extrémité de la portion habitée, se trouvent un minaret et une muraille, seuls restes d'une mosquée bâtie en 633 (1235-36) par le même khalife Mostançir; le minaret, isolé sur un terrain nu, se dresse encore à peu près intact, sauf que le revêtement primitif, en briques émaillées toutes festonnées d'arabesques, en a disparu pour la moitié.

Le bâtiment qui, du temps de Niebuhr, servait d'école principale était une *medresé* construite en 758 (1357) par Merdjân, fils d'ʿAbd-Allah, fils d'ʿAbd-er-Raḥmân. Le même voyageur a également relevé l'inscription placée sur la porte d'un caravansérail élevé en 999 (1590-91) sous le règne du sultan ottoman Mourâd III.

Il y a dans la ville de nombreux couvents de derviches. Le plus célèbre est celui qui contient le tombeau du fondateur de l'ordre religieux des Qâdiriyyés, ʿAbd-el-Qâdir el-Gîlânî, situé dans le sud-est. La mosquée est recouverte d'une coupole aplatie[2], percée d'une multitude de petites ouvertures. Un dôme plus élégant, revêtu de faïences coloriées, dans le style persan du temps des Çafawîs, est accolé à cette lourde

1. D. de Rivoyre, *ouvrage cité*, p. 81.
2. H. Binder, *ouvrage cité*, p. 300.

masse ; c'est lui qui recouvre le tombeau du saint. La grande cour est entourée d'arcades, et plus loin se trouve une école, bâtie depuis peu d'années, comme les deux minarets élevés à l'entrée de l'enceinte [1]. Entre la porte murée de Ṭélesm et le mausolée d'ʿAbd-el-Qâdir el-Gîlânî, on rencontre le tombeau du Chéïkh ʿOmar, entouré d'un cimetière immense ; « ce monument funéraire est surmonté d'une toiture en forme d'éteignoir, ornée à l'extérieur de côtes saillantes dessinant les alvéoles qui tapissent l'intérieur de la voûte. » La mosquée du Chéïkh Yoûsouf et celle d'ʿAbd-er-Raḥmân sont situées non loin du mausolée d'ʿAbd-el-Qâdir. Le chéïkh Chihâb-ed-din Sohrawerdî, un autre grand saint de l'islamisme, est également enterré dans la ville même. Le couvent des derviches tourneurs ou *Mevléviyyés*, disciples de Djélâl-eddin Roûmî, a vue sur le fleuve et sert de lieu de promenade.

Le pont de bateaux relie Bagdad à son faubourg, appelé aujourd'hui Qarchy-Yaqa « la rive d'en face », mais où l'on trouvait jadis une forteresse appelée *Qouchlar-Qalʿési* « la forteresse des Oiseaux », qui avait une garnison particulière et un commandant militaire spécial ; il s'y était créé une petite ville avec des bains, des mosquées et des bazars. Aujourd'hui ce faubourg est habité surtout par des Arabes de la tribu de ʿOqaïl, ou ʿAgêl, selon la prononciation usitée en Mésopotamie et en Syrie. Ces Bédouins jouissent de divers privilèges concédés à leurs ancêtres par les gouverneurs, pour prix de services militaires. Ils ont le monopole de la conduite des caravanes qui vont de Bagdad à Damas [2], et pratiquent la batellerie sur le fleuve.

Les monuments les plus remarquables de la rive droite, en

1. Mme Jane Dieulafoy, *ouvrage cité*, p. 571.

2. Comparez Albert Socin, *Palaestina und Syrien* (collection Bädeker), p. 540.

dehors du faubourg[1], qui n'en contient aucun, sont :

Au bord du fleuve, un peu plus haut que la citadelle intérieure, un couvent de derviches Bektachis bâti en 584 (1188) par Qylydj-Arslan II, fils de Mas'oûd, sultan seldjouqide d'Iconium, d'après l'inscription copiée par Niebuhr.

Dans l'intérieur des terres, le tombeau de Zobéïde, favorite du khalife Haroun er-Rachîd. C'est une pyramide en briques, à quatre faces, reposant sur un cube massif de même maçonnerie, d'une hauteur d'environ soixante pieds[2]. Tel qu'il existe aujourd'hui, ce monument a été reconstruit par Ḥasan-Pacha, gouverneur de Bagdad en 1131 (1718), qui y fit enterrer, à côté de Zobéïde, son épouse 'Aïchè-Ḥanoum, fille de Mouçṭafa-Pacha, chambellan du sultan Moḥammed IV[3]. Non loin de là se trouvent le tombeau d'un santon nommé Behloûl-Dânâ[4] et un prétendu tombeau du prophète Josué.

C'est dans cette région, couverte des décombres de la ville des khalifes, que se rencontre encore le mausolée du saint musulman connu sous le nom de Ma'roûf Karkhî ; une inscription lue par Niebuhr sur le minaret fait remonter à 612 (1215) la construction de ce monument. C'est entre ce mausolée et le tombeau de Zobéïde que s'étend la place où les troupes turques s'exerçaient autrefois au tir de l'arc, et où le *siliḥdâr* Mourtéẓa-Pacha fit, pendant son gouvernement, placer deux petites colonnes pour perpétuer le souvenir d'un tir à

1. Ce faubourg n'est pas fortifié; néanmoins, à la fin du siècle dernier, il était entouré d'un petit fossé et d'une simple muraille qui le garantissaient suffisamment contre toute attaque des Arabes ; on y construisit même quelques tours garnies de pièces de canon. Olivier, *Voyage dans l'Empire othoman*, t. II, p. 381.

2. Denis de Rivoyre, *ouvrage cité*, p. 98; le baron Ernouf, *Le Caucase*, etc., p. 345.

3. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 245.

4. J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 98.

l'arc extraordinaire, à l'imitation de ce qui se voit à l'Oq-Méïdân de Constantinople.

Pour compléter la description de la ville, on doit tenir compte de deux bourgades voisines qui sont comme des faubourgs et qui ont joué un rôle dans son histoire moderne, Kâzhiméïn et Imâm-Aʿzham. Elles sont situées toutes deux au nord de la ville, à peu de distance et sont séparées l'une de l'autre par le Tigre ; la première est sur la rive droite, et la seconde sur la rive gauche.

Kâzhiméïn[1] est ainsi appelée parce qu'elle contient le mausolée qui recouvre les restes des deux imams, Moûsâ el-Kâzhim et son petit-fils Moḥammed Djawwâd, 7e et 9e imams des chiïtes ; on la connaît aussi sous le nom d'Imâm-Moûsa. Un tramway construit sous le gouvernement de Midḥat-Pacha relie cette bourgade à Qarchy-Yaqa, le faubourg de Bagdad. Cette bourgade est entourée de jardins, et habitée presque exclusivement par des chiïtes. C'est un lieu de dévotion pour les Persans, qui viennent y visiter pieusement les tombeaux des deux imams. Les deux coupoles et le minaret étaient autrefois couverts de briques émaillées, qui du temps de Niebuhr tombaient peu à peu et ont été remplacées, vers 1800, par des briques plaquées d'or, par ordre et aux dépens d'Agha Moḥammed-Khân l'eunuque, oncle et prédécesseur de Fetḥ-ʿAlî Châh et fondateur de la dynastie des Qatchar[2]. « La mosquée est très riante, écrit M. H. Binder, toute couverte de faïences de nuances bleues, blanches et rosées, représentant des roses, ornée de coupoles et de minarets dorés. L'édifice est une grande construction carrée, au fond d'une cour entourée d'arcades ; les murs d'enceinte de la cour

1. Ghadim chez nos géographes. Comparez Élisée Reclus, *Asie antérieure*, p. 435. H. Binder, *ouvrage cité*, p. 303, écrit *Khazhmein.*

2. [Rousseau], *Description du pachalik de Bagdad*, p. 18.

se confondent à leur extrémité avec les murs de la construction. La plate-forme est surmontée de deux grosses coupoles dorées, en forme de champignon. Aux quatre coins, quatre minarets, dont le haut est doré. L'ensemble est beau et riche, les nuances sont fines et douces ; il m'a produit l'effet des beaux monuments de l'Inde [1]. »

Imâm-A'zham [2], ainsi appelée du surnom donné par les hanéfites au fondateur de leur rite, le grand imâm Abou-Ḥanîfa, qui y est enterré, est l'ancienne Roçâfa des khalifes abbassides [3]. Elle est située à une demi-lieue de distance, sur la rive du fleuve ; le site en est agréable, le terroir fécond en dattiers, et les maisons joliment bâties [4]. Le mausolée d'Abou Ḥanîfa a été reconstruit et réparé en 1291 (1874) par la Sultane-Validé, mère du sultan 'Abd-ul-'Azîz [5].

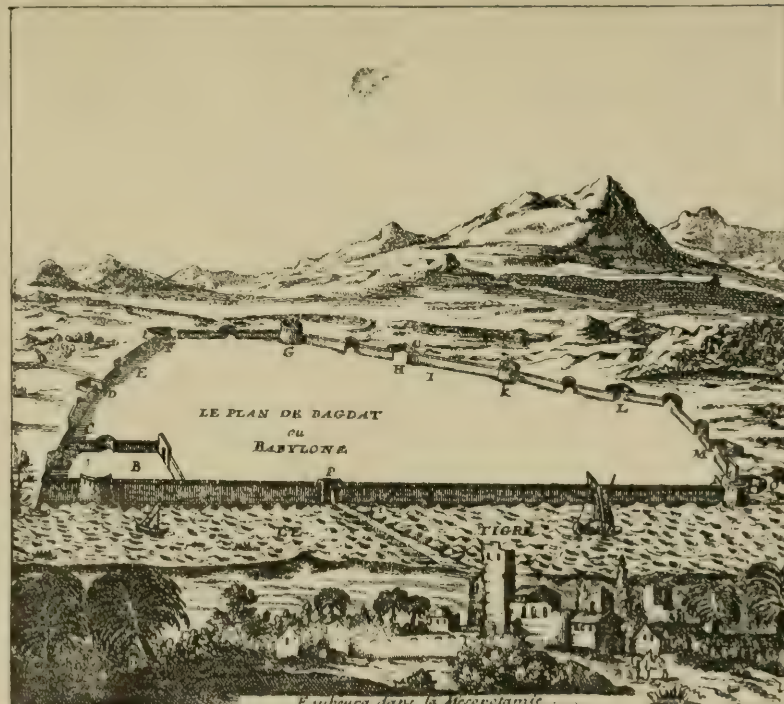
1. *Au Kurdistan*, etc., p. 305. Cf. Mme Jane Dieulafoy, *ouvrage cité*, p. 588.

2. Madhim de nos géographes. Cf. E. Reclus, *ouvrage cité*, p. 435.

3. Ḥadji-Khalfa, *Djihân-numâ*, p. 460.

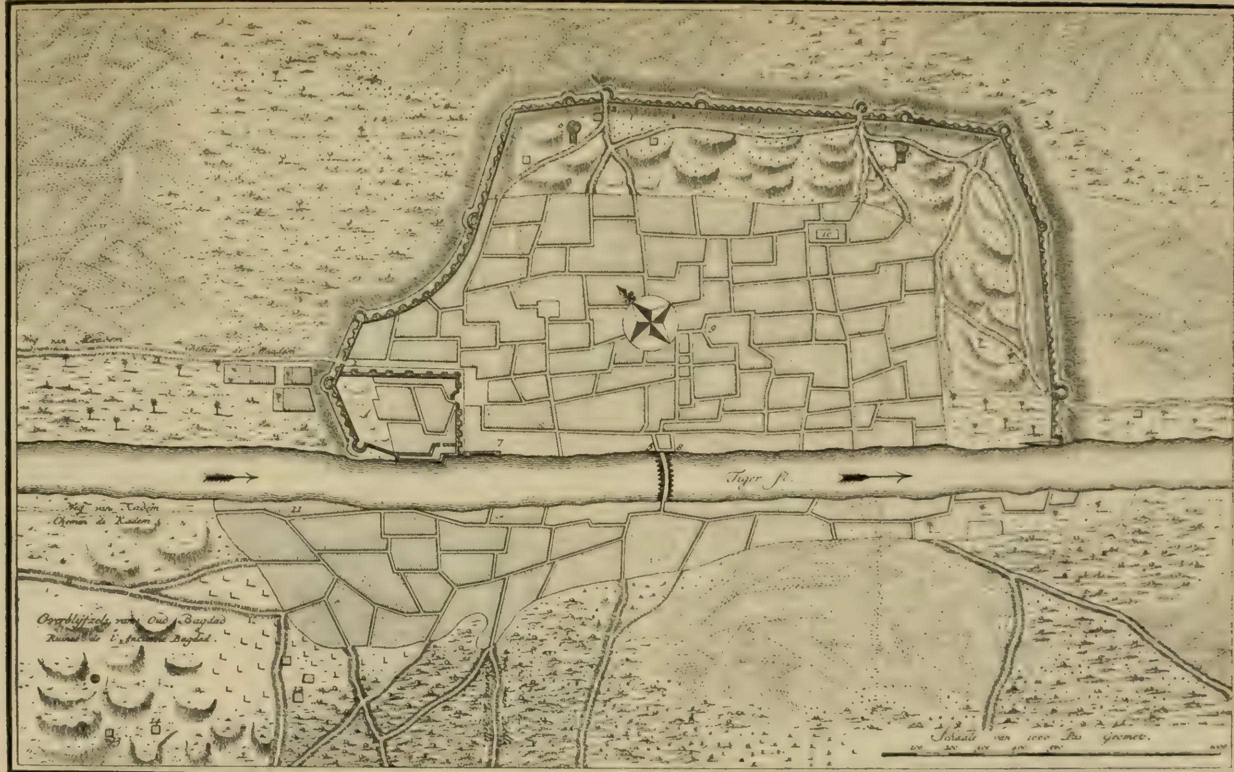
4. [Rousseau], *ouvrage cité*, p. 17.

5. La date est donnée par un chronogramme du poète arabe contemporain 'Abd-el-Ghaffâr El-Akhras, p. 390 de son diwân, publié à Constantinople en 1304.



PLAN DE BAGDAD AU XVIIe SIÈCLE (J.-B. TAVERNIER, *Les six voyages*, t. I, p. 280).

B. La Forteresse.
C. Porte d'Imam-A'zham.
D. Le boulevart neuf.
E. L'endroit où le Grand-Seigneur Amurat dressa sa première baterie lorsqu'il assiégea Bagdat en 1638.
F. Vieux boulevart.
G. Porte murée.
H. Vieux boulevart.
I. L'endroit où le même Amurat dressa sa seconde baterie qui fit la brèche quand il prit la ville.
K. Porte murée.
L. M. Vieux boulevart.
N. Cara-capi, ou la porte noire.
O. Vieux boulevart.
P. Sou-capi, ou la porte de l'eau.



Plan de Bagdad au xviiie siècle (C. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II. pl. XLIV).

1. Porte d'Imam-A'zham .
2. Bâb Wustani.
3. Porte de Télesm.
4. Karolog Capi.
5. Porte du pont.
6. Batteries d'Ahmed-pacha.
7. Sérail ou palais du Pacha.
8. Collège Mostançiriyya.
9. Mosquée Mostançiriyya.
10. Mausolée d'Abd-ul-Qâdir el-Gîlânî.
11. Couvent des derviches Bektachis.
12. Tombeau de Zobéide.
13. Tombeau de Behloûl-Dânâ.
14. Tombeau de Josué.

HISTOIRE DE BAGDAD

DANS LES TEMPS MODERNES

CHAPITRE PREMIER

Bagdad sous la domination des Khans mongols de la Perse.

Le 5 février 1258, les Mongols, commandés par Houlagou, frère de Mangou, grand-khan de Tartarie, tous deux petits-fils de Tchiṅgîz-Khan, avaient pris d'assaut la ville de Bagdad; le 10 du même mois, le dernier des khalifes abbassides, El-Mosta'çem-Billah, se rendit, désespérant de pouvoir tenir plus longtemps. Pendant sept jours, un massacre général détruisit la population entière de la ville, à l'exception d'un petit nombre de chrétiens. Le 20 février, le khalife fut mis à mort[1]. Ainsi finit le khalifat d'Orient, qui avait eu, dans l'espace de cinq siècles, bien des moments de grandeur.

Houlagou, après sa conquête, s'occupa d'organiser le gouvernement de la ville et de la province. La garnison fut formée par un corps de troupes de trois mille cavaliers mongols, sous le commandement du *noyân* Ilga et de Qara-Boqa; elle fut chargée de rétablir l'ordre, d'exercer la police et de faire

1. Cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. III, p. 242, d'après Rachîd ed-dîn; Howorth, *History of the Mongols*, part III, p. 123-128.

enterrer les morts. Le gouverneur de la ville fut d'abord 'Ali-Bahâdoûr ; Mo'ayyad ud-dîn Ibn el-'Alqamî, l'ancien vizir de Mosta'çem, qui était chiïte et fut le principal artisan de la chute du khalifat, conserva le titre de vizir, mais au lieu d'être ministre d'un empire, si réduit qu'il fût, il resta simple adjoint du gouverneur; Fakhr ud-dîn de Dâméghân garda la dignité de *çâhib-diwân*.

Ahmed ben 'Imrân reçut la préfecture des districts à l'est de la ville : c'était un ancien domestique d'un gouverneur de Ba'qoûba[1] qui trouva moyen, pendant le siège, d'approvisionner l'armée mongole de quinze jours de vivres en lui révélant l'existence de magasins de blé souterrains situés près de cette bourgade de Ba'qoûba; il fut ainsi récompensé de l'immense service qu'il avait rendu aux assiégeants[2]. Nizhâm ud-dîn 'Abd el-Mou'min fut nommé grand-juge. Telles furent les premières nominations de fonctionnaires faites par le nouveau gouvernement.

Ibn el-'Alqamî ne jouit pas longtemps de la dignité que lui avaient conservée les conquérants; trois mois après la chute de la ville, il mourut. Son fils Chéref ud-dîn Abou'l-Qâsim 'Ali le remplaça dans ses fonctions d'adjoint du gouverneur. L'administration locale resta ainsi constituée jusqu'en l'année 661 (1263), où l'empereur mongol fit mettre à mort son ministre Séïf ud-dîn Bitikdji, ainsi que Khâdjè 'Azîz, gouverneur de la Géorgie, et Khâdjè Medjd ud-dîn Tébrîzi[3]. Ce fut Chems ud-dîn Mohammed Djowéïni qui devint premier ministre de Houlagou, et son frère 'Alâ ud-dîn 'Aṭâ-Mélik fut chargé de gouverner la ville et la province de Bagdad ;

1. Sur ce gros bourg de 2.000 habitants, à 50 kilom. N.-E de Bagdad, actuellement chef-lieu du caza de Khorasân, voyez Rousseau], *Description du pachalik de Bagdad*, p. 80 ; le *Mérâcid el-Ittilâ'*, éd. Juynboll, t. I, p. 162; Yaqoût, t. I, p. 672; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, t. III, p. 119; Henry Binder, *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, p. 320.

2. Comparez Mîrkhond, *Rauzet uç-Çafâ*, t. V, p. 75, édition lithographiée.

3. Voir sur cet événement C. d'Ohsson, *op. laud.*, t. III, p. 396; Khondémîr, *Habib us-Siyér*, éd. lith. t. III, 1re partie, p. 60.

c'est ce dernier qui est l'auteur d'une histoire de la conquête mongole écrite en persan et connue sous le nom de *Târîkh-i Djihân-Kochâï*[1]. Son équité ramena vite un état de grande prospérité dans la ville. Il fit creuser le canal qui amène à Nédjef (Mèchhèd-ʿAli) l'eau de l'Euphrate; ruiné plus tard, ce canal fut réparé par Châh Ismâʿîl, souverain çafawî de Perse, ce qui lui a fait donner le nom de *nahr-i châhî* « canal royal » sous lequel il est connu.

Houlagou mourut en 663 à quarante-huit ans, la nuit qui précéda le dimanche 19 rébîʿ II (8 février 1265), date qui a été conservée dans des vers persans de Naçîr ud-dîn Toûsî cités par Mîrkhond[2]. Son fils Abaqa lui succéda. Chems ud-dîn Moḥammed resta d'abord dans les mêmes fonctions; mais Medjd ul-Mulk Yèzdî, fils de Çafî ul-Mulk, ancien ministre des Atabeks de Yezd, réussit, par ses intrigues, à détourner de son premier ministre l'esprit du souverain. Celui-ci se rendit à Bagdad; c'est à ce moment qu'on prétendit que ʿAṭâ Mélik entretenait des rapports secrets avec les Égyptiens. Sur l'ordre du souverain mongol, ʿAṭâ-Mélik fut, non pas précisément mis à la torture, n'ayant contesté aucune réclamation à sa charge[3], mais bien soumis à la cangue, et il resta prisonnier. Son frère prodigua des trésors sans pouvoir le délivrer. ʿAṭâ-Mélik s'était engagé à restituer au fisc trois cents *tomans* d'or; il donna tout ce qu'il possédait, il vendit même ses femmes et ses enfants, sans parvenir à acquitter entièrement sa dette. Cependant Abaqa le fit sortir de prison le 4 ramazan 680 (8 janvier 1280)[4]. Peu de temps après, Medjd ul-Mulk, revenant à la charge, obtint l'ordre de se rendre à Bagdad pour arracher à l'infortuné gouverneur le reste de sa dette,

1. Cf. sur cet ouvrage et son auteur l'intéressante notice que leur a consacrée Ch. Schefer, *Chrestomathie persane*, t. II, p. 134 et suivantes; Étienne Quatremère, dans les *Mines de l'Orient*, t. I, p. 220; Sir H. M. Elliot, *The history of India*, t. II, p. 384.

2. T. V, p. 82.

3. Rachîd ed-dîn, cité par d'Ohsson, t. III, p. 516, le dit positivement.

4. C. d'Ohsson, *op. laud.*, t. III, p. 536; la concordance des dates donnée par cet auteur est erronée.

soit cent trente *tomans*. ʿAṭâ Mélik, ne pouvant la payer, fut soumis à la torture et promené nu par la ville. Comme on l'emmenait à la cour du souverain et qu'il était sur le point d'arriver à Hamadân, on apprit qu'Abaqa venait de mourir subitement dans cette ville.

C'est pendant qu'ʿAṭâ-Mélik gouvernait Bagdad qu'il faut placer deux événements dont le souvenir nous a été conservé par Bar-Hebræus[1]. Le *catholique* ou patriarche des Nestoriens se vit obligé, en 1268, de quitter cette ville à la suite d'une émeute. Ce dignitaire ecclésiastique, nommé Denha, qui avait succédé à Makika, avait fait arrêter un Nestorien qui avait embrassé le mahométisme quelques années auparavant, et le bruit s'était répandu qu'il voulait le faire noyer dans le Tigre; le peuple musulman s'assembla en tumulte devant l'hôtel du gouverneur, qui fit demander à plusieurs reprises à Denha de lui remettre cet individu; sur le refus du patriarche, la populace mit le feu au portique de la maison du catholique et l'escalada pour mettre ce dernier à mort; Denha dut son salut à des gens envoyés par le gouverneur, qui le firent échapper par des rues détournées. Il se plaignit à la cour, y fut même mandé, mais sans résultat, ce qui le décida à changer de résidence et à aller se fixer à Erbîl.

En 1271, des Ismaʿiliens tentèrent d'assassiner le gouverneur; ils manquèrent leur but et furent mis en pièces. Les musulmans répandirent le bruit que ces gens étaient des chrétiens, envoyés par le patriarche nestorien pour se venger; cela suffit pour faire jeter en prison les évêques et les principaux membres du clergé qui étaient restés à Bagdad. En même temps le commandant d'Erbîl, Qoutlouq-Châh, fit arrêter le patriarche, qui ne fut élargi qu'au bout de quelques semaines sur un ordre de la Cour. C'est alors que les patriarches nestoriens fixèrent leur résidence à Ochnou, ville de l'Azerbaïdjan.

1. Cité par d'Ohsson, *id. op.*, t. III, p. 469 et suivantes; comparez J.-B. Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III*, p. 33, note 2.

Le célèbre astronome Naçîr ud-dîn Moḥammed Toûsî mourut dans cette même ville le 17 zou'l-ḥidjdjé 672 (25 juin 1274), âgé de soixante-dix-huit ans [1].

Tagoudar-Oghoul, qui portait aussi le nom musulman d'Aḥmed, frère d'Abaqa, lui succéda en 681 (1282). Il prit de nouveau comme ministre Chems ud-dîn Moḥammed, et rétablit ʿAṭâ-Mélik dans ses fonctions de gouverneur. A cette nouvelle, les habitants de la ville célébrèrent des réjouissances pendant douze jours. Nowaïri nous a conservé le texte d'un rescrit adressé à ces mêmes habitants de Bagdad par le nouveau souverain, pour leur annoncer son élection et leur faire part de sa profession de foi. On y lit, entre autres, ce passage : « Rendez aux collèges, aux établissements de piété, en général, ce qui leur était destiné du temps des khalifes abbassides, et que chacun soit réintégré dans ses droits sur les dotations faites aux mosquées et aux collèges [2]. » Cette déclaration est importante : elle prouve que rien n'avait subsisté, après la prise de la ville, de la constitution des *waqfs* ou fondations pieuses, considérés par les Mongols païens comme des propriétés que rien ne distinguait de celles de l'État ou des particuliers.

ʿAṭâ-Mélik se vengea de son ennemi Medjd ul-Mulk en le faisant condamner comme sorcier et traître ; bien qu'il ne voulût pas le faire mettre à mort, ses serviteurs, sans attendre d'autorisation, écartelèrent le condamné et distribuèrent ses membres entre les différentes contrées ; on suspendit sa tête dans Bagdad. Le gouverneur mourut à la fin de cette même année (4 zou 'l-ḥidjdjé 681 = 5 mars 1283), d'une attaque d'apoplexie, en apprenant les nouvelles persécutions dont il était l'objet de la part d'Argoûn, qui préparait alors sa révolte contre son frère Aḥmed, et qui venait de passer l'hiver dans la province de Bagdad.

1. C. d'Ohsson, *id. op.*, t. III, p. 538.
2. *Ibid.*, p. 553.

Lorsque Argoùn l'eut emporté dans sa lutte contre Aḥmed, il confia le gouvernement de l'ancienne capitale des khalifes à son frère Baïdou-Oghoul [1] en 683 (1284), et eut pour ministre l'émir Boqa, qui fit accuser Chems ud-dìn Moḥammed d'avoir empoisonné Abaqa [2], et le fit mettre à mort ainsi que ses trois enfants. Le règne d'Argoùn, en ce qui concerne l''Irâq, se manifesta surtout par le soin qu'il prit de faire creuser un nouveau canal partant de l'Euphrate pour rejoindre la plaine de Kerbélâ.

Peu après l'exécution de Chems ud-dîn, le général Arouq, frère de ce Boqa qui fut ministre d'Argoùn, et qui commandait en 'Irâq-'Arabî sous le prince Baïdou, fit mourir un autre de ses fils, Khâdjè Hâroùn, intendant de la province, parce qu'il le soupçonnait d'être d'intelligence avec Medjd ud-dîn Athîr, qui avait accusé ce général de concussion [3]. Ce même Arouq fut arrêté et exécuté immédiatement après le supplice de son frère Boqa [4].

Le médecin juif Sa'd ud-daulè, qui succéda à Djélâl ud-dìn de Semnân en qualité de ministre des finances, était l'un des médecins attachés à la personne d'Argoùn, mais il demeurait habituellement à Bagdad. Son long séjour dans cette ville l'avait mis à même de prendre connaissance de l'état des finances dans la province. Sachant l'avarice du prince mongol, il l'entretenait, pour le distraire, des dilapidations commises par les intendants d'Arouq, et de l'état des revenus du fisc ; il parvint à lui démontrer que les fonds publics avaient en grande partie passé dans les caisses d'Arouq et de là dans celles de son frère, le ministre Boqa ; il lui cita le fait de la démolition de plusieurs collèges et caravansérais, et même

1. D'après C. d'Ohsson, *op. laud.*, t. IV, p. 4, le prince Baïdou était fils de Targaï, cinquième fils de Houlagou, et par conséquent cousin d'Argoùn, et non son frère comme le porte notre texte.

2. Ch. Schefer, *Chrestomathie persane*, *ubi suprà*.

3. C. d'Ohsson, *op. cit.*, t. IV, p. 10 et p. 11, à la note, où l'on trouve d'intéressants détails sur cet Hâroùn, d'après l'historien Vaççâf.

4. C. d'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 21.

d'une mosquée, dont les matériaux avaient été employés aux constructions ordonnées par ce gouverneur. Il réussit dans ses intrigues ; on lui adjoignit deux personnages de la Cour, Ordou Qaya et Bayan Sokourdji, et ce triumvirat fut chargé d'examiner les registres des comptables et de percevoir les revenus. Sa'd ud-daulè ramassa une somme considérable qu'il remit à Argoûn, et l'Ilkhân, de plus en plus satisfait, le nomma contrôleur des finances de Bagdad, et bientôt après ministre pour tout l'empire [1]. Une fois arrivé au pouvoir, il nomma fermier général de l''Irâq-'Arabî son frère Fakhr ud-daulè, en même temps qu'il distribuait les autres provinces à ses parents.

A l'occasion de la maladie d'Argoûn, qui l'emporta si rapidement, Sa'd ud-daulè fit faire d'abondantes aumônes; il fut remis aux contribuables de Bagdad un arriéré de trente mille dinars [2]. La mort de ce ministre israélite, exécuté par suite d'un complot de cour avant celle d'Argoûn, qui arriva le 7 rébî' 1 690 (10 mars 1291), fut le signal d'une violente réaction contre les juifs, qui furent cruellement maltraités ; dans l'ancienne capitale des khalifes, les musulmans fondirent à main armée sur le quartier juif pour le piller ; mais, dit Bar-Hebræus, ils furent repoussés, et il périt beaucoup de monde de part et d'autre [3].

A la fin du règne de Kaïkhâtou, lorsque les généraux mongols, dégoûtés des débauches de ce dernier, voulurent porter Baïdou sur le trône, celui-ci fit assassiner par des agents Moḥammed Sokourdji, qui commandait à Bagdad, et l'étendard de la révolte y fut ouvertement arboré [4]. Après que

1. Vaççâf, cité par d'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 31 et suivantes.

2. C. d'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 55.

3. Vaççâf, *ibid.*, p. 60, a une version différente; suivant lui, on pilla les propriétés des juifs; plus de cent d'entre eux, des plus opulents, y furent réduits à la misère et couverts d'opprobre. Contrairement à l'auteur de l'*Histoire des Mongols*, je préfère la version de l'historien chrétien, qui n'avait pas à prendre parti dans la lutte entre l'influence des musulmans et celle des israélites.

4. Rachîd ed-dîn, *apud* d'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 110.

Baïdou fut monté sur le trône, il nomma gouverneur Toudadjou, un de ses familiers, qui soumit les riches habitants de cette ville à des extorsions et à des confiscations sans nombre.

Au début du règne de Gazan, il y eut de grandes persécutions contre les non-musulmans. « Il serait impossible de décrire les persécutions et les insultes que les chrétiens eurent à subir, principalement à Bagdad, où, dit-on, aucun d'eux n'osait plus se montrer dans les rues ; c'étaient leurs femmes qui sortaient pour acheter et vendre, parce qu'on ne pouvait pas les distinguer à l'extérieur des femmes mahométanes ; mais si par hasard on les reconnaissait, elles étaient insultées et frappées. Cette persécution s'étendit aussi sur les juifs et les prêtres idolâtres (c'est-à-dire bouddhistes)[1]. »

Ce fut à cette époque que les musulmans enlevèrent aux chrétiens l'église que le patriarche nestorien Makika avait fait bâtir dans le palais du Dévâtdâr, qui lui avait été donné par Houlagou. Ils exhumèrent le corps de ce patriarche et celui de son successeur Denha, que les chrétiens transportèrent dans d'autres églises de la même ville[2].

Pour ce qui est du payement du *kharâdj* ou impôt sur la récolte payé par les terres laissées à l'origine aux non-musulmans, une exception avait été faite, à l'égard de Bagdad, aux règles posées par l'édit de Gazan de redjeb 703 (février 1304). Alors que dans le reste de l'empire cet impôt se payait une fois l'an, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'au vingtième jour suivant, on l'acquittait, dans la ville des khalifes, à l'époque de la moisson, et le terme était aussi de vingt jours.

Gazan passait l'hiver à Bagdad et se livrait à de grandes chasses dans les immenses plaines qui entourent la ville. En 1296, notamment, il partit le 29 septembre (correspondant au 18 zou'l-qa'dé 695) des environs de Méràgha, et établit sa cour

1. Bar-Hebraeus et le continuateur de la chronique syriaque d'Abou 'l-Faradj, cités par d'Ohsson, t. IV, p. 147.

2. C. d'Ohsson, *id. op.*, *ibid.* ; J.-B. Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III*, p. 118.

sur les bords du Tigre dans le mois de décembre; il passa l'hiver à chasser dans l'ʿIrâq et partit pour Hamadân le 10 mars 1297 (14 djoumâdha I 696). Il voulut que dans l'ancienne capitale des Abbassides, comme dans toutes les grandes villes de son royaume, on établît sous le nom de *Dâr es-Siyâdèt*, des hospices pour les descendants d'ʿAli, et il assigna des fonds pour l'entretien de ces établissements et des individus qui y étaient hospitalisés[1].

Lors de sa troisième expédition en Syrie, Gazan passa l'Euphrate à Ḥilla le 30 janvier 1303 (10 djoumâda II 702) et le 5 février il visita le tombeau de Ḥoséïn à Kerbélâ; « il assigna pour la subsistance des *Séyids* (descendants d'ʿAli) qui y faisaient leur demeure, trois mille *manns* de pain par jour, du produit des terrains fertilisés par le canal supérieur de Gazan, qui avait été conduit de l'Euphrate au meschhed (-Ḥoséïn)[2]. » Voici l'histoire de ce canal[3] : « Il (Gazan) fit creuser dans le canton de Halla (Ḥilla) un canal qui conduisait l'eau de l'Euphrate au tombeau de Housseïn et arrosait la plaine aride et déserte de Kerbéla; dès lors, les environs de ce tombeau se couvrirent de champs et de jardins; ils produisirent plus de cent mille *toughars*[4] de grains, meilleurs que ceux de la province de Bagdad. Gazan ordonna de distribuer tous les ans une certaine quantité de bleds aux pauvres Séyids qui habitaient en grand nombre ce lieu saint. On appela son canal le canal supérieur de Gazan, pour le distinguer d'un autre, également de sa création, qui conduisait l'eau de l'Euphrate au tombeau de Séyid Aboul-véfa. Chassant un jour, dans la plaine aride où s'élève ce mausolée, il n'y trouva pas d'eau pour faire boire ses chevaux... il voulut arroser cette contrée; le nouveau conduit reçut le nom de canal inférieur de Gazan. Un troisième, creusé sur la lisière orientale du désert, fut nommé

1. C. d'Ohsson, *id. op*, t. IV, p. 280.
2. C. d'Ohsson, *op. laud.*, t. IV, p. 325.
3. *Ibid.*, p. 278.
4. Lisez *taghar*, « sac », mesure de 800 ocques.

canal de Gazan. Le produit des terres fertilisées par ces cours d'eau fut affecté en partie à l'entretien du mausolée d'Aboul-véfa, en partie aux fondations pieuses de Schenb. »

Euldjaïtou passait les hivers à Bagdad et les étés à Soulṭaniyyé, ville qu'il avait fondée ; il se trouvait dans la première notamment pendant l'hiver de 1311 à 1312 : il en partit au printemps de cette seconde année. Tâdj ud-dîn 'Ali-Châh, qui fut alors élevé au poste de ministre, était un ancien marchand de bijoux, d'étoffes et d'autres articles auquel son prédécesseur Sa'd ud-dîn Sâwèdji, avait confié[1], pour l'éloigner de la cour, la direction des manufactures royales à Bagdad.

Lorsque Abou-Sa'îd, à l'âge de treize ans, monta sur le trône en 716 (1316), il eut pour ministre l'émir Tchobân entre les fils duquel il partagea le gouvernement des provinces ; Bagdad échut à l'un de ceux-ci. Il s'éprit de Baghdâd-Khâtoûn, fille de Tchobân et épouse de Chéïkh Ḥasan Ilékânî. Pour détourner l'orage qui le menaçait, Tchobân expédia son gendre et sa fille au Qarabâgh et bon gré mal gré mena le souverain en quartiers d'hiver à Bagdad. Là Tchobân réussit à se défendre contre les intrigues du ministre Mélik Naçîr ud-dîn, le fit exiler au Khorasân et le fit tuer en chemin. De Bagdad, Abou-Sa'îd se rendit à Soulṭaniyyé, où il fit mettre à mort Dimachq-Khâdjè, fils de Tchobân, sur une accusation ; ce qui fut cause de la révolte de l'émir Tchobân, qui, abandonné par la plupart des chefs des troupes, fut contraint de gagner le Khorasân et de se réfugier à Hérât, auprès de Mélik Ghiyâth ud-dîn, où il trouva la mort sur l'ordre d'Abou-Sa'îd[2].

'Ali-Pacha, ou selon d'autres 'Ali-Châh, ou encore 'Ali-Pâdi-châh, était gouverneur de Bagdad sous Arpa-Gaoun, successeur d'Abou-Sa'îd ; il était chef d'une fraction de la tribu des Ouïrâts (Éleuthes[3]) fixée dans les environs de cette ville, et frère de

1. C. d'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 546.

2. Pour plus de détails sur ces événements, qui sont résumés ici de la façon la plus concise, il faut voir C. d'Ohsson, *op. laud.*, t. IV, p. 667 et suivantes ; Howorth, *History of the Mongols*, part III, p. 593.

3. C. Imbault-Huart, *Le pays de 'Hami ou Khamil*, extrait du *Bulletin*

Ḥâdji-Khâtoûn, mère du sultan Abou-Saʿîd. C'est vers lui que se réfugia la seconde femme de celui-ci, Dilchâd-Khâtoûn, fille de Dimachq-Khâdjè, qui était alors enceinte et qui craignait pour ses jours; cela eut lieu, non pas comme le prétend Nazhmî-Zâdè, après que Baghdâd-Khâtoûn, la première femme du souverain mongol, eût été trouvée étranglée dans un bain, mais immédiatement après l'élection d'Arpa-Gaoun; c'est un peu plus tard qu'on fit périr Baghdâd-Khâtoûn[1]. Cet ʿAli Châh n'eut pas de peine à mettre de son côté les Ouïrâts et à se préparer à la défense; puis il proclama souverain Mousâ-Khân, arrière-petit-fils d'Houlagou, battit Arpa-Gaoun qui s'enfuit, fut pris et mis à mort par ses ennemis après un règne de six mois[2].

Chéïkh Ḥasan, qui commandait en Asie-Mineure, prit le parti d'un autre descendant de Houlagou, Moḥammed-Khân, et le soutint contre Mousâ et ʿAli-Pâdichâh; il gagna contre ceux-ci la bataille d'Ala-tâgh le 24 juillet 1336 (14 zou'l-ḥidjdjé 736). ʿAli-Pâdichâh fut tué dans la lutte[3] et Mousâ s'enfuit à Bagdad, dont les Ouïrâts devinrent les maîtres.

Mousâ périt en zou'l-ḥidjdjé 737, par l'ordre de Chéïkh Ḥasan, ayant été fait prisonnier en s'enfuyant après une bataille perdue près de Mérâgha où il avait en vain combattu pour la cause de Toghaï-Timour, que les révoltés du Khorasân avaient mis à leur tête. Quant à Moḥammed-Khân, ce fut l'année suivante qu'il périt, bien jeune encore, après la bataille de Nakhtchévân perdue, le 20 zou'l-ḥidjdjé 738 (10 juillet 1338), par un nouveau compétiteur de Chéïkh Ḥasan Ilékâni, qui portait le même nom que lui et qu'on appelait communément, pour le distinguer, Ḥasan Tchobâni.

Après la disparition des deux compétiteurs il survint un

du Comité des Travaux historiques et scientifiques, p. 37 du tirage à part.

1. C. d'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 720.

2. *Ibid.*, p. 722.

3. En s'enfuyant, dit notre texte; par une surprise de Chéïkh-Ḥasan, au rapport de d'Ohsson, p. 725.

arrangement qui laissa Ḥasan Ilékâni maître de l'ʿIrâq et Ḥasan Tchobâni maître de l'Azerbaïdjan; le premier, après avoir été obligé de renoncer à Toghaï-Timour par suite des menées secrètes de l'autre Ḥasan, choisit comme souverain le prince Châh-Djihân-Timour, descendant de Kaïkhâtou, fils d'Abaqa, tandis que Ḥasan Tchobâni se couvrait du nom de Soléïmân-Khân fils de Moḥammed, descendant de Houlagou. Bientôt la lutte éclata de nouveau : Ḥasan Ilékâni fut défait, s'enfuit et se réfugia à Bagdad, dont il se proclama seul maître; c'est ainsi que se termina le règne des Mongols dans cette ville, l'an 740 (1339-40).

CHAPITRE II

Règne des Ilékâniens ou Djélâïrides.

(1339-1410).

Aq-boghâ, fils d'Ilékân, fils de Djélâïr, était *émir ul-umérà* sous le règne de Kaïkhâtou. Il périt dans les désordres qui accompagnèrent le règne de Baïdou. Son fils Emîr Ḥoséïn épousa la fille d'Argoûn; sous Abou-Saʿîd, il était chef des nomades du Khorasân. Il eut pour fils ce Chéïkh Ḥasan Ilékâni qui s'empara du gouvernement de l'Asie-Mineure sous Abou-Saʿîd et dont nous venons de voir les principales aventures avant qu'il se déclarât souverain indépendant à Bagdad, en 740 (1339-40). Il avait épousé Dilchâd-Khâtoûn, fille de Dimachq-Khâdjè, seconde femme d'Abou-Saʿîd, et en avait eu Sulṭân Owéïs, qui lui succéda ensuite.

Ayant donc été vaincu dans sa dernière lutte contre Ḥasan Tchobâni, comme nous venons de le voir, il retourna à Bag-

dad dont son fils Sulṭân Owéïs était gouverneur, et se proclama indépendant. Il régna dix-sept ans, fit construire des monuments à Nédjef, et mourut à Bagdad en 757 (1356)[1]; il fut enterré à Nédjef même, dans le voisinage du tombeau d'ʿAli, le gendre du Prophète.

Son fils Sulṭân Owéïs lui succéda; la date de son intronisation nous a été conservée par une ode du poète Selmân Sâwèdji[2], dont les quatre premiers vers sont cités dans Khondémîr :

Ceux qui annoncent l'heureuse nouvelle, sur le haut portique, crient à toutes les provinces de l'univers :

En l'an sept cent cinquante-sept, au mois de rédjeb (juillet 1356), par l'accord unanime du peuple et l'aide du Créateur,

Le Chosroès du monde entier s'est assis, avec plein droit, sur le trône des sultans, dans la capitale de l'ʿIrâq ;

C'est le maître des souverains de l'époque, Chéïkh Owéïs, refuge et protecteur des rois du monde, absolument. (Mètre *modjtass.*)

En cette même année, le Tigre déborda et détruisit une grande partie de la ville. Cet événement est aussi retracé dans ces vers du même poète :

بسال هفصد و پنجاه وهفت گشت خراب
بآب شهر معظّم که خاك بر سر آب
دریغ روضهٔ بغداد آن بهشت آباد
که کرده است خرابش سپهر خانه خراب

En l'an sept cent cinquante-sept, la grande ville a été détruite par l'eau; que le diable emporte le fleuve!

Hélas! pauvre jardin de Bagdad, ville paradis, dont le misérable ciel a fait des ruines! (Mètre *modjtass.*)

1. D'Ohsson, *id. op.*, t. IV, p. 742; Khondémir, *Ḥabîb us-Siyèr*, t. III, 1re partie, p. 135.

2. Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, p. 260; Luṭf-ʿAli-beg, *Atechkèdè*, éd. de Bombay, art. *Sâwèh*; von Erdmann, dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, t. XV, 1861, p. 758; H. Ethé, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. II, p. 248.

Au printemps de l'an 759 (1358), Sulṭân Owéïs entreprit une campagne contre Akhi-Djoq, qui s'était emparé de l'Azerbaïdjan. Cette entreprise fut couronnée d'un médiocre succès. Trahi par la mollesse d'un de ses lieutenants, il s'en revenait à Bagdad, abandonnant l'Azerbaïdjan à son nouveau maître, lorsque Khâdjè-Merdjân, qu'il avait laissé comme gouverneur à Bagdad, s'y révolta, profitant de ce que la ville était entourée par l'eau de l'inondation; mais Owéïs prit la cité par le moyen de quatre cents navires et pardonna à Khâdjè-Merdjân sur l'intercession des habitants[1]. Néanmoins il lui enleva le gouvernement de la ville qui ne lui fut rendu qu'à la mort de Sulṭân-Châh Khâzin (le trésorier), survenue en 769[2] (1367-68). Khâdjè-Merdjân lui-même mourut à la fin de l'année 775 (commencement de 1374) et fut remplacé par Khâdjè-Sèrvèr.

En 776 (1374-75), une autre inondation envahit la ville, y détruisit nombre de constructions élevées; près de quarante mille personnes furent écrasées sous les décombres. C'est à l'occasion de cet événement que Khâdjè-Nâçir Bokhâri prononça les vers suivants :

Le cours du Tigre, cette année, ressemble étrangement à la démarche d'un homme ivre;

Les pieds dans les chaînes et l'écume sur les lèvres : on dirait un fou furieux[3].

Le gouverneur de la ville, Khâdjè-Sèrvèr, fut tellement affecté par ce désastre, qu'il en tomba malade et mourut; le gouvernement de la province fut alors donné à l'émir Wadjîh ud-dîn Ismâ'îl, fils de l'émir Zakariyâ, le ministre.

Owéïs, dont Khondémîr se plaît à vanter l'équité, protégea les hommes de lettres : il fut l'objet des louanges de Selmân

1. D'après Khondemir, *Ḥabîb us-Siyèr*, t. III, 1re partie, p. 136, ces événements eurent lieu, non pas au retour de la campagne de Tebriz contre Akhi-djoq, mais plus tard en 765 (1363-64). Le rebelle aurait rompu le pont du Tigre, mais se serait néanmoins rendu le lendemain.

2. Khondemir, *ibid.*

3. Cf. Schefer, *Chrestomathie persane*, t. I, p. 126 du texte et 125 des notes.

Sâwédji, de Chéref ud-dîn Râmi[1], de Khâdjè Moḥammed ʿAççâr[2], d'ʿObéïd Zâkâni[3], et d'autres poètes[4]. Il régna dix-neuf ans et mourut le 2 djoumâda II 776 (8 novembre 1374), laissant le trône à son fils Ḥoséïn, qui était adonné au jeu et aux distractions de toute espèce, et se souciait fort peu de son rôle de souverain.

Plusieurs de ses lieutenants profitèrent de ce qu'il s'était rendu à Tébrîz pour se détacher de lui et se révolter; mais grâce aux secours qu'il tira d'ʿAdil-Agha, qui venait de s'emparer de l'ʿIrâq-ʿAdjémi, il les fit mettre à mort[5]. D'un autre côté certains hommes puissants, attirés dans un complot par le prince Chéïkh-ʿAli, fils du sultan Owéïs, firent assassiner l'émir Ismâʿîl, gouverneur de Bagdad, pendant qu'il se rendait à la mosquée (780 = 1378-79), et déclarèrent ce prince souverain de la ville et de la province. Le sultan Ḥoséïn temporisa d'abord et reconnut cette souveraineté; mais comme il voyait les États de l'usurpateur s'agrandir de jour en jour, il se décida à lever ses étendards et marcha contre la capitale des khalifes avec l'appui d'ʿAdil-agha (automne de 782 = fin de 1380). Chéïkh-ʿAli ne put résister et s'enfuit vers Dizfoul et Chouchtèr. Mais bientôt dégoûtés de la folie et de l'oppression de Ḥoséïn, les Bagdadiens, en ce même hiver, complotèrent de nouveau et se tournèrent vers Chéïkh-ʿAli, qu'ils firent revenir et asseoir sur le trône. Ḥoséïn n'eut que le temps de s'enfuir à Tébrîz. Bientôt après son frère Sulṭân

1. Auteur de l'*Anîs el-ʿOchchâq*. Voir la préface de notre traduction de cet ouvrage, p. 4.

2. Né à Tébrîz, auteur du roman en vers *Mihr o Mochtérî*; mort en 779 ou 784 hég. Cf. Ch. Rieu, *Catalogue Pers. Mss. Brit. Mus.*, vol. II, p. 626. Hammer, *Geschichte der schön. Redekünste Persiens*, p. 254, a par erreur ʿAttâr.

3. Hammer, *Geschichte*, p. 249; H. Ethé, *Grundriss*, t. II, p. 267. Ses *Laṭâif* ont été publiés à Constantinople en 1303 hég. par les soins de M. Ferté.

4. Il a lui-même composé quelques vers persans que le *Medjmaʿ el-Fosaḥâ* de Rizâ Qoulî-Khan, t. I, p. 7, nous a conservés.

5. Sur ces événements et ceux qui suivent, voir Khondémir, *op. laud.*, t. III, 1re partie, p. 138.

Aḥmed se révolta, le surprit dans le chef-lieu de l'Azerbaïdjan et le fit mettre à mort dans la huitième année de son règne (784 = 1382-83).

A ce moment, un autre frère de Sulṭân Aḥmed, nommé le prince Bayézid, s'appuya sur ʿAdil-Agha et sur Chéïkh-ʿAli, et fut englobé dans leurs complots. Après une première rencontre où Aḥmed fut défait, celui-ci se tourna vers le Turcoman Qara-Moḥammed, père de Qara-Yousouf, et lui demanda du secours. Dans la bataille qui s'ensuivit, Chéïkh-ʿAli fut tué, et l'armée d'ʿAdil-Agha taillée en pièces. Puis l'on conclut une trève, pendant laquelle les habitants de Bagdad demandèrent à ʿAdil-Agha de leur envoyer un gouverneur de sa part. Ce chef fit choix de Toursoun, son cousin du côté maternel, et lui adjoignit comme ministre Qivâm ud-dîn Nédjéfi. Le premier soin du nouveau gouverneur fut de faire mettre à mort ʿAbd ul-Mélik Tamghâtchi ainsi que ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de l'émir Ismâʿîl. La ville fut pleine de troubles; le trésor amassé pour le compte d'ʿAdil-Agha fut pillé et Sulṭân-Aḥmed, que les nouvelles de ces incidents vinrent trouver à Tébrîz, se mit en marche en toute hâte pour tâcher de reprendre la principale des villes de son royaume. A son approche, Toursoun tenta de s'enfuir, mais ne tarda pas à être rejoint et à subir la peine capitale. Aḥmed resta le maître incontesté de la capitale des khalifes; il y passa l'hiver et retourna au printemps à Tébrîz, en laissant comme gouverneur Khâdjè Yaḥya de Semnân (785 = 1383).

ʿAdil-Agha ne voulut pas rester sous le coup de cette défaite. Il s'entendit avec Châh-Choudjâʿ-Khân, qui régnait à Chirâz, et se mit en campagne; mais ce dernier envoya à Sulṭân Aḥmed des ambassadeurs chargés de négocier un raccommodement. Cette proposition fut acceptée par Aḥmed, qui fit venir son frère Bayézid à Bagdad et l'y installa avec beaucoup d'honneurs[1].

1. Notre auteur, dans tout ce passage, semble avoir eu sous les yeux des textes passablement différents de ceux qui ont servi à Khondémîr.

En 795 (1392-93), eut lieu la première prise de Bagdad par Timour (Tamerlan); Sulṭân Aḥmed ne put lui résister; il s'enfuit avec deux mille lanciers, mais les lieutenants du conquérant l'atteignirent dans la vallée de Kerbélâ. Après s'y être battu, il échappa à ceux qui le poursuivaient et parvint à se réfugier auprès du sultan mameluck d'Égypte, Barqoûq. En 797 (1394-95), ayant rassemblé une armée, il retourna à Bagdad, alors gouvernée, pour le compte de Timour, par l'émir Mas'oûd Sebzèwârî, qui ne put lui résister, surtout à cause de l'éloignement du conquérant qui venait de quitter la Géorgie pour retourner dans le Qyptchaq [1].

Aḥmed avait su que certains grands personnages de la ville s'étaient mis d'accord pour repousser sa domination ; quand il en trouva l'occasion, il se débarrassa d'eux par une mort prompte. Il est certain que les habitants de la ville ne l'aimaient guère, car il était injuste et cruel : beaucoup d'entre eux préféraient la domination tartare [2], et la sourde opposition qu'il sentait en eux n'était pas sans lui inspirer des craintes. Il se rendit à Diarbékir auprès de l'émir turcoman Qara-Yousouf, conclut avec lui un pacte d'amitié, et grâce à son appui se maintint fortement dans sa capitale.

Timour devint furieux à ces nouvelles; mais occupé de la conquête de l'Inde et de ses difficultés avec le sultan ottoman Bayézid, il fut contraint de différer sa vengeance, qui n'en fut que plus terrible. C'est en 803 (1400-1401), qu'au retour de sa campagne en Syrie, le conquérant tartare marcha sur Bagdad. Aḥmed laissa dans la ville Émîr Faradj en le chargeant de la défendre contre les assaillants, se rendit à Mossoul retrouver Qara-Yousouf, et, d'accord avec celui-ci, se plaça sous la protection du sultan ottoman, qui paraissait à ces petits souverains le seul en état de résister à la marche envahis-

1. Comparez Khondémîr, *op. laud.*, t. III, 3e partie, p. 40.

2. Cl. Huart, *Mémoire sur la fin de la dynastie des Ilékaniens*, dans le *Journal asiatique* de 1876, p. 46, note 31 du tirage à part ; Ibn-'Arab-Châh, *Vita Timuri*, éd. Manger, t. I, p. 301 et suiv. ; Malcolm, *Histoire de Perse*, trad. française, t. II, p. 192.

sante des hordes de l'Asie centrale. Faradj se mit en devoir de défendre bravement la cité qui lui était confiée; Timour, qui n'avait d'abord envoyé que quelques-uns de ses lieutenants, résolut de se rendre lui-même au camp. On avait tout d'abord investi la ville du côté du sud; on lança alors un pont de bateaux sur le Tigre, et l'armée tartare alla camper sur la route d'Altoun-Kieupru[1], en face du village de Qaryet el-'Oqâb. Pendant quarante jours consécutifs on se battit autour de la ville, où la disette et la cherté des vivres réduisirent vite les citadins au désespoir et amenèrent de nombreuses désertions. Le dimanche 27 zou 'l-qa'dé 803 (10 juillet 1401), profitant de ce que les défenseurs des remparts, sous la chaleur torride du soleil de midi, avaient déserté leur poste, l'armée de Timour monta sur les murs de fortification au moyen d'escalade. Emîr-Zadè Khalîl-Sulṭân, Chéïkh Noûr ed-dîn et Rustèm-Toghâ arrivèrent les premiers sur la muraille[2]. Faradj, ne pouvant résister plus longtemps, monta sur des barques avec sa famille et sa maison, et s'enfuit vers Bassora; mais il fut pris, ou sa barque coulée, et il périt. Timour ordonna, comme l'on sait, un massacre général des habitants. On démolit les mosquées et les écoles qui dataient du temps des khalifes abbassides et des sultans passés; à l'époque où écrivait notre auteur, vers la fin du XVII[e] siècle, on voyait encore, à Bagdad et à Sâmarra, les traces de ces dévastations.

Timour écrivit à Bayézid pour se faire remettre Sulṭân Aḥmed et Qara-Yousouf; mais cette demande ne fut pas accueillie, et le refus du souverain ottoman fut un des motifs qui décidèrent sa marche en Asie-Mineure et amenèrent la défaite de Bayézid à Angora[3].

A la province de Bagdad, Timour joignit celle de Bassora et le delta du Chaṭṭ-el 'Arab (*Djèzâïr*, proprement « les

1. Sur cette localité, voyez V. Cuinet, *op. cit.*, t. II, p. 855.

2. D'après Khondémir, t. III, 3[e] partie, p. 62, ce fut Chéïkh Noûr ed-dîn qui le premier planta le drapeau tartare sur les remparts.

3. Comparez Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. II, p. 57.

îles[1] ») et en confia le gouvernement à son petit-fils Mîrzâ Abou-Bekr, fils de Mîrân-Châh. Une vaine tentative que fit ensuite Qara-Yousouf pour combattre les troupes tartares sur le canal 'Alqamî, dans les environs de Ḥilla, n'eut aucun succès, et Abou-Bekr, qui la repoussa, resta maître de l''Irâq 'Arabî.

Après la bataille d'Angora, Sulṭân-Aḥmed et Qara-Yousouf retournèrent sur le territoire appartenant au sultan d'Égypte, qui était alors Mélik-Nâçir Faradj[2]. Celui-ci, qui tenait à rester en bons termes avec le conquérant, envoya à Chéïkh, gouverneur de Damas, l'ordre de se saisir des deux fugitifs et de les enfermer dans la citadelle de cette ville (djoumâda II 806 = décembre 1403-janvier 1404), où ils restèrent jusqu'à la mort de Timour, qui survint l'année suivante.

A la nouvelle du décès de son ennemi, Sulṭân-Aḥmed s'enfuit de Damas dans la nuit qui précéda le dimanche 16 zou'l-ḥiddjé 807 (14 juin 1405)[3]; il avait été délivré de la prison en même temps que Qara-Yousouf, en chewwâl de la même année (avril). Quand il eut atteint Ḥilla, il s'y cacha quelque temps, puis forma une troupe composée de mauvais sujets et de gens de désordre avec laquelle, disent les historiens persans, il se livra au brigandage[4]. La nouvelle de son retour produisit à Bagdad une agitation telle que le gouverneur de la ville, Daulet-Khâdjè Inâq, ne put tenir et fut contraint de se retirer au camp de Mîrzâ 'Omar, autre petit-fils de Timour. Une semaine plus tard Sulṭân Aḥmed recouvrait sa capitale.

Le premier soin du souverain rétabli fut de reconstruire

1. Ce sont les îles formées par les divers bras du Chaṭṭ, entre Djéwâzir (Qourna) et Djamâsiya, aux environs de Wâsiṭ (Ḥadji-Khalfa, *Djihân-Numâ*, p. 468).

2. J'ai démontré, dans mon *Mémoire sur la fin de la dynastie des Ilékaniens*, p. 37, note 8, que les deux fugitifs étaient restés en Syrie et n'avaient pas été en Egypte, contrairement à l'opinion des historiens persans.

3. Maqrîzi, dans le même *Mémoire*, p. 40.

4. Le même *Mémoire*, p. 11.

le mur d'enceinte de la cité, probablement bien réduite comme population; puis, à la fin de l'année 808 (juin 1406) il se mit en marche vers Tébrîz à la tête d'une armée composée de vauriens, auxquels il avait adjoint les milices des Ouïrâts (Éleuthes) et les contingents turcomans; l'émir Chéïkh Ibrahîm Chirwânî qui y commandait lui céda la place sans difficulté; les habitants revirent avec bonheur leur ancien prince et celui-ci ne songea plus qu'à se divertir. Cela dura jusqu'à l'arrivée soudaine du prince timouride Mîrzâ Abou-Bekr qui coïncida avec la peste, de sorte que ce prince n'eut pas de peine à s'emparer d'une ville d'où tout le monde s'était enfui. Mais vaincu dans sa lutte contre Qara-Yousouf, il ne put garder sa conquête éphémère, qui passa, avec les provinces voisines, au pouvoir du fondateur de la dynastie des Turcomans du Mouton-Noir.

Nous venons de parler de la reconstruction des murailles de Bagdad. Au rapport de Mîrkhond, l'enceinte que fit tracer à nouveau Sulṭân Aḥmed était bien moins étendue que l'ancienne. C'est surtout dans le cours de l'année 810 (1407-1408) qu'il s'occupa, d'après l'auteur du *Matlaʿ es-Saʿdéïn*[1], avec un zèle et une ardeur extraordinaires à fortifier les remparts et à en creuser les fossés. On prétend qu'il venait justement de retrouver un trésor considérable qu'il avait fait cacher avant l'attaque de Timour, et qu'il retrouva intact; cela lui aurait permis de mettre sa capitale en état de défense dans un laps de temps fort court.

Dans l'hiver de 811 (fin de 1408), un certain individu, nommé Owéïs, qui se faisait passer pour le fils d'Aḥmed, peut-être avec quelque apparence de raison, puisqu'on avait été obligé d'acheter son silence à prix d'or, rassembla ses partisans et tenta de s'emparer de la capitale pendant que le souverain était occupé à poursuivre, en vain d'ailleurs, le siège de Soulṭâniyyé. Sulṭân Aḥmed se rendit en toute hâte à Bagdad et étouffa la sédition dans le sang de ses fauteurs.

1. Le même *Mémoire*, p. 43, note 18.

La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre Qara-Yousouf et Sulṭân Aḥmed. Celui-ci voulut profiter de ce que le chef turcoman était occupé d'un autre côté pour tenter de lui ravir Tébrîz ; il entra sans peine dans la ville, mais il fut obligé de livrer bataille sous les murs mêmes, devant le faubourg de Chèmb-i Gâzân (28 rébi' II 813 = 29 août 1410), fut défait, blessé en s'enfuyant, pris et conduit devant le vainqueur, qui obtint de lui un acte de renonciation à la souveraineté en faveur de son fils Châh-Moḥammed. Qara-Yousouf, cédant aux instances de son entourage, consentit à le laisser étrangler. Ainsi finit ce prince aventureux, qui était passé maître dans la science de la musique et l'art de la poésie, qui était habile dans les mathématiques et la géomancie, mais qui s'était fait détester, comme nous l'avons vu, par ses exactions et sa tyrannie.

Sa mort mit fin, non pas à la dynastie des Ilékâniens, comme presque tous les historiens l'ont cru à tort[1], mais à leur pouvoir. Trois petits-neveux du sultan défunt, Maḥmoûd, Moḥammed et Owéïs, se maintinrent encore un an et demi dans Bagdad, sous la tutelle de la princesse Tendou ou Dendi-Sulṭane, leur grand'tante, sœur d'Aḥmed. Puis Châh-Moḥammed se mit en devoir d'aller occuper la ville pour laquelle il pouvait exciper d'une cession régulière de la part du souverain déchu ; il partit d'Ardébîl et vint camper devant la porte du marché du Sultan.

Une sédition aida puissamment le succès des Turcomans du Mouton-Noir. Les partisans de l'émir Bakhchâïch, qui avait rempli les fonctions de préfet de police (*chiḥna*) et de gouverneur (*darogha*) sous Sulṭân Aḥmed, se soulevèrent contre 'Abd er-Raḥîm Mallâḥ (le Nautonier) qui commandait au nom de Maḥmoûd, l'aîné des trois frères, et le massacrèrent. La ville fut en proie aux plus affreux désordres. Les trois frères et Tendou-Sulṭane s'enfuirent à Chouchtèr, où ils main-

1. C'est ce que j'ai démontré dans le *Mémoire* cité. Ce qui suit est un résumé de mes conclusions.

tinrent quelque temps un pouvoir précaire, en qualité de vassaux de Châh-Rokh[1]. Châh-Moḥammed prit alors possession de Bagdad, soumit également la forteresse de Hît et une partie du Kurdistan, qui formèrent le nouveau royaume.

CHAPITRE III

Dynasties des Turcomans du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc (1410-1497).

C'était à l'ombre du pouvoir des Ilékâniens que la tribu turque des Qara-Qoyounlou, qui devait les supplanter, avait crû et grandi. Du temps de Sulṭân Owéïs, Béïram-Khâdjè, chef de la branche des Béhârlu, la principale de cette tribu, s'était mis au service de ce prince et l'avait puissamment aidé dans de nombreuses batailles. A la mort de ce sultan, le chef s'était emparé des villes de Mossoul, de Sindjar[2] et d'Ardjich[3]. Son fils Qara-Moḥammed avait déjà tenté de se rendre indépendant, mais il était donné à Qara-Yousouf, son petit-fils, de créer un état nouveau sur les ruines des Djélaïrides, comme nous venons de le voir.

Châh-Moḥammed s'empara donc de Bagdad et y régna vingt-trois ans. S'étant révolté contre son frère Emir-Espân et craignant pour sa vie, il s'enfuit à Mossoul où il leva une armée considérable et se disposait à retourner à Bagdad lorsqu'il fut tué, en 837 (1433-34), par l'émir Ḥâdji de Hamadân,

1. Le *Mémoire* cité, p. 29 et suivantes.
2. Cf. Cuinet, t. II, p. 839.
3. Cette ville a été submergée il y a une cinquantaine d'années par la crue des eaux du lac de Van. Cf. Cuinet, t. II, p. 709.

sur les frontières du Chéïkhân[1]. Il y avait un an qu'Emir-Espân avait réussi à s'emparer de Bagdad ; ce prince gouverna sans conteste jusqu'à sa mort, qui survint en cette même ville en 848 (1444-45).

Cependant Qara-Yousouf avait continué son existence turbulente ; avec l'ambition d'étendre les limites de son empire, il était parti pour combattre Châh-Rokh, fils de Timour, avec une armée formidable, lorsqu'il mourut subitement dans la ville d'Oudjân[2] ; il n'avait à ce moment aucun de ses fils près de lui, pour prendre sa succession ; aussi son trésor fut pillé par sa propre armée, qui se dispersa ; son corps fut abandonné tout nu dans une écurie et ne fut enterré qu'au bout de trois jours. Il avait régné quatorze ans.

Son pouvoir passa à son fils aîné Iskendèr qui, d'accord avec son frère Djihân-Châh, rassembla des troupes et ouvrit les hostilités contre Châh-Rokh ; les deux armées se rencontrèrent près d'Ardjîch. Châh-Rokh fut vainqueur, mais personne n'osa poursuivre Iskendèr et son frère, qui, à trois reprises, revinrent à la charge. Plus tard Djihân-Châh et la plupart des émirs turcomans se fatiguèrent d'Iskendèr ; ils l'abandonnèrent et se réfugièrent au camp de Châh-Rokh qui les reçut amicalement et confia au prince fugitif le gouvernement des provinces de Diarbékir et de l'Azerbaïdjan, à la condition d'en faire la conquête et de s'emparer de son frère Iskendèr. Celui-ci, pour résister à cette attaque, se réfugia dans la forteresse d'Alendjaq dont Djihân-Châh ne parvint pas à bout de s'emparer, si ce n'est par la trahison. Comme il savait que le fils de l'assiégé, Qobâd, était amoureux d'une esclave de son père, il l'excita à assassiner Iskendèr, ce qui arriva en 841 (1437-38). Il avait régné seize ans. D'après le *Nokhbèt et-Téwârîkh*, Djihân-Châh mit lui-même à mort le

1. Petit district formant aujourd'hui un *nahiyé* dépendant de Mossoul.
2. Station d'été des Mongols, près de Tébrîz, embellie par Gazan. Cf. J.-B. Chabot, *op. laud.*, p. 118, note 3.

parricide Qobâd, pour le punir d'un crime qui lui était profitable.

Djihân-Châh monta donc sur le trône et pendant douze ans gouverna, en qualité de lieutenant de Châh-Rokh, les provinces d'Azerbaïdjan et de Diarbékir. Après la mort du fils de Timour, il se rendit complètement indépendant, et resta, pendant trente-deux ans, le maître incontesté et absolu de ces deux provinces ainsi que de Bagdad, de Bassora, du Fars et du Kirmân. En 861 (1456-67), le souverain du Khorasân, Bâï-Sonqor, fils de Châh-Rokh, étant mort, ses enfants se disputèrent la couronne. Profitant de ce désordre, Djihân-Châh s'empara d'Hérat; mais quand Abou-Sa'îd, qui venait de se déclarer souverain de Samarqand, apprit cette nouvelle, son zèle pour la cause des Timourides se réveilla et il marcha contre le Turcoman. Djihân-Châh, ne pouvant lui résister en rase campagne, se fortifia dans une forteresse de cette région, et envoya de prompts messagers à son fils Pîr-Boudaq, gouverneur de Chirâz, pour lui demander des secours. Ceux-ci ne se firent pas attendre, et Pîr-Boudaq, en une semaine, lui envoya douze mille combattants.

Ces renforts n'améliorèrent pourtant pas la cause de Djihân-Châh, qui fut vaincu par Abou-Sa'îd; de plus, on apprit qu'un autre fils du Turcoman, Ḥasan 'Ali Mîrzâ, profitant de ce que la ville de Tébrîz était abandonnée à elle-même, s'y était installé sans combat et s'était déclaré indépendant. Fort attristé à cette nouvelle, Djihân-Châh se résigna à conclure la paix avec Abou-Sa'îd; puis il retourna à Tébrîz, fit mettre en prison son fils Ḥasan 'Ali Mîrzâ, et confia, en récompense de ses services, le gouvernement de l''Irâq-'Arabî à son fils Pîr-Boudaq.

Pîr-Boudaq, une fois mis en possession du gouvernement de Bagdad, n'eut rien de plus pressé que de se révolter à son tour contre son père. Djihân-Châh se mit de nouveau en campagne; il marcha en personne contre son fils, assiégea la ville pendant un an et demi et finit par s'en emparer; Pîr-Boudaq

fut pris et mis à mort en 870 (1465-66). Pendant que ce prince avait régné à Bagdad, il s'était attiré l'inimitié de Ḥasan le Long, le fondateur de la dynastie des Turcomans du Mouton-Blanc; ce dernier, à la suite de la catastrophe qui anéantissait son ennemi, fit voir une joie immodérée qui indisposa Djihân-Châh, lequel lui déclara la guerre incontinent et marcha contre lui à la tête de cinquante mille soldats. Devant cette levée formidable, Ḥasan le Long s'enfuit sans pouvoir résister; mais pendant que Djihân-Châh, accompagné seulement de cinq à six cents hommes, se reposait sur le bord d'une rivière, Ḥasan profita de l'occasion, attaqua la petite troupe et tua Djihân-Châh (872 = 1467-68). L'empire que celui-ci avait constitué avec tant de peine et qu'il avait gouverné si longtemps passa tout entier à Ḥasan le Long et aux Turcomans du Mouton-Blanc. Telle fut la fin de la domination de la première dynastie turcomane à Bagdad.

Le grand-père de Ḥasan le Long, Qara-ʿOthmân, était au service de Timour et gouvernait en son nom certaines localités de la province de Diarbékir ; il mourut sous le règne de Châh-Rokh, et son fils ʿAli-beg lui succéda, puis Ḥasan à celui-ci, quand il mourut au bout d'un certain temps. Ces princes furent continuellement en inimitié avec les Turcomans du Mouton-Noir. Lorsque Djihân-Châh eut été tué, comme nous venons de le dire, son fils Ḥasan-ʿAli lui succéda; il s'empressa d'envoyer des messagers à Abou-Saʿîd pour l'informer de l'événement dû à Ḥasan le Long. Le souverain timouride voulut porter secours à son vassal : il se mit en marche à la tête de vingt-sept mille combattants. Ḥasan, effrayé, crut devoir recourir à la temporisation et à des négociations ; il envoya à la rencontre du souverain sa vieille mère avec des présents royaux et des chevaux turcomans, cadeau en général fort prisé; mais cette tentative n'eut aucun succès : il vit ses cadeaux refusés, sa mère repoussée. C'est en vain également qu'il proposa de céder à Abou-Saʿîd Bagdad, Bassora, le Fars et le Kirmân, et de ne se réserver que le gouvernement de

l'Azerbaïdjan, à la condition de se reconnaître vassal d'Abou-Sa'îd, de battre la monnaie à son nom et de le faire citer dans le prône à la mosquée. Abou-Sa'îd n'accepta aucune de ces propositions. Ḥasan le Long, réduit à toute extrémité, se mit à la tête de douze mille combattants de sa tribu, investit le camp d'Abou-Sa'îd et l'affama pendant quarante jours. Ce terme écoulé, il partit pour Ardébîl. Abou-Sa'îd avait vu périr la plupart de ses bêtes de somme ; ne sachant que faire, il envoya à Ḥasan le Long sa mère pour intercéder en sa faveur. Celui-ci paraissait disposé à accepter cette intervention, mais le grand-père de Châh-Isma'îl, Djounéïd, l'un des fondateurs du pouvoir de la famille qui monta plus tard sur le trône de Perse sous le nom de dynastie des Çafawîs, et qui se trouvait présent au conseil, s'opposa à la paix, de sorte que la mère d'Abou-Sa'îd fut définitivement repoussée et revint désespérée au camp de son fils. D'un autre côté, certains émirs de l'armée du Timouride firent défection et se mirent du parti de l'assiégeant. Abou-Sa'îd, devant ces conjonctures, fut forcé de s'enfuir.

Pendant qu'il courait les chemins, Zéïnel-Mirzâ, fils de Ḥasan le Long, le poursuivit, le prit et l'amena devant son père qui le reçut avec de grands honneurs mélangés d'un certain mépris. Il lui proposa un accommodement : le souverain fugitif se contenterait du Khorasân et de la Transoxiane, et le vainqueur garderait le reste de ses conquêtes. Abou-Sa'îd ne voulut pas accepter cet arrangement et trouva que Ḥasan le Long demandait trop. Celui-ci, furieux, et obéissant à l'insistance qu'y mettaient les émirs de la tribu des Aq-Qoyounlu, prouva, devant un conseil composé de juges, qu'Abou-Sa'îd avait précédemment fait mettre à mort, sans motifs, la mère d'un individu nommé Yâdigâr Moḥammed ; le jugement qui fut rendu le condamna à la peine du talion, qu'il subit en 874 (1469-70).

Ḥasan le Long envoya ensuite des troupes contre Elvènd-Beg, préfet de Bagdad pour Djihân-Châh, le dernier souverain

des Qara-Qoyounlu, qui s'était maintenu dans cette ville ; mais ces troupes furent battues, et Ḥasan dut se rendre en personne devant la cité dont on lui refusait la possession. Elvènd-Beg fut tué dans la bataille qui s'ensuivit. A partir de ce moment, Ḥasan le Long joignit à ses autres domaines celui des deux ʿIrâqs.

En 877 (mars 1473), la guerre éclata entre Ḥasan le Long et le sultan ottoman Moḥammed II[1]. Après un léger succès d'avant-garde, le premier fut battu près d'Erzingiân, rentra à Tébrîz et ne s'occupa plus que de diriger les affaires de l'État. Il mourut en 882 (1477-78), après douze ans de règne. Son fils aîné Khalîl-Mîrzâ occupa sa place ; son fils cadet Yaʿqoûb-Mîrzâ fut gouverneur de Diarbékir. Un autre de ses fils, Maqçoûd-Mîrzâ avait été gouverneur de Bagdad du vivant de son père ; celui-ci le destitua parce qu'il le soupçonnait d'être de connivence avec son frère, Oghourlou Moḥammed, qui s'était révolté à Ispahan[2] ; il fut tué, d'ailleurs, lorsque Khalîl monta sur le trône. Profitant du mécontentement que causait au peuple la conduite de Khalîl, Yaʿqoûb-Mîrzâ se révolta l'année suivante (883 = 1478-79), et vainquit son frère près de Salmâs ; celui-ci fut tué dans le combat, et Yaʿqoûb régna sur les domaines laissés par son père. Au bout de treize ans de règne, sa mère, sans le savoir, lui fit boire du poison et en but elle-même, de sorte qu'ils moururent ensemble.

Un groupe de leurs serviteurs élut son fils Bâï-Sonqor Mîrzâ, une autre coterie choisit un autre de ses fils, Mésîḥ-Mîrzâ ; on en vint aux mains, Mésîḥ fut tué dans la lutte, et Bâï-Sonqor monta sur le trône. A la suite de cette lutte et de la mort de Mésîḥ, un des gens de la suite de ce dernier, nommé Maḥmoûd-Beg, fils d'Oghourlou Moḥammed et par conséquent son propre cousin, s'enfuit à Bagdad où, par les soins

1. Sur les causes et les péripéties de cette guerre, voir Hammer, *op. laud.*, t. III, p. 158 et suivantes.
2. *Nokhbèt et-Tévârîkh*, p. 45.

de Châh-ʿAli Bîr-Nâk, gouverneur de cette ville, il s'assit sur le trône royal. Mais Bâï-Sonqor et Çoufî-Khalîl, son ancien précepteur, marchèrent contre les deux alliés, qui périrent tous deux les armes à la main[1].

Peu de temps après, un cousin de Bâï-Sonqor, nommé Rustèm-Mîrzâ, fils de Maqçoûd, se souleva et se rendit maître de l'Azerbaïdjan. Comme il n'était pas rassuré du côté de Bâï-Sonqor, il délivra de la prison d'Istakhr (Persépolis)[2] les enfants de Chéïkh Ḥaïdar le Çafawi, dans l'idée de détourner, par ce moyen, le Chîrwân-Châh, qui était alors Ferroukh-Yasâr, de porter secours à Bâï-Sonqor, en lui créant ainsi une puissante compétition[3]. Sur ces entrefaites, le bruit de la marche de Bâï-Sonqor étant arrivé à Rustèm-Mîrzâ, celui-ci se prépara à la lutte ; Bâï-Sonqor fut tué dans le combat et Rustèm parvint à ses fins, qui étaient de posséder l'Azerbaïdjân, où il régna cinq ans et demi. Il envoya avec de grands honneurs les fils de Ḥaïdar à Ardébîl, berceau de la fortune des Çafawîs et tombeau de leur ancêtre commun.

Yaʿqoûb-Mîrzâ était mort auparavant ; son neveu Aḥmed, fils d'Oghourlou Moḥammed, s'était réfugié auprès du sultan ottoman Bayézîd II[4], qui lui donna une de ses filles en mariage ; après plusieurs années de tranquillité, dans la sixième année du règne de Rustèm, il s'échappa de Turquie, conduisit des troupes dans l'Azerbaïdjan et alla camper sur les bords de l'Araxe, où les émirs de cette province ainsi que de l'ʿIrâq vinrent le rejoindre et lui offrir leur secours contre Rustèm. Ce dernier périt dans la lutte et Aḥmed le remplaça, mais sans pouvoir jouir de sa fortune, car le sixième mois, il fut tué à

1. Comparez le *Nokhbèt*, *ibid*.

2. C'est la forteresse d'Ochkonwân, l'une des trois cimes qui couronnent Persépolis, qui est évidemment désignée ici. Elle a servi souvent de prison d'Etat ; ʿAmîd ed-dîn Esʿad ben Naçr, ministre de l'atabek Saʿd ben Zengi, y fut enfermé et y mourut. Voy. Cl Huart, *L'ode arabe d'Ochkonwân*, dans la *Revue Sémitique*, nos de juin et octobre 1893.

3. Cf. *Târîkh Munedjdjim-bachy*, t. III, p. 177 ; et plus loin, ch. IV, page 31.

4. Plus exactement auprès de Moḥammed II, car Bayézid n'était pas encore monté sur le trône. Cf. le *Nokhbèt*, *ibid*.

son tour, en 903 (1497-98), par Aïbèh-Sulṭân, qui s'était révolté contre lui.

Sulṭân Mourâd, fils de Ya'qoûb-Mîrzâ, était destiné au trône et devait succéder à Aḥmed ; mais devant les obstacles qui lui furent suscités par son cousin Moḥammed-Mîrzâ, fils de Yousouf, il se réfugia à Chirâz et lui laissa le champ libre. A peine le nouveau souverain s'était-il installé que son frère Elvènd-Mîrzâ, autre fils de Yousouf, lui enleva l'Azerbaïdjan et le réduisit à gagner à grand'peine Soulṭaniyyé et ensuite Ispahan. Sulṭân Mourâd, à son tour, partit de Chirâz où il régnait et se rendit à Ispahan, où il mit la main sur Moḥammed-Mîrzâ et l'emmena avec lui dans la direction de Tébrîz où Elvènd-Mîrzâ s'apprêtait à résister à cette attaque soudaine, lorsque des gens de bien s'interposèrent et firent conclure la paix à la condition que le Diarbékir, l'Arrân et l'Azerbaïdjan resteraient au pouvoir d'Elvènd-Mîrzâ, et les deux 'Irâqs ainsi que le Fârs à Sulṭân Mourâd.

CHAPITRE IV

Les Çafawis ; la première domination ottomane et le commencement des luttes entre la Turquie et la Perse.

APPARITION DE CHAH-ISMA'ÎL (D'APRÈS L'HISTORIEN OTTOMAN 'AZIZ-EFENDI) [1]

Le Chéïkh Çafî, ancêtre de Châh Ismâ'îl, fondateur de la dynastie, était un cénobite d'Ardébîl, célèbre par sa piété. Après sa mort, son fils Çadr ed-dîn lui succéda; puis, de père

1. Auteur du *Rauẓat ul-Ebrâr*; voir l'introduction.

en fils, le Chéïkh ʿAli, le Chéïkh Ibrâhîm continuèrent les traditions de leur ancêtre. Enfin le fils de ce dernier, le Chéïkh Djounéïd, s'assit sur le siège de cette famille de derviches. Il eut beaucoup d'élèves et sa renommée ne tarda pas à parvenir aux oreilles de Djihân-Châh, fils de Qara-Yousouf, des Turcomans du Mouton-Noir, qui régnait alors en Perse. Jaloux de l'influence exercée par ce religieux et craignant qu'il ne se formât auprès de lui un foyer de révolte, il l'expulsa d'Ardébîl et l'exila hors du royaume. Ce Chéïkh quitta son pays d'origine et se dirigea vers Diarbékir, où régnait Ḥasan le Long, petit-fils de Qara-ʿOthmân, des Turcomans du Mouton-Blanc, qui, par pique à l'égard de son adversaire Djihân-Châh, le reçut avec beaucoup d'honneurs et lui donna en mariage sa sœur Khadîdjé-Bégum, tandis qu'il faisait épouser à Ḥaïdar, fils du Chéïkh, sa propre fille Ḥalîmé-Bégum.

Au bout d'un certain temps, la nostalgie s'empara de Djounéïd et le conduisit de nouveau à Ardébîl, berceau de sa famille. En sa qualité de beau-frère de Ḥasan le Long, sa fortune était considérable, et il menait un grand train de maison. En 890 (1485), Ismâʿîl, qui devait devenir célèbre plus tard sous le nom de Châh-Ismâʿîl, naquit de Ḥalîmé-Bégum. Enfin, le Chéïkh Djounéïd étant mort, son fils Ḥaïdar lui succéda. C'est lui qui imagina, en souvenir des douze imâms, de coiffer ses disciples d'un turban de drap rouge à douze tours: c'est pourquoi on les désigna depuis lors sous le nom turc de *Qyzyl-bach* ou Tête-Rouge[1].

Après un laps de temps, ce Chéïkh et ses disciples eurent l'idée de porter la guerre sainte vers le Derbènd du Chirwân, c'est-à-dire contre les Géorgiens; mais le souverain du Chirwân, attribuant cette entreprise au simple désir de faire des

1. Pietro della Valle, qui se trouvait à la cour des Çafawis au début du XVIIe siècle, rapporte des renseignements analogues : « Ce fut cet *Ismaël Sofi*..... qui donna aux soldats turcs, qui combatoient sous ses enseignes, un bonnet rouge pour porter sous le turban, orné sur le sommet d'une houpe rouge, haute à proportion, qui sort du milieu du turban, et accompagnée de douze petits plis qui l'environnent, pour conserver le souvenir des douze décendans d'*Ali*..... » (*Voyages*, t. II, p. 392).

conquêtes, s'y opposa énergiquement et combattit ces religieux partis en guerre; il les atteignit dans le Tabaristan, et le Chéïkh Ḥaïdar perdit la vie dans le combat; ses serviteurs et vassaux furent dispersés. Ceux qui échappèrent reconnurent pour chef, à Ardébîl, l'un des fils de Ḥaïdar, nommé ʿAli, et l'excitèrent à venger le meurtre de son père; mais Yaʿqoûb-Mîrzâ, fils de Ḥasan le Long, qui en avait assez de ces gens turbulents, se fâcha devant ces menées et pour y remédier, fit enfermer dans la forteresse d'Istakhr[1] ce même ʿAli, son frère Ibrâhîm, un autre de ses frères, le petit Ismâʿîl alors âgé de trois à quatre ans, et leur mère Ḥalîmé-Bégum.

Comme il a été dit plus haut, les fils de Ḥaïdar furent l'objet des faveurs de Rustèm-Mîrzâ; mais en l'année 898 (1492-93) l'amitié qui régnait entre eux se brouilla; dans une rencontre avec l'armée envoyée contre lui, ʿAlî fut tué; Ibrâhîm et Ismâʿîl, restés impuissants, s'enfuirent au Gîlân et se réfugièrent auprès de Mîrzâ ʿAlî, gouverneur de la ville ruinée de Lâhidjân, qui faisait partie de cette province. Au bout d'un an, Ibrahîm, ennuyé de résider à Lâhidjân, confia à Ismâʿîl le turban à douze tours de Ḥaïdar, changea de vêtements et de coiffure, abandonna sa mère et son frère, et partit seul en voyage; on ne sait ce qu'il est devenu.

Ismâʿîl consacra la durée de son séjour à Lâhidjân à étudier la secte Chiïte, dont cette ville était le centre; jeune encore, il avait acquis la science d'un Chéïkh. Il quitta cette ville pour retourner à Ardébîl où, ayant rassemblé les anciens disciples de son père et de son grand-père, il en forma une armée. Il séjourna quelque temps à Ardébîl, dans l'Azerbaïdjan et à Erzingian. En 905 (1499-1500), il marcha avec son armée vers le Chirwân, et y mit à mort le Chirwân-Châh qui avait été le meurtrier du Chéïkh Ḥaïdar, et qui se nommait Fèrroukh-Yasâr[2]. Elvènd-Mîrzâ, des Turcomans du Mouton-Blanc, effrayé

1. Voyez ci-dessus, p. 28, note 2.
2. *Târikh Munedjjim-bachy*, t. III, p. 177, *ad imum*, qui donne la date de 906.

des progrès d'Ismâ'îl, se disposa à la lutte dans la plaine de Nakhtchèvân où Ismâ'îl vint le rencontrer, le défit et l'obligea de s'enfuir; son armée fut taillée en pièces. En 906 (1500-1501), Ismâ'îl, ne trouvant plus d'obstacles devant lui, se rendit à Tébrîz et y monta sans opposition sur le trône des rois de Perse; il y échangea le froc et le turban des derviches musulmans contre le brocart et la mître des souverains de l'Iran. Telle fut l'origine de la fortune de la brillante dynastie des Çafawîs, qui devait régner sur la Perse deux siècles et demi.

Elvènd-Mîrzâ, ne se tenant pas encore pour battu, s'occupait de rassembler des troupes à Erzingian; Châh-Ismâ'îl — nous lui donnerons dorénavant ce titre — s'empressa de marcher contre son compétiteur qui, ne pouvant résister, s'enfuit à Bagdad et de là à Diarbékir, où il mourut en 907 (1501-1502). Puis Ismâ'îl continua le cours de ses conquêtes; il se tourna du côté de Sulṭân Mourâd, fils de Ya'qoûb-Mîrzâ, dont nous avons vu les aventures résumées à la fin du chapitre précédent, et le battit dans les environs de Hamadân; il s'empara du Fârs, puis de Kâchân et de la plupart des villes de l''Irâq 'Adjèmi qu'il fit administrer par des lieutenants et des gouverneurs.

Il conquit le Gîlân en 908 (1502-3); l'année suivante, sous le prétexte de lever des troupes, il se rendit à Erzingian où des gens du Tekké et de Ḥamîd, provinces de l'Asie-Mineure, vinrent le rejoindre et embrassèrent les doctrines chiïtes. En 910 (1504-1505), Sulṭân Mourâd, toujours en fuite, vint à grand'peine à Bagdad, et après s'y être reposé quelque temps, se réfugia auprès d''Alâ ed-Daulè, sultan de la dynastie des Dhou 'l-Qadriyyé, pour lui demander des secours en vue de reconquérir les États dont il avait été deposséde; il devint son gendre, et 'Alâ ed-Daulè s'avança vers Diarbékir à la tête d'une armée pour défendre ses droits; il s'empara même de plusieurs places, de vive force; mais quand il apprit que Châh-Ismâ'îl s'était mis en marche pour venir le combattre, il

se tourna dans la direction d'El-Bîstân[1]; les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la rivière qui traverse cette ville; après deux jours de lutte, l'armée des Dhou 'l-Qadriyyé, sur le soir du troisième jour, fut entièrement défaite. En 913 (1507-8), il y avait déjà plusieurs années que Sulṭân Mourâd séjournait dans le pays; lorsque ʿAlâ ed-Daulè mourut de la main du sultan ottoman Sélim Ier[2], il se rendit à la cour de ce dernier.

De l'autre côté Châh-Ismâʿîl, à la suite de sa victoire sur les Dhou 'l-Qadriyyé, s'était emparé de Diarbékir et en avait nommé gouverneur Oûstdjâlou Moḥammed-Khân. A cette époque, Bagdad, qui relevait encore des états du sultan Yaʿqoûb, successeur de Sulṭân Mourâd, était gouvernée par un individu nommé Bârîk. En 914 (1508-1509), Châh-Ismâʿîl envoya Lâlâ Ḥoséïn, avec une armée, pour s'emparer de cette ville; Bârîk, ne pouvant résister à cette attaque, s'enfuit à Alep, et Bagdad tomba aux mains de Lâlâ.

Châh-Ismâʿîl s'y rendit ensuite lui-même; il fit démolir les tombeaux des Imâms et des Chéïkhs qui reposaient sur cette terre sacrée, et mettre à mort plusieurs hommes pieux qui partageaient les doctrines sunnites. Ensuite il se rendit en pèlerinage à Nédjef et à Kerbélâ; il fit creuser à nouveau et terminer le canal d'eau courante qui avait été construit par ʿAṭâ-Mélik Djowéïni[3] et qui s'était ruiné par la suite des temps; il l'appela *Nahr-i Châhî* « le canal royal ». Enfin il fit commencer la construction du seuil de l'*ʿimârèt* ou hospice de l'imam Mousâ Kâzhim.

La campagne de Sélim Ier en Perse, sa victoire de Tchaldyran et son occupation momentanée de Tébrîz mirent fin, pour quelque temps, à l'expansion du pouvoir des Çafawîs.

1. Nom moderne de l'Abolostéïn des géographes arabes, en arménien Ablastha, au nord de Marʿach. Cf. Yâqoût, t. I, p. 93; V. Cuinet, t. II, p. 241; Charmoy, *Chéref-nâmeh*, t. I, p. 497.

2. Le 29 rébiʿ II 921 (12 juin 1515), postérieurement à la campagne de Perse, selon Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. IV, p. 213.

3. Voir ci-dessus, p. 3.

Châh-Ismâʿîl mourut en 930 (1523-24), et son fils Châh-Tahmâsp lui succéda.

GOUVERNEMENT DE DHOU ʾL-FAQAR

Dhou ʾl-Faqâr, fils de Nukhoûd-Sulṭân, frère d'Emîr-Khân et d'Ibrâhîm-Khân, chefs de la tribu kurde des Moûçloû, s'était attiré les cœurs par sa générosité et sa bravoure. Grâce à l'appui et aux secours des Kurdes de Kèlhour[1], il s'était emparé de la plupart des forteresses de ce district, où tout le monde obéissait sans conteste à ses ordres. Son oncle Ibrâhîm-Khân, après avoir laissé son frère Émîr-Khân, ses enfants et ses parents à Bagdad, était parti, à la tête de cinq mille hommes, pour aller rejoindre le Châh de Perse. Lorsqu'il fut arrivé au relais dit Mâhî-dècht[2], Dhou ʾl-Faqâr l'attaqua de nuit à la tête de trois cents cavaliers et le tua; ses serviteurs passèrent à leur nouveau maître. Ce dernier se dirigea alors vers Bagdad et s'installa autour de la forteresse en semant la terreur dans la ville; au bout de quelques jours, la forteresse lui fut livrée par capitulation. Il fit mettre à mort son autre oncle, Émîr-Khân, qui était resté dans la ville, et y régna comme un souverain indépendant.

Les poètes contemporains ont fait sur lui les vers persans qui suivent :

زبغداد آمد فرستادهٔ   خرد پیشهٔ مرد آزادهٔ
که دوران طریق ستم ساز کرد   در فتنه بر نیك و بد باز کرد
فلك گردش دیگر از سر گرفت   جهان رسم و آیین دیگر گرفت
کمر بسته در داوری ذو الفقار   گشاده در فتنه و کارزار

1. L'une des quatre grandes tribus kurdes. Cf. Charmoy, *Chèref-nâmeh*, t. I, p. 351.

2. Ou Dechti-mâhi, à trente étapes de Bagdad. Cf. Charmoy, *Chèref-nâmeh*, t. I, p. 387.

Un envoyé est venu de Bagdad, un homme intelligent et noble, — Disant : « Le destin a préparé les voies de la violence; il a ouvert, pour les bons et pour les méchants, la porte des discordes.

« Le ciel a pris une tout autre tournure; le monde a adopté une nouvelle forme. Dhou'l-Faqâr s'occupe d'y régner; mais il n'a fait qu'y ouvrir la porte de la discorde et des luttes ». (Mètre *motaqârib.*)

Cet homme était brave et généreux ; aussi la plupart des habitants lui obéirent sans murmurer; il devint le maître absolu de toute la contrée. Il fit prononcer la *khotba* (prône du vendredi) et battre monnaie au nom du sultan ottoman Suléïmân Ier; il lui envoya aussi des ambassadeurs pour faire acte de vassalité[1].

Cependant Châh-Tahmâsp avait appris avec chagrin la nouvelle de la perte de Bagdad et les tentatives de Dhou 'l-Faqâr pour chercher un appui auprès du puissant souverain de Constantinople. Il réunit une armée et se mit à sa tête, en juillet 936 (1530), pour réduire le chef kurde et faire rentrer dans l'obéissance la cité révoltée. Dhou 'l-Faqâr résista courageusement; il fit plusieurs sorties pour dégager les alentours de la place ; mais à la fin ses frères ʿAli-Beg et Aḥmed-Beg, séduits par les promesses de Châh-Tahmâsp, complotèrent sa mort de connivence avec dix-sept autres conjurés. Un jour, profitant de ce que Dhou 'l-Faqâr se reposait dans sa maison, ʿAli-Beg et les conjurés l'assaillirent à l'improviste et lui fendirent la peau du ventre d'un coup de sabre ; malgré cette effroyable blessure, le vaillant Kurde saisit son meurtrier par le collet et allait se venger, quand son autre frère Aḥmed-Beg, survenant sur ces entrefaites, lui coupa la tête.

Cette trahison causa la plus grande joie à Châh-Tahmâsp ; il accorda leur pardon à tous les émirs de Bagdad, gratifia Aḥmed-Beg et ʿAli-Beg de toutes sortes de bienfaits, et donna l'investiture du gouvernement de cette ville à Moḥammed-Khân, fils de Chéref ud-dîn, originaire de la province du

1. Comparez Hammer, *op. laud.*, t. V, p. 204.

Tekké, celui de Kerkoùk[1] aux *çoûfis* ou philosophes mystiques de Kèlhour, la province de Mendèlitchîn[2] à Ghâzi-Khân, celle de Ḥilla à Séyyid-Beg, celle de Wâsiṭ et de Djéwâzîr[3] à Qançou-Beg, celle de Roumâḥiyya[4] à Çâliḥ-Soltân سلطان ; puis il s'en retourna à Qazwîn.

CAMPAGNE DU SULTAN SULÉÏMAN

Ibrâhîm, fils d'un matelot de Parga, enlevé par des corsaires et vendu comme esclave, que sa bonne mine et son habileté sur le violon avaient élevé à la première dignité de l'empire sous Suléïmân Ier, avait été chargé de conduire la campagne de Perse en qualité de généralissime. Ses préparatifs étant terminés en rébi' II 940 (fin d'octobre 1533), il alla passer la mauvaise saison à Alep, dont il partit au printemps dans la direction de Tébrîz. Il s'empara successivement d'Akhlâṭ, d''Adil-Djiwâz et d'Ardjîch, puis entra sans coup férir dans Tébrîz. Une fois maîtres de l'Azerbaïdjan, les Ottomans se tournèrent vers Bagdad, dont le gouverneur pour les Çafawîs, Tékélu Moḥammed-Khân, transi de peur, ne sut que devenir.

Oulâma-Beg, qui, de concert avec le grand-vizir Ibrâhîm-Pacha, terrorisait la ville de Mossoul, envoya un messager porteur de lettres conciliantes pour Moḥammed-Khân. Dans ces lettres, où il se montrait plein de confiance dans la loyauté des indigènes du Tekké pour leur ancien souverain, il faisait appel, tantôt aux bons sentiments du gouverneur, tantôt à la terreur que semaient partout les armes ottomanes, et lui conseillait de rendre la ville aux agents du sultan. Mais Moḥammed-Khân rejeta ces propositions avec hauteur, répliqua par des lettres inconvenantes et se prépara à la lutte. Sur

1. Ancienne Corcura. Cuinet, t. II, p. 850.
2. Aujourd'hui Mendèlî. Cuinet, t. III, p. 129.
3. Nom du district où le Tigre et l'Euphrate se réunissent. Ḥadji-Khalfa, *Djihân-Numâ*, dans Charmoy, *op. laud.*, t. I, p. 196.
4. Localité du désert de Syrie, à l'ouest de l'Euphrate, entre Diwâniyyè et les ruines de Koûfa. Cf. Ḥadji-Khalfa, *Djihân-Numa*, dans Charmoy, *op. laud.*, t. I, p. 196; Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 206.

ces entrefaites, un autre individu, également originaire du Tekké, nommé Ghazâ-Oghlou, arriva de la part du Châh de Perse et annonça la prochaine arrivée de Suléïmân.

Moḥammed-Khân, qui avait déjà pris la résolution de fuir et d'essayer de regagner le territoire persan, simula d'avoir reçu du Châh l'ordre de rejoindre la Cour; puis il convoqua ses lieutenants et leur fit part de la réalité. Les gens du Tekké se refusèrent absolument à se rendre en Perse et se mutinèrent; le gouverneur songeait alors à aller retrouver le Châh avec environ mille hommes de la tribu des Oûïmaqs, lorsqu'arriva Rédjeb-Dèdè, un des commensaux de Châh-Tahmâsp, avec un rescrit exigeant la présence de Moḥammed-Khân à la Cour. Ce dernier, impatient, ayant appris que le roi de Perse était arrivé avec son armée aux limites des districts de Qoullé et de Khâniqîn, convoqua de nouveau les gens du Tekké; ceux-ci lui conseillèrent de ne pas sortir de la ville, mais il refusa de les écouter. Ensuite il fit publier par des crieurs que ceux qui avaient la force de soutenir un siège restassent, s'ils voulaient, mais que ceux qui avaient de l'amour pour leur souverain émigrassent; environ sept cents familles prirent ce dernier parti et s'empressèrent de gagner un port de salut.

Ayant de nouveau proposé aux gens du Tekké de sortir, ceux-ci, au nombre de trois mille hommes courageux, s'y refusèrent délibérément encore une fois et se révoltèrent contre l'autorité du Khan; leur rébellion fut poussée à un tel point que le *medressé* ou collège *Mostançiriyya*[1], qui est à la tête du pont, devint le lieu de réunion des Tekkélus, et une forteresse solide qui leur servit de base d'opérations. Le gouverneur persan, de son côté, pour éteindre cette révolte et la châtier, réunit ses serviteurs et ses partisans et conçut la pensée de marcher contre les rebelles; mais Séyyid Moḥammed s'interposa et réussit à calmer ce dissentiment. Néanmoins il

1. Fondé par Mostançir-billah, le dernier khalife abbasside; cet édifice est aujourd'hui l'hôtel de la douane. Cf. Macdonald Kinneir, *Geograph. Mem.*, p. 252, et notre Introduction.

resta établi que les Tekkélus n'obéissaient plus au Châh de Perse.

Le Khân résolut d'adopter une autre tactique pour mater ces gens. Il invita chez lui les principaux d'entre eux et leur raconta qu'il se repentait d'avoir voulu se rendre auprès de Châh-Tahmâsp, et qu'il avait pris le parti de reconnaître l'autorité du sultan ottoman. Il les trompa par ce fallacieux discours, et obtint, par ce mensonge, l'assentiment de l'assemblée à son projet. Il les persuada, en effet, qu'il était nécessaire de dépêcher quelques-uns des plus connus d'entre eux porter les clefs de la ville au sultan Suléïmân; les principaux se mirent en route pour le camp ottoman, emportant les clefs. Les Tekkélus restèrent ainsi privés de leurs chefs. Grâce à cette ruse, le gouverneur persan leur avait enlevé toute leur puissance; délivré de cette gêne, il put reprendre en sécurité ses premiers projets, passa sans difficulté le pont avec toute sa maison et atteignit le camp persan du côté de Bassora[1].

Lorsque le sultan Suléïman apprit la fuite de Moḥammed-Khân, il envoya son grand-vizir Ibrâhîm-pacha en avant-garde, et lui-même vint camper sous les murs de la ville un ou deux jours après. C'est ainsi que les Ottomans s'emparèrent de la ville des Khalifes, à la date de 941 de l'hégire (1534), qui a été conservée par le chronogramme suivant :

گلدی برج اولیایه پادشاه نامدار

Le souverain célèbre est arrivé à la *Tour des Saints*[2].

Le sultan vainqueur séjourna à Bagdad six mois environ. Pendant la durée de ce séjour, Ḥilla, Chèhribân[3] et autres forteresses, le Loûristan, Wâsiṭ, Djèzâïr, Qaṭîf et le Baḥréïn

1. Ce récit de la résistance des gens du Tekké et de la ruse employée par le gouverneur persan explique bien le rôle de Moḥammed-beg, dont autrement on ne saurait se rendre compte. Ces détails étaient restés inconnus jusqu'ici. Cf. Hammer, t. V, p. 214.

2. Surnom de Bagdad.

3. Jadis bourgade florissante sur la rive gauche de la Diâla, à trois journées au nord-est de Bagdad, aujourd'hui simple village. Charmoy, *op. cit.*, t. I, p. 204; Rousseau, *Description du pachalik de Bagdad*, p. 81.

furent soumis. Le gouverneur de Bassora, Râchid et son fils Mâniʿ se soumirent également.

Lors de l'entrée du sultan dans la ville, son armée reçut l'ordre de camper dans la plaine où est située la bourgade d'Aʿzhamiyyé; il fut interdit à tous les soldats de franchir le mur d'enceinte et de causer le moindre dommage aux habitants. Ceux-ci jouirent, grâce à cette sage mesure, de la plus grande sécurité, la maraude fut entravée, et le poète Foẓoûlî de Bagdad a pu dire, dans un poème mi-arabe, mi-persan :

Fais durer éternellement dans le monde, ô grand Dieu! la sécurité des musulmans — par la durée de l'empire stable du sultan pieux.

Éclaire, ô Dieu! la lampe de la stabilité dans l'islamisme — en rendant fixe la fortune du souverain de l'Univers.

Éternise, ô Dieu! un maître par qui le monde resplendit, — par les bienfaits de qui la terre est devenue un paradis.

Le sultan visita le tombeau du grand imam Abou-Ḥanîfa; il ordonna de réparer la forteresse de Koûhi-Ustuwâr, de désigner les gens qui seraient autorisés à habiter dans la citadelle, de renouveler la construction du seuil autour duquel tournent les anges, c'est-à-dire d'Abou-Ḥanîfa, d'en inscrire les serviteurs et de multiplier les fondations pieuses. Ensuite il visita le tombeau de l'imam Moûsa Kâzhim et celui de l'imam Moḥammed Djawwâd; il fixa le montant des émoluments des desservants de ces deux mausolées, qui devaient être payés par le trésor impérial de Bagdad, et détermina les devoirs de leur charge; il ordonna d'achever la construction des mausolées de ces deux grands saints de l'islamisme et celle de la mosquée qui y est attenante.

Le 28 djoumâda I de la même année (5 décembre 1534), le sultan se mit en route pour visiter les sites historiques de Kerbélâ et de Nédjef; il ordonna de creuser un grand canal partant de l'Euphrate et fit amener l'eau de ce fleuve dans la plaine de Kerbélâ. Les récoltes que produisirent les terres, ainsi rendues à la vie par l'irrigation, suffirent à l'entretien

des serviteurs du sultan et même, on peut le dire, à la nourriture de tous les habitants de Bagdad. Le sable du désert soulevé par les vents s'amoncelait autour du mausolée de l'imam Ḥoséïn, de sorte que les gardiens de cet édifice étaient obligés de se donner une peine considérable pour l'entretenir en état de propreté et en dégager les abords ; grâce au nouveau canal, les alentours de ce monument se couvrirent de jardins, et les habitants de la petite ville de Kerbélâ furent délivrés des soucis qui les avaient jusqu'alors accablés par rapport à cet envahissement constant des sables. On dit que certains ingénieurs expérimentés, ayant remarqué que l'Euphrate était inférieur au niveau de Kerbélâ, avaient déclaré qu'il était impossible de faire couler l'eau du côté de la petite ville ; la facilité avec laquelle s'opéra ce travail fit croire à un miracle de Ḥoséïn et à la bonne fortune du sultan Suléïmân, tandis qu'on aurait dû en faire honneur à la science de ses ingénieurs.

Le sultan ottoman se dirigea ensuite vers Nédjef, où il visita le tombeau d''Ali, puis il revint à Bagdad, en nomma gouverneur Suléïmân-Pacha, et en partit, le 27 ramaẓan de cette même année (1er avril 1535)[1], dans la direction de l'Azerbaïdjan. Pendant son séjour dans la capitale des khalifes, il avait fait mettre à mort son ancien intendant des finances, Iskendèr-Tchèlèbi, qui fut pendu sur le marché aux chevaux le 8 ramaẓan (13 mars 1535)[2] ; la rivalité de ce personnage avec le tout-puissant grand-vizir Ibrâhîm et surtout ses immenses richesses avaient été la cause de sa perte.

Il serait étranger à notre sujet de suivre les diverses péripéties de la lutte entre Suléïmân et Châh-Tahmâsp, qui ne se termina qu'en 962 (1555). Nous nous bornerons aux événements locaux de la province de Bagdad. Râchid, gouverneur de Bassora, était venu présenter à Suléïmân, quand celui-ci

1. La date d'après le journal de la campagne de Suléïmân, *ap.* Hammer, t. V, p. 505. Celle du 2 ramaẓan donnée par notre manuscrit et Nazhmi-zâdè, f° 62 v°, est erronée.

2. Hammer, t. V, p. 224 et 505.

était encore dans la cité des khalifes, ses hommages et des gages de sa soumission; mais il faut croire que malgré ces démonstrations purement extérieures de vassalité, il continuait d'agir en prince indépendant, car nous voyons qu'en 953 (1546), Ayâs-Pacha, alors gouverneur, fut chargé de le châtier. Quand il eut terminé ses préparatifs, il se mit en marche, visita sur sa route le tombeau d'ʿAli, livra un combat au chéïkh de la tribu de Qochʿam qui refusait de se soumettre et était devenu d'ailleurs le tyran de toute cette contrée, le tua et poursuivit sa marche vers Bassora. Les infortunés qui essayèrent de lui barrer la route furent complètement défaits: Râchid, effrayé et hors d'état de résister, s'enfuit. Le généralissime entra dans la province, en organisa l'administration et joignit à l'empire le canton de Wâsiṭ et ceux des îles.

En 954 (1547), Elqâç-Mîrzâ, frère de Châh-Tahmâsp, se réfugia à la cour de Suléïmân; cette année fut marquée par la reprise de Van sur les Persans. Cet Elqâç-Mîrzâ reçut l'autorisation de passer l'hiver à Bagdad; il y resta tranquille quelque temps, puis il oublia ce qu'il devait au prince hospitalier qui l'avait accueilli et l'obéissance due au sultan; il chercha un appui parmi les tribus kurdes et se réfugia dans leurs montagnes. Châh-Tahmâsp se trouva alors pris de deux côtés à la fois.

Deux ans plus tard, en 956 (1549), les Bédouins pillards des îles de Bassora se mirent à infester les routes et se livrèrent au brigandage. Pour les châtier, le sultan nomma généralissime ʿAli-Pacha Témérrud, gouverneur militaire de Bagdad, qu'il remplaça dans ces dernières fonctions par le mirmiran de Sîwâs, Balṭadji Moḥammed-Pacha, qui vint, accompagné d'un certain nombre de janissaires. Après avoir terminé ses préparatifs, le généralissime se mit en route et vint planter ses tentes dans la plaine de Wâsiṭ. Le sandjak-bey de ce canton, ʿAli-beg, de la tribu de Qochʿam, vint le recevoir, puis ils joignirent leurs troupes et partirent ensemble dans la direction de l'ennemi. Les troupes impériales et les bateaux qui portaient

les bagages et les provisions arrivèrent devant la forteresse de Médiné, résidence du fils d'ʿOlayyân, gouverneur des îles; les Arabes commencèrent la lutte, mais furent battus; ils voulurent profiter de la nuit pour fatiguer les troupes ottomanes par des escarmouches, mais les feux de l'infanterie les tinrent à distance. Au matin, le combat reprit; la forteresse fut enlevée d'assaut et le fils d'ʿOlayyân forcé de s'enfuir. C'est en 957 (1550) que les clefs en furent livrées au général. Mais comme il était resté, dans les environs de la place, des Bédouins qui continuaient à se livrer au brigandage, ʿAli-Pacha fit élever des fortins et des redoutes dans tous les endroits qui lui parurent nécessaires, et il entra sans difficulté en possession des cantons des îles, puis il regagna le chef-lieu de son gouvernement.

Dans sa marche conquérante sur Bagdad, le sultan Suléïmân s'était arrêté devant la forteresse de Chèhri-zor, dont le maître, nommé Békè, s'était soumis et avait même livré comme otage son fils Ma'moûn-beg dont la garde fut confiée à Suléïmân-Pacha, gouverneur de Bagdad. Ce Ma'moûn-beg, après avoir exercé les fonctions de gouverneur de plusieurs *livâs* relevant de Bagdad, s'était retiré avec la principauté de Ḥilla. La forteresse de Chèhri-zor était donc considérée comme faisant partie de l'empire ottoman, lorsqu'en 959 (1552) les Persans, unis aux Kurdes des environs, s'en emparèrent.

ʿAli-Pacha, alors gouverneur de Bagdad, le fit savoir à Constantinople, et la réponse ne se fit pas attendre; il fut destitué et la faveur impériale choisit pour le remplacer cet ancien mirmiran de Sîwâs, Moḥammed-Pacha, que nous avons vu remplir l'intérim des mêmes fonctions pendant la campagne de Bassora. ʿOsman-Pacha, mirmiran d'Alep, fut mis, en qualité de *sèrdâr*, à la tête d'une armée composée de régiments de janissaires et de troupes feudataires tirées de plusieurs provinces. Dès l'arrivée de l'ordre relatif à cette campagne, chacun s'empressa de se préparer; Moḥammed-Pacha, une fois mis en possession du gouvernement de Bagdad, envoya à

ʿOsman-Pacha les janissaires qui formaient la garnison de cette ville, après les avoir munis de fusils et de canons. Le généralissime investit la ville avec ces troupes et les contingents des émirs kurdes, dont il pouvait disposer, et dressa des batteries destinées à pratiquer une brèche dans les murailles ; mais la canonnade et la fusillade n'eurent aucun effet. Le *sèrdâr* imagina alors d'élever une autre forteresse en face de la première, pour la contenir ; mais il mourut pendant ce travail ; ses troupes se débandèrent et les janissaires de Bagdad rentrèrent dans leurs quartiers.

Moḥammed-Pacha, le gouverneur de la ville, reçut alors le rang de *sèrdâr* et fut chargé de prendre, à la place de feu ʿOsman-Pacha, les mesures nécessaires pour réduire la forteresse. Il s'y dirigea en laissant comme son lieutenant Suhéïl-bey, gouverneur de Roumâḥiyya. Un vieillard nommé Béko-bey, qui était l'un des chefs des Kurdes, et un homme avisé appelé Vélî-bey, entretinrent une correspondance avec Sourkhâb, gouverneur de Chèhri-zor pour les Persans, et lui firent entendre que s'il facilitait la reddition de la place, on lui réserverait les fonctions de *kiaya* ou lieutenant du généralissime. Une aventure qui le touchait de près emporta son consentement. Pendant qu'ʿOsman-Pacha assiégeait la forteresse, l'épouse de ce Sourkhâb avait été faite prisonnière par les Turcs ; le *sèrdâr* la lui renvoya, et ce galant procédé attira ce personnage à la cause des Ottomans. Il se soumit, conclut la paix avec le généralissime, fit sortir de la ville ses biens et ses provisions, et livra la forteresse en 961 (1554). La province de Chèhri-zor fut de nouveau jointe à l'empire ottoman. Le *sèrdâr* garnit la place d'un nombre suffisant de défenseurs et en nomma gouverneur Vélî-bey, avec le grade de *mîr-lîvâ*. Il se dirigeait ensuite vers Hamadân, lorsque le sultan Suléïmân, qui se trouvait alors avec son armée dans la plaine de Nakhtchèvân, ayant appris que Châh-Tahmâsp regrettait d'avoir perdu Bagdad et songeait à s'en emparer par surprise, lui envoya l'ordre de retourner en hâte à la tête de son gouvernement.

Puis Suléïmân partit en campagne contre les Hongrois et mourut pendant la guerre. Son successeur, Sélîm II, en montant sur le trône, nomma comme gouverneur de Bagdad Mourâd-Pacha, qui y fit construire la mosquée qui se trouve dans le Méïdân, à la date de 978 (1570-71) qui nous a été conservée par ces vers turcs de Fazlî, fils de Fozoûlî :

سلطان جوانبخت اول شاه عادل   کیم درگهنك خادمیدر چرخ معلّا
اول سرور اسلام خداوند ممالك   دارای عبادتگه دینْ ملجاء دنیا
بغداده بر اهل کرمی ایلدی والی   کیم قیلدی آنكَ همّتی بو مسجدی انشا
پاشای فلك قَدْر مراد اولکه ازلدن   لطف ایتمش اکا عزّ و علا حضرت مولا
فضلی دیدی بو مسجد ایچون صدقله تاریخ   گل مسجده ای پاك مراد اَیْله تمنّا

Le sultan à la fortune heureuse, ce roi juste dont le ciel suprême s'est fait le serviteur, ce prince de l'islamisme, maître des contrées, possesseur du saint oratoire (de la Mecque), refuge du monde, a nommé gouverneur de Bagdad un homme généreux dont les soins ont élevé la présente mosquée, Mourâd, pacha dont le rang égale celui du firmament, à qui le Maître suprême a, de toute éternité, donné gloire et grandeur. Fazlî a dit, sincèrement, pour cette mosquée, ce chronogramme : « Viens à la mosquée, toi dont les intentions sont pures, et exprimes-y tes vœux. »

Pendant les huit années du règne de Sélîm II, il ne se passa pas d'autres événements à Bagdad, à en juger par le silence de notre historien.

Tahmâsp-Châh mourut empoisonné en 984 (1576), tandis que Mourâd III régnait à Constantinople depuis le 7 ramazan 982 (21 décembre 1574). Le fils aîné du châh de Perse, Ismâ'îl-Mîrzâ, jusqu'alors enfermé dans la forteresse d'Alâmoût, lui succéda. Sous le règne de Mourâd III, le gouvernement de Bagdad fut confié à 'Ali-Pacha Elvènd-Zâdè. Sous ce gouverneur, on construisit, à Kerbélâ, la mosquée surmontée d'une coupole où est le tombeau de l'imam Ḥoséïn. On composa à ce sujet le chronogramme suivant :

بحمد الله که از عون الهی　　نمونه خدمت شاه شهیدان
شه کشورستان خاقان اعظم　　مراد بن سلیم بن سلیمان
بنا کرد این مکان عرش آسا　　که تا گردد ملك دروی ثنا خوان
بسعی کامل والی بغداد　　علی پاشا ابن الوند ذی شان
ضعیفی سال تاریخش رقم زد　　ازان مرقد یکی میکرد نقصان
که ناگه هاتف غیب این ندا داد　　که ای مانده زکار خویش حیران
بنه شمعی بران مرقد که یابی　　مراد از مرقد پاك شهیدان

Louange à Dieu! puisque, par son aide, le serviteur exemplaire du Roi des Martyrs, le souverain conquérant des contrées, le grand empereur Mourâd, fils de Sélîm et petit-fils de Suléïmân, a construit ce lieu semblable au trône divin, afin que les anges viennent y réciter ses louanges, grâce aux efforts parfaits du gouverneur de Bagdad, ʿAli-Pacha, fils de l'illustre Elvènd. Un pauvre diable calculait l'année de la date de ce tombeau, mais, faute d'une unité, il ne pouvait arriver au total, lorsque tout à coup une voix mystérieuse lui cria : « O toi qui restes impuissant à parfaire ton ouvrage, pose un cierge sur ce tombeau et tu trouveras ce que tu désires dans le sépulcre pur des martyrs. »

Ces derniers mots sont une énigme dont voici la solution : le calcul de la valeur numérique des lettres du dernier hémistiche ne donne que 990 ; en ajoutant le chiffre 1, déguisé sous l'appellation de « cierge », c'est-à-dire représenté par la lettre ا, on a 991, qui est la date exacte[1]. Le même gouverneur construisit encore le mausolée du chéïkh ʿAbd-el-Qâdir el-Gîlânî et la mosquée des Purifiés (*djâmiʿ-i Moṭahharîn*).

Châh-Ismâʿîl, qui s'était écarté de la doctrine chiïte pour se rapprocher de celle des sunnites, ne tarda pas à périr empoisonné; ce fut son frère Moḥammed Khodâbendè qui lui succéda. En 995 (1587), il mourut dans les chagrins, en voyant

1. Notre auteur donne ici la date de la mosquée de Ḥäïr, surnommée la seconde Kaʿbé (974 = 1566-67) et de celle du minaret d'*Engocht-i yâr* (le doigt de l'ami), 982 (1574-75).

l'état troublé de son empire, et fut remplacé par son fils 'Abbâs-Mîrzâ. En 999 (1590-95), Sinân-pacha, fils de Djighâl, devint gouverneur de Bagdad; il fit construire le caravansérai connu aujourd'hui encore sous le nom de *khân* de Djighâl-Zâdè, ainsi que le café qui s'y trouve et le *soûq* ou marché qui l'environne.

Mourâd III mourut en l'an 1003 (1594-95) et son fils Moḥammed III lui succéda. En ce temps le vizir Ḥasan-Pacha était gouverneur de Bagdad; c'est lui qui, en 1004 (1595-96), fit construire le portique qui entoure la grande mosquée également connue sous son nom.

Après vint le règne du sultan Aḥmed I, sous lequel l'ancien *kaïmakam* ou lieutenant du grand-vizir, Qâsim-Pacha, fut nommé gouverneur de Bagdad et fit mine, bon gré mal gré, de se rendre à son poste ; toutefois, au lieu de pousser son voyage jusqu'au bout, il se contenta de rester dans les environs de Brousse. Quand le sultan apprit ces délais, il en fut tellement mécontent qu'il le fit mettre à mort et le remplaça par Moçṭafa-Pacha, surnommé *Çaryqtchy* (faiseur de turbans).

Pour éteindre le brandon de discorde allumé par Moḥammed, fils d'Aḥmed Ṭawîl, qui, étant *beulukbâchy* à Bagdad, s'était rendu indépendant par la négligence et la mollesse des gouverneurs, le vizir Naçoûḥ-Pacha, gouverneur de Diarbékir, descendit dans les plaines de la Mésopotamie à la tête de plus de quarante mille soldats, en 1017 (1608). Ce Moḥammed, fils de Ṭawîl, marcha à sa rencontre; mais il n'y eut pas de combat, parce que, à la suite de la trahison des *segbâns* qui faisaient partie de l'armée de Naçoûḥ-Pacha, le révolté réussit à s'entendre avec son adversaire et fut confirmé dans le gouvernement de Bagdad. Il ne jouit pas longtemps de son triomphe pacifique, car, au bout de quelque temps, il périt de la main de Moḥammed-Tchélébi, qui est le constructeur du couvent des derviches tourneurs ou *Mevléviyyés*. Sa situation passa à son frère cadet Moçṭafa.

Maḥmoûd-Pacha, fils de Djighâl[1], qui était alors à Édesse (Orfa) en quartiers d'hiver, entretenait de longue date des rapports d'amitié avec les tribus d'Abou-Rîch, de Qoch'am, de Séïd-Khân, de Ḥâkim-Sohrân, et autres clans kurdes et bédouins; il fut nommé gouverneur de Bagdad et chargé du soin de délivrer cette ville et de la ramener sous l'autorité du Divan. Il s'y dirigea donc à la tête d'une armée. En arrivant à Mossoul, il adressa secrètement des lettres d'avis aux *beulukbâchys* et aux *qol-aghasys* établis depuis longtemps à Bagdad; ces lettres d'avis ne manquèrent pas leur effet, car la nuit même qui suivit l'arrivée de cette correspondance, ceux à qui elles étaient adressées se soulevèrent, massacrèrent les *segbâns* qui se trouvaient dans la ville et au matin mirent le siège devant la citadelle intérieure, qui est située en face du *Serrâdj-khâné* ou Sellerie. En même temps ils se hâtaient de faire connaître la situation à Maḥmoûd-Pacha. Celui-ci se mit immédiatement en marche, franchit rapidement les étapes et arriva aux environs de la ville au commencement du mois de rébi' II 1018 (juillet 1609), ce qui donna un grand ascendant à ses partisans. Les assiégés firent néanmoins, sous le feu des canons, de fréquentes sorties qui restèrent sans succès; mais ils lassèrent ainsi la patience des assiégeants. Il y avait, dans la citadelle intérieure, des pièces de siège et plus de vingt mille hommes de garnison, entre cavaliers et fantassins. Finalement il intervint, à la fin de ce même mois, une capitulation aux termes de laquelle le sandjak de Ḥilla fut conféré à Moçṭafa; la région de Bagdad fut ainsi délivrée de la présence de ces révoltés. Le vizir prit possession de la ville et en garda le gouvernement[2].

1. « On le surnomme *Cigal Ogli*; c'est-à-dire, fils de Cicala; parce que son père était Cicala, ce fameux rénégat, qui fut si longtemps capitaine de la mer, et comme amiral du Grand-Seigneur sur toutes les mers du Levant ». Pietro della Valle, *Voyages*, t. II, p. 234.

2. Maḥmoûd-Pacha, après avoir été deux fois gouverneur de Bagdad, avait acquis de grands biens dans cette province; et lorsqu'il fut destitué, il se retira dans une bourgade qui était sa propriété et qu'on nomma, de

En 1019 (commençant le 26 mars 1610), 'Ali-Pacha Qâzi-Zâdè, beylerbey de Roumélie, fut chargé de ce gouvernement; puis ces mêmes fonctions passèrent, après lui, aux mains de Dilâvèr-Pacha, de Moçṭafa-Pacha et de Ḥâfyzh Aḥmed-Pacha.

CHAPITRE V

Révolte de Békir Çou-bâchy.

A la mort du sultan Aḥmed I, celui-ci fut remplacé par son frère Moçṭafa I, qu'on déposa au bout de trois mois et qui vit monter sur le trône son neveu 'Osmân II, fils d'Aḥmed (1er rébi' I 1027-26 février 1618). Sous le règne désordonné de celui-ci, en 1028 (1619), un individu nommé Békir, simple janissaire de la garnison de Bagdad, devenu ensuite *çoù-bâchy*[1], puis *agha* de cette troupe, et qui conserva toujours ce surnom de *çoù-bâchy*, vit croître son influence à tel point qu'il devint le vrai maître de la province. Toutes les nominations de fonctionnaires locaux passaient entre ses mains, et les affaires étaient réglées suivant son avis.

En 1031 (1621-1622), certaines tribus arabes se révoltèrent dans les régions éloignées de la province. Békir, ayant laissé un individu nommé Moḥammed pour le remplacer, marcha en personne contre l'ennemi. 'Abdallah-Réïs, fils de l'agha des *azabs* Moḥammed Qanbèr, ayant pris, pour l'accom-

son nom, Maḥmoûdiyèh, ou encore Djédîdè « la neuve ». Pietro della Valle la traversa en se rendant de Bagdad à Ḥilla (*Voyages*, t. II, p. 234).

1. Sur cette expression, voir Belin, *Du régime des fiefs militaires dans l'islamisme*, extrait du *Journal asiatique*, 1870, p. 47, note 4 du tirage à part.

pagner, la route du désert, ce même Qanbèr ne se laissa pas éblouir par les bonnes manières de Békir, invita chez lui les chefs des troupes des Azabs et les chérifs de Bagdad et tint conseil avec eux pour détruire l'omnipotence du parvenu qui s'était élevé au rang de tyran. Tous approuvèrent sa manière de voir et se conjurèrent avec lui ; ils se mirent à chercher le moyen de rétablir l'ordre dans la province en détruisant le *çoû-bâchy* et les acolytes qui soutenaient son pouvoir. Le fils de Békir, Moḥammed, et son *kiaya* ʿOmar eurent vent de ces dispositions et usèrent de ruse pour les faire échouer. ʿOmar vint se jeter aux pieds de Moḥammed Qanbèr, et, en pleurant, lui tint ce langage : « Si votre désir intime est réellement de détruire Békir et sa séquelle, venez trouver le pacha dans la citadelle intérieure avec votre serviteur dévoué; j'amènerai une à une toutes les calamités qui l'aviliront, et ensuite on le mettra aisément à mort. »

Ce discours parut étrange à certains hommes pleins d'expérience qui assistaient à la séance; ils y virent une ruse du *kiaya* ʿOmar et dirent que celui qu'il fallait supprimer tout d'abord, c'était le personnage en question, qui était venu se remettre entre leurs mains; mais ils eurent beau éclairer l'esprit de Moḥammed Qanbèr, celui-ci, plein d'insouciance, ne tenant nul compte de leurs avis, fit reconduire le *kiaya* à sa maison avec des flatteries amicales et des attentions gracieuses; ensuite il ceignit l'épée de combat et se rendit, accompagné de ses principaux serviteurs, à la forteresse intérieure, où commandait alors Yousouf-Pacha. Il fit connaître la vérité au gouverneur et se mit à sa disposition pour donner à l'affaire la solution que celui-ci désirait. Yousouf-Pacha fut heureux de cette démarche, qui venait à point, mais il ne pensa pas à faire arrêter sur-le-champ le *kiaya* et s'occupa de lui conférer un grade, sans doute pour se ménager ses bonnes grâces.

Cependant, profitant du répit qui leur était ainsi maladroitement laissé, les partisans de Békir se procurèrent sur-le-

champ des armes, fermèrent les portes des quartiers et des rues, et se saisirent des endroits qui leur étaient nécessaires; ils attaquèrent le Méïdân et la citadelle et se battirent sur le mur qui entoure celle-ci. Ils firent pleuvoir une grêle de balles sur les troupes qui suivaient le gouverneur et Moḥammed Qanbèr, et qui étaient massées sur le Méïdân; la plus grande partie en fut mise hors de combat. Lorsque le gouverneur fut informé de cette attaque, il se mit à la tête de plusieurs partisans dévoués et sortit sur le Méïdân. On se battit pendant plusieurs heures. Le résultat fut que les rebelles restèrent maîtres du Méïdân, et que le gouverneur ainsi que ses troupes furent assiégés dans la citadelle intérieure. Les assaillants installèrent immédiatement des batteries de toutes parts et construisirent des cavaliers (*ḥavâlè*) pour contrebattre les murailles.

Voyant que l'événement n'était pas d'accord avec ses espérances, Moḥammed-Qanbèr ne sut que devenir, et dans son trouble se raccrocha à une autre branche. Comme nous l'avons dit plus haut, son fils ʿAbdallah-Réïs se trouvait alors au camp de Békir, en route pour combattre les Arabes révoltés; il lui écrivit pour lui faire connaître ce qui s'était passé, lui recommandant de profiter de l'occasion pour détruire Békir et ses acolytes, dans un moment de négligence, en disposant en sa faveur les braves Azabs qui se trouvaient à ses côtés; puis, cela accompli, d'envoyer le reste des troupes en hâte à Bagdad. Il remit cette lettre à un postillon arabe, lui donna une petite gratification et lui fit traverser le Tigre par une nuit obscure. Ce messager, trouvant trop mince la gratification de Qanbèr et en espérant une plus grande de la part d'un pillard comme Békir, fit tenir la lettre à ce dernier, qui la lut.

Békir assembla immédiatement ses acolytes, leur raconta l'événement en détail, s'empara d'ʿAbdallah-Réïs pendant son sommeil, et le fit mettre à mort en sa présence malgré ses protestations d'innocence. Ses partisans se dispersèrent et s'enfuirent, Békir s'empressa de lever le camp et de revenir

en hâte à Bagdad; il s'établit à l'occident de la ville. Moḥammed Qanbèr, tout troublé par ces événements qui se succédaient rapidement et réfléchissant tristement sur les résultats de sa tentative avortée, vit, ainsi que le gouverneur, que l'ennemi jetait un pont sur le Tigre pour passer du côté de la ville. En vue d'empêcher cette manœuvre, on dressa des canons en face du pont en construction; tout à coup, au milieu de cette opération, une balle partie de la rive opposée vint tuer le gouverneur, innocent de tous ces troubles.

Néanmoins la ville résista encore. Pendant plusieurs jours les assiégés répondirent bravement aux ennemis; mais, comme pour justifier l'adage qui dit que « l'assiégé est forcément vaincu », ils finirent par ouvrir la porte de la citadelle et se rendre à discrétion. Les ennemis entrèrent dans la forteresse, tuèrent les uns et firent prisonniers les autres. Ils pillèrent l'arsenal (*djèbè-khanè*) conservé depuis la conquête de Suléïman, ainsi que tous les biens des particuliers, et mirent le feu à l'intérieur et à l'extérieur de la citadelle. Des musulmans qui se trouvaient à l'intérieur de celle-ci, les uns s'enfuirent dans le désert, les autres restèrent prisonniers. Moḥammed Qanbèr et ses serviteurs se trouvèrent dans cette dernière catégorie; ils furent conduits devant Békir : le vainqueur fit prendre Qanbèr, l'attacha sur un pilori dans une barque menée par deux hommes, le fit enduire de naphte et brûler vif au milieu du Tigre.

Quant à ses partisans, on les punit de divers supplices : les uns furent jetés dans du fumier, les autres attachés sur un gibet et promenés à dos de chameau, les autres exilés. Ces atrocités rappelèrent aux habitants de Bagdad les calamités du temps d'Houlagou et de celui de Timour. Quand la ville fut entièrement tombée entre les mains de Békir, celui-ci s'occupa de rechercher partout et de rassembler ses propres partisans, en supprimant ses adversaires. Cette même année, le mufti de Bagdad, Molla-Agha, qui avait des parents parmi les Azabs, fut mis à mort par l'ordre du rebelle, qui ne réfléchit

pas que ce magistrat, interprète de la loi canonique, tenait la place des khalifes abbassides et que ce détail augmentait l'horreur causée par son forfait.

A la suite de ces désordres et de la révolte déclarée de Békir Çou-bâchy contre l'autorité de la Porte, les fidèles sujets du sultan qui le purent, émigrèrent, et les autres, pauvres et impuissants, restèrent malgré eux dans le pays, pieds et poings liés. Les cultures furent négligées; le manque de pluie empêcha les récoltes d'être abondantes. Du côté du Nedjd, également, certaines tribus du désert virent périr leurs bêtes de somme par suite de la disette; ces pauvres gens, poussés par la famine, se rendirent à Bagdad et vinrent crier la faim dans les rues et les bazars; ils pillèrent les provisions qu'ils aperçurent, et se nourrirent même de la chair de charognes qu'ils trouvèrent à la voirie. Les gens de la province, très affectés de cette misère, décidèrent que jusqu'à l'arrivée de temps meilleurs chaque riche donnerait l'hospitalité à plusieurs pauvres. Ce qui fut fait; mais les Arabes ne se contentèrent pas de cette aumône, et recommencèrent à parcourir les rues dans une agitation extraordinaire. La famine en vint à un point tel qu'on prétendit avoir vu certains pauvres se nourrir de la chair de leurs enfants.

CHAPITRE VI

Arrivée de Hâfyzh Ahmed-Pacha et seconde conquête par les Ottomans, sous Mourâd IV.

L'année de l'intronisation du sultan Mourâd IV, en 1032 (1622-1623), Békir Çoû-bâchy, qui, comme nous l'avons vu, s'était rendu indépendant de la Porte, inquiet des suites de sa

rébellion, adressa au vizir Ḥafyzh Aḥmed-Pacha, gouverneur militaire de Diarbékir, des lettres suppliantes pour solliciter son pardon, ainsi que le concours de ce personnage en vue de se faire accorder par la Porte le gouvernement de la province de Bagdad. Mais le Divan, au courant des manœuvres déloyales de ce personnage, confia ce pachalik à Suléïmân-Pacha et chargea le vizir Aḥmed-Pacha de faire exécuter ses ordres, en le nommant séraskier. Lorsque le *mutésellim* ou agent financier du nouveau gouverneur arriva à Bagdad, Békir Çou-bâchy, mû par les vils sentiments d'orgueil et de présomption qui remplissaient son âme, voulut d'abord le faire mettre à mort; puis, cédant à certaines considérations hypocrites, il le renvoya sain et sauf. Celui-ci, étant parti, représenta à son maître que Békir, considérant la province entière comme sa propriété personnelle, avait étendu ses mains de toutes parts et poussé à la révolte les troupes qu'il avait avec lui; il était donc prêt à combattre. Aḥmed-Pacha se mit en route avec vingt mille hommes de cavalerie, les *mirmirans* de Mossoul, de Kerkoûk et de sa province propre, ainsi que les beys du Kurdistan. Il campa dans un village nommé Yéñidjè[1], et bloqua Bagdad dont les habitants infortunés, au moment où ils espéraient être délivrés de la famine et de la disette en rentrant dans le droit commun, se trouvèrent assiégés de nouveau.

Le séraskier, après être resté plusieurs mois dans l'endroit précité, n'aboutit à aucun résultat, bien qu'il se montrât tantôt coulant et tantôt violent. Il quitta donc ce village et vint planter ses tentes en face des bourgades de Bèhroûz[2] et de Ba'qoûbâ, qui furent pillées et dévastées. Quand la nouvelle de ce changement de front parvint à Bagdad, Békir, pour protéger et défendre les cantons et les villages situés de ce côté, fit sortir par la porte Bâb-Séfîd (la Porte Blanche) son *kiaya* 'Omar, avec sept à huit mille guerriers du corps d'armée de Bagdad, qui, après avoir passé la rivière Diyâla par la chaussée de Çafwè,

1. Sur la route de Kerkoûk. Cf. Charmoy, p. 71.
2. Près de Ba'qoûbâ. Cf. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II. p. 267.

arrivèrent en face de Suléïmân-Pacha dans l'endroit nommé Qibâb-Léïth[1]. Suléïmân, ayant mis le gouverneur de Kerkoûk, Boûstân-Pacha, à la tête d'environ cinq mille soldats, l'envoya à la rencontre des assiégés. Les troupes de Bagdad étaient au-delà de la rivière et le corps détaché de l'armée ottomane était resté en deçà : le combat commença dans ces conditions. Les premières ayant vu que le côté de Boûstân-Pacha faiblissait, passèrent la rivière; ce pacha revint blessé. Le camp ottoman fut pris pendant la nuit d'une terreur panique : au matin les troupes turques étaient décidées à s'enfuir. De l'autre côté le *kiaya* 'Omar, qui paraissait sûr de la victoire, dormait tranquillement.

Lorsque le jour parut, les deux armées étant en présence, un grand combat s'engagea où Suléïmân-Pacha eut le dessous, et les troupes de Bagdad restaient maîtresses du champ de bataille, lorsque tout à coup le séraskier Ḥâfyzh Aḥmed-Pacha survint avec ses troupes. Il disposa son armée en quatre groupes et fit attaquer l'ennemi à la fois de quatre côtés. Celui-ci résista à cette attaque. Bref le combat dura depuis le matin jusqu'au soir : finalement le nombre eut raison du courage. Les gens de Bagdad furent mis en fuite; trois mille sept cents hommes restèrent sur le champ de bataille, deux mille cinq cents furent faits prisonniers. Ceux-ci furent amenés devant Aḥmed-Pacha, qui avait eu fort à se plaindre de ces gens quand il avait été, auparavant, gouverneur de cette même province[2], et qui les sacrifia sans pitié. Il partit ensuite de la localité où il avait campé et retourna à ce même Yéñidjè qu'il avait quitté. De l'autre côté, quand la nouvelle de ce désastre terrifiant parvint à Békir Çou-bâchy, il en fut profondément affligé, tandis que les familles de ceux qui avaient péri étaient plongées dans le plus morne désespoir.

A la suite de la défaite de son armée, Békir réunit les prin-

1. Cf. *Mérâçid*, t. II, p. 383.
2. Voir ci-dessus, p. 48.

cipaux de sa cour, et leur expliqua que la disette d'approvisionnements et la faiblesse de son armée en déroute l'empêcheraient de résister à Ḥâfyzh Aḥmed; à la suite de la délibération qui fut tenue, on écrivit sur-le-champ des lettres au châh de Perse et on lui envoya les clefs de la forteresse en les confiant à un traître nommé 'Abbâs. En ces temps troublés, le châh de Perse, 'Abbâs I, était en campagne dans le pays de Qandahâr. Le messager traversa les contrées en promptitude, atteignit son but, présenta ses lettres et remit les clefs de la forteresse; il fut revêtu de manteaux d'honneur par le châh, et reçut des cadeaux. Ḥoséïn-Khân, gouverneur du Louristan, Aḥmed-Khân, gouverneur d'Ardélân, Qâsim-Khân, chef de la tribu des Efchârs, et d'autres officiers du grade de *sultan* سلطان placés sous les ordres de Çafî-Qoulî-Khân, gouverneur de Hamadân, se mirent en route en toute hâte pour retirer Békir des griffes de Ḥâfyzh-Pacha et affirmer la prise de possession de la ville par les agents du châh de Perse. Dès la réception des ordres de Châh-'Abbâs, chacun de ses officiers se mit en route de son côté, de façon à se trouver réunis au campement de Khâniqîn[1].

A la nouvelle de la marche des Persans, Ḥâfyzh Aḥmed-Pacha, considérant qu'il serait déraisonnable et même tout à fait impraticable d'endiguer le torrent des troupes ennemies avec une armée fatiguée par la guerre et dégoûtée de la campagne, et de repousser en même temps, si elle se produisait, une sortie de la garnison de la forteresse, eut recours à d'autres moyens. Il écrivit à Békir Çou-bâchy une lettre amicale et flatteuse qui lui promettait sa confirmation dans le gouvernement de Bagdad, son pardon entier et l'envoi de présents de la part du sultan des Ottomans. « Le passé est passé : qu'on n'en parle plus. Bagdad vous est promis sans changement ni

1. Bourgade sur la frontière turco-persane, qui forme une des stations de la route de Bagdad à Téhéran, à 159 kilomètres nord-est de la première de ces villes. Cf. G. Curzon, *Persia*, t. I, p. 50; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, t. III, p. 126.

refus. Protégez la province impériale contre les étrangers, sinon vous serez cause de la destruction du monde entier. » Puis il se mit en sûreté.

Lorsque Békir Çou-bâchy apprit que Çafî-Qoulî-Khân, dont nous venons de parler, était parti du relais de Khâniqîn après y avoir réuni son armée, suivant la promesse faite, et s'était dirigé vers Bagdad, il se repentit de ce qu'il avait fait ; résolu à se débarraser de celui qu'il devait considérer à juste titre comme l'auteur de sa perte irrémédiable, il commença par envoyer à la rencontre du général persan, en qualité de *mihmândâr* ou fourriers, plusieurs personnages de son entourage, le félicita amicalement et lui fit préparer un logement du côté de la porte dite Qara-Qapou (la Porte Noire), où l'attendait un festin destiné à durer trois jours et où on lui présenta les cadeaux d'usage; il écrivit au général persan une lettre amicale remplie de compliments de bienvenue, lui disant qu'il était plein de reconnaissance pour l'aide qu'il était venu lui apporter, et en même temps il lui envoyait quelques bourses d'argent à titre de frais de route, et rien de plus. A la lecture de cette lettre, le Khân fut tout agité et entra dans une violente colère, ayant compris que ce n'était qu'une ruse pour gagner du temps et différer la remise de la place ; il s'écria : « Ce n'est pas pour recevoir des honneurs et pour amasser de l'argent que nous avons supporté tant de difficultés et affronté tant de périls : je vais faire savoir au châh de Perse ce qui se passe. »

Après avoir répondu de cette façon aux avances trompeuses du rebelle, il écrivit un rapport sur cet incident et l'expédia par un courrier rapide à Châh-ʿAbbâs qui revenait en Perse après avoir achevé la campagne de Qandahâr et s'était déjà installé à Ispahan, sa capitale. Il attendait justement des nouvelles de Bagdad lorsque arriva le messager qui venait lui apprendre que Békir Çou-bâchy avait rompu l'engagement souscrit. Saisi, lui aussi, d'une colère violente, il envoya sur-le-champ des courriers aux troupes du Khorasân, de la

Géorgie, du Gîlân et du Mazandérân, les réunit et en fit une armée considérable avec laquelle il se mit lui-même en route. Il ne tarda pas à arriver à Bagdad et il s'installa sous les murs de la citadelle. De son côté Békir Çou-bâchy passa en revue l'armée de Bagdad et se prépara à repousser l'ennemi. Çafî-Qoulî-Khân se transporta sur la rive occidentale pour s'en saisir et s'en emparer, ce qui terrifia Békir ; pour essayer d'entraver ce mouvement, il mit son *kiaya* 'Omar à la tête de quelques soldats, les fit passer par le pont sur la rive ouest, à droite du fleuve; le combat qui s'y livra se termina par la déroute des troupes de Bagdad; 'Omar, le *kiaya,* Ḥamza-Agha et plusieurs grands personnages tombèrent aux mains de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, Châh-'Abbâs arriva et investit la citadelle; il fit élever des parapets et des cavaliers, et creuser des mines. En outre des dommages causés à la ville par son feu, la disette dont nous avons parlé en vint à tel point qu'on vit des parents sacrifier leurs enfants pour se procurer la nourriture et la force pour une journée, et qu'on acheta les tripes d'un âne pour mille aspres. Au bout de quelques temps, la misère fut telle que, dans les nuits obscures, bien des désespérés descendirent des murailles et se rendirent à l'armée persane. Békir Çoubâchy se trouva très faible, sans armée et sans munitions.

Voyant cette situation et poussé par les mauvais conseils du désespoir, Moḥammed, fils aîné de Békir, qui était chargé de la garde de la citadelle intérieure et de repousser l'ennemi de ce côté-là, se résolut à trahir la cause de son père. En 1033 (année commençant le 25 octobre 1623), ayant encore à peine la force de résister et après avoir attendu quelque temps une délivrance qui ne venait pas, il profita d'une nuit sombre pour envoyer un messager au camp persan, en vue d'obtenir la promesse du gouvernement de Bagdad pour lui-même en offrant de livrer la citadelle. Or, au même moment, un chef persan, nommé 'Isâ-Khân, s'emparait sans aucune peine de la citadelle intérieure en s'y introduisant du côté de la campagne avec quelques milliers de Persans. Au matin, les

citadins, en entendant les appels de trompettes sur les tours et les murailles, comprirent ce qui s'était passé. On prétend que la terreur qui se répandit fut alors si grande, que des femmes enceintes avortèrent et que plusieurs personnes rendirent l'âme de saisissement.

Une fois la ville prise, de nombreux sunnites furent jetés au cachot; Noûri-Efendi, mufti de la province, fut mis à mort : les soldats appartenant au corps des janissaires indigènes (*qoul-tâïfèsi*) furent soumis à toutes sortes de tortures pour révéler les cachettes de leurs fortunes, et enfin mis à mort. Ensuite on revêtit Moḥammed, fils de Békir, et ses partisans, de vêtements d'honneur, pour les récompenser de leurs offres de service; Békir et son frère ʿOmar-Efendi furent faits prisonniers et torturés pendand deux mois au moyen d'un supplice qui consistait à les empêcher de dormir, et dont ils moururent. Les enfants des *ʿazabs*[1] furent conduits comme ils l'avaient fait à Moḥammed Qanbèr, pieds liés, sur la place publique et brûlés vifs[2].

Après ces exécutions, on proclama un pardon général. Certains individus, détenus en prison, furent relâchés; l'abondance recommença à régner pour les pauvres affamés par la disette. La plupart des gens zélés pour la cause de la religion et de la dynastie ottomane émigrèrent, néanmoins, en Asie-Mineure, pour s'y retrouver sur le sol turc et rechercher la protection des sultans de Constantinople; ils obtinrent des grades élevés. Parmi eux se trouvait Nazhmî, père de l'auteur que nous suivons. Après s'être caché quelques jours, il se déguisa en derviche, abandonna son pays et accompagné de sa seule mère, tête et pieds nus, sans provisions, il se dirigea vers les contrées étrangères. Après s'être reposé quelques jours dans les bourgades de Ḥilla et de Kerbélâ, il

1. عزبستان بچه‌لری.

2. Ces événements, ainsi que les différences que présente le récit de l'historien Naʿîmâ, ont été étudiés dans le *Journal asiatique*, 9e sér., t. XIV (1899), p. 175 et suivantes.

se rendit auprès de Ḥâfyzh Aḥmed-Pacha alors en route pour délivrer l'ʿIrâq des mains des oppresseurs. Il le connaissait de longue date ; il suivit ce pacha en Asie-Mineure, et grâce à sa protection entra au service de plusieurs vizirs et mirmirans, qui l'enrichirent. Cela le consola d'être éloigné de son pays.

Plus de cent mille innocents, filles, garçons, et femmes veuves, furent vendus au marché comme esclaves, les uns par suite de la faim, les autres parce qu'elles n'avaient plus personne, et disparurent à jamais dans les provinces de la Perse. Békir s'était révolté en l'an 1028 (1619) ; sa domination néfaste dura cinq années, jusqu'en 1033 (1623-24).

Après la prise de Bagdad par les Persans, Qyrtchyghy-Khân, à la tête d'une foule de troupes çafawides, poussa des incursions sur le territoire ottoman et y commit toutes sortes d'excès, motivés par son fanatisme chiïte. Quand il arriva à Mossoul, la plupart des habitants s'enfuirent dans le désert ; il confia le gouvernement de la ville à Qâsim-Khân, pilla les environs de Diarbékir et de Mârdin, puis revint sur ses pas, s'empara également de Kerkoûk et de Chèhri-Zor dont il donna le gouvernement à Aḥmed-Khân, et enfin rentra en Perse. Le héros connu sous le nom de Kutchuk-Aḥmed, voïévode de Mârdin, se lança à sa poursuite avec une petite troupe, et s'avança pour reprendre Mossoul ; le général persan, n'osant pas se mesurer avec lui, s'enfuit. Ce voïévode fut remarqué par le sultan pour avoir délivrer cette province.

Cependant le châh de Perse avait chargé Çafî-Qoulî-Khân de diriger la province de Bagdad et était ensuite retourné dans son pays. La ville était à moitié démolie, les *medressés* et les mosquées, souvenirs des khalifes abbassides, tombaient en ruines et étaient transformées en écuries ; les maisons des simples particuliers avaient été mises à sac dans ce malheureux jour de l'assaut. La cité resta quelque temps dans cet état.

En 1035 (1625-1626), le sultan Mourâd IV nomma vizir Ḥâfyzh Aḥmed-Pacha et le distingua par le titre de *serdâr* ou généralissime. Ce vizir, désireux d'accomplir la mission qui

lui avait été confiée, de reprendre sur les Persans la capitale des khalifes, se mit en route suivi des troupes de Roumélie et d'Anatolie, des corps d'armée d'Égypte et de Syrie, ainsi que d'une certaine quantité de munitions et de ce qu'il avait pu réunir en fait de canons et de boulets. Comme il méprisait l'ennemi qu'il allait avoir devant lui, il ne s'était pas préoccupé de réunir les moyens de mettre un siège en règle devant la place; sans autre réflexion et sans s'aviser des ruses auxquelles ses adversaires pouvaient avoir recours, il était parti. Il marcha très posément. Croyant à tort que les clefs de Bagdad viendraient toutes seules se placer entre ses mains, il ne tint nul compte des considérations qui pouvaient s'offrir à son imagination; et comme il était impossible, pendant l'été, de mener à bout cette expédition, il se hâta de battre la campagne qui entourait la ville. Enfin il se mit en devoir d'attaquer le corps de la place et de dresser des batteries armées de pièces de siège. Il avait commencé la lutte lorsque les bourgades de Ḥilla et de Kerbélâ furent, à ce moment, arrachées des mains des Persans par les soins de Mourâd-Pacha; les défenseurs de ces deux places qui résistèrent furent massacrés, ce qui mit fin à la lutte. Du côté du généralissime, l'armée ottomane tenta un assaut général; à plusieurs reprises on attaqua les murs de la forteresse à l'aide de mines, en tentant de les ébranler; plusieurs milliers d'hommes furent sacrifiés des deux côtés, mais il ne fut pas possible néanmoins de s'en emparer. En outre, dès que la nouvelle du siège parvint au châh de Perse, celui-ci envoya, pour renforcer la garnison, quatre-vingt mille hommes sous le commandement de Zéïnel-Khân. Celui-ci, marchant en grande hâte, vint camper dans la localité nommée Chèhribân, qui dépend de Bagdad.

Comme nous l'avons dit, Qâsim-Khân avait évacué Mossoul et s'était enfui, sans combattre, devant Kutchuk Aḥmed-Pacha. Son fils Kelbi 'Ali, désireux d'effacer par une action d'éclat l'insuffisance de son père qui l'avait fait jeter en prison, réunit cinq cents Persans, les chargea chacun d'une bourse pleine

de poudre et se dirigea, à leur tête, en hâte vers Bagdad : au point du jour, il passa à l'improviste à travers l'armée ottomane et se jeta dans la place, lui apportant le secours de ses hommes et de sa provision de poudre. Cet acte de bravoure et d'audace eut pour contre-coup de délivrer son père de la prison où son incapacité l'avait fait jeter.

Zéïnel-Khân s'approcha ensuite de la station de Bèhroûz; il disposa un pont de bateaux, l'amena sur la Diyâla, à l'abreuvoir dit Çafwè, à trois ou quatre heures de distance de la ville, et l'y lança. Quand le généralissime ottoman eut vent de cette tentative hardie, il chargea Mourâd-Pacha, gouverneur de Diarbékir, de remédier à cette ruse ; mais après un combat, celui-ci fut obligé de battre en retraite.

Le général persan, après être resté quelques jours dans ce campement, en partit et vint établir un pont dans la localité nommée Çoûqâwchân; les Persans le passèrent sans discontinuer et vinrent gêner considérablement les opérations du siège. Les Ottomans luttèrent pendant deux mois environ, mais le siège n'en fut pas moins, en réalité, abandonné et ceux qui étaient dans la forteresse purent jouir d'un peu d'aise et de repos. En outre le châh de Perse s'avançait lui-même à la tête d'une armée nombreuse; il ne tarda pas à rejoindre Zéïnel-Khân. Petit à petit le côté des Persans devenait de plus en plus fort, tandis que l'armée ottomane s'affaiblissait à vue d'œil. A chaque instant les premiers attaquaient de concert le camp turc. Pour se fortifier, les Ottomans durent s'entourer de redoutes et de fossés; néanmoins ils furent investis à leur tour. Les Persans repoussèrent les ânes et les âniers, ainsi que les autres allants et venants chargés d'apporter des provisions, du fourrage, du bois à brûler, de la paille; les Turcs étaient tellement pressés qu'un jour de danger, le général ottoman se mit à la tête de ses troupes et sortit lui-même à cheval pour combattre. Pendant la lutte, un homme inconnu, un Kurde, vint trouver le général ottoman en lui apportant une lettre de Châh-'Abbâs. Le serdâr jeta un regard négligent sur la lettre, conçue dans

le sens suivant : « Voilà bien des jours que nous faisons des incursions dans ces alentours, et que nous avons ouvert les portes du combat et de la dispute. Il est très indigne de votre zèle et de votre énergie qu'on n'ait encore rien vu de votre part. » Immédiatement le général, qui était un homme instruit, prit sa plume, et de sa propre main répondit : « On sait que le faucon, occupé à chasser le pigeon, n'écoute pas les croassements lointains des corbeaux et des corneilles; le lion ne s'inquiète pas du cri du chacal. » Puis il remit cette réponse au messager, qu'il congédia avec de magnifiques présents.

Notre auteur rapporte cette anecdote d'après un témoin sûr et digne de confiance, qui était justement présent au conseil à ce moment.

Malgré de nombreuses charges des troupes ottomanes pour élargir le champ de l'investissement et la fuite désordonnée des troupes persanes, malgré la disette qui régnait dans l'intérieur de la place, les Turcs ne firent de progrès ni d'un côté, ni de l'autre; au contraire, les Persans ne tardèrent pas à prendre l'avantage ; comme ils se renforçaient sans cesse, ils empêchèrent toute arrivée de provisions et amenèrent une grande famine dans le camp ottoman. Cette situation dura neuf mois; ni provisions, ni renforts ne purent atteindre le campement turc ; la corruption de l'air de cette localité, certaines maladies dont le traitement était difficile affaiblirent l'armée ottomane et la réduisirent au désespoir. Des critiques s'élevèrent : un certain nombre d'audacieux, laissant leurs bagages en place, puisqu'ils n'avaient plus de bêtes de trait et de somme pour les emporter, détruisirent les munitions, mirent hors de service les canons en les renversant sens dessus dessous, et se dirigèrent vers l'Asie Mineure. Les Persans se mirent à leur poursuite et les harcelèrent pendant quelque temps; mais les dispositions prises par le général ottoman qui, entraîné par les fuyards, avait pris la direction de la retraite, firent qu'ils revinrent au camp sans avoir fait œuvre utile. Ce Mourâd-Pacha, dont nous avons parlé, était un

homme à moitié fou qui passait son temps à injurier le généralissime; comme ses intempérances de langage mettaient en péril le salut de tous, il eut la tête tranchée.

La vérité est que les nouvelles des troubles de l'Asie-Mineure, de la révolte d'Abaza et des meurtres ordonnés par le sultan Mourâd IV remplirent le camp de terreur, que les troupes, dans leur présomption, ne furent aucunement impressionnées par le supplice de Mourâd-Pacha, et que pendant neuf mois on avait vécu sans provisions et sans espoir de secours ni de renforts. La prise de la ville était la seule raison qui les avait fait maintenir en place et qui avait tant prolongé leur séjour; mais le bonheur de s'en emparer était réservé au souverain lui-même.

Ceux qui avaient été enfermés dans la place sortirent alors pour piller le camp abandonné : délivrés de la faim, chacun assouvit son désir sans se préoccuper si les aliments qui leur tombaient sous la main étaient ou non autorisés par la loi. Les musulmans qui, malades, étaient restés sous les tentes, furent partagés entre les riches de la cité; et quand, à la suite du traitement médical, ils recouvraient la santé, ils s'empressaient de disparaître vers le rivage du salut.

Ensuite Châh-ʿAbbâs lui-même rentra en Perse. Il y mourut en 1038 (1628-1629) et fut remplacé par son petit-fils Çafi-Mîrzâ, qui monta sur le trône de l'Iran.

Cette même année le grand-vizir Khosrèv-Pacha fut nommé généralissime et chargé en cette qualité de poursuivre la campagne contre Bagdad. Parti de Scutari, il arriva à Mossoul où la tribu de Sohrân[1], Kurdes pillards, lui fournit des moutons pour son armée ainsi que le moyen de passer la rivière d'Altoun-Kieupru. Il campa à Chéhri-zor, dont il répara la forteresse démantelée par les Persans : Zhâlim-ʿAlî, Mé'moûn-Khân et Mourâd-Khân, chefs des clans qui s'étaient réfugiés dans des localités inaccessibles et se cachaient dans des mon-

1. Cf. Charmoy, *op. cit.*, p. 368.

tagnes escarpées, se soumirent et sauvèrent ainsi leur vie. Le nouveau châh de Perse apprit à Hamadân l'arrivée du généralissime ; il envoya en avant Zéïnel-Khân, et chargea Aḥmed-Khân Ardélânî, à la tête de quarante à cinquante mille hommes, de défendre ses sujets contre les entreprises des Ottomans.

Lorsque Khosrèv-Pacha apprit ces mesures défensives, il revêtit Noghâï-Pacha, mirmiran d'Alep, de la dignité de *sèr'askèr* et commença à se porter à la rencontre de l'armée ennemie avec des troupes suffisantes. Ce Noghâï-Pacha s'étant mis en mesure de remplir les fonctions qui lui avaient été attribuées, se battit dans le voisinage de la forteresse de Mihribân [1] et s'y défendit, tandis que les Persans, prodiguant leurs plus grands efforts, arrivaient à cet endroit et faisaient face à l'ennemi. Le lendemain, à l'aube, la bataille s'engagea et dura jusque dans l'après-midi; les Persans furent battus, Zéïnel-Khân, leur général, s'enfuit, arriva auprès du roi qui, dans sa colère, le fit mettre à mort, évacua Hamadân et regagna Ispahan, sa capitale.

Le grand-vizir mena ses drapeaux à Mihribân, où il séjourna sept ou huit jours pour certaines affaires; puis il marcha sur Hamadân, qu'il livra aux flammes, ainsi que Dèr-Gozîn [2], et il se disposait à prendre la route d'Ispahan lorsque, étant encore dans la plaine de Dèr-Gozîn, il lui parvint un rescrit impérial qui lui commandait de retourner sur ses pas. Il se dirigea alors vers Bagdad, et brûla Néhawend en passant; pendant qu'il était en route, Yousouf-Pacha, gouverneur de la Roumélie, et Kutchuk Aḥmed-Pacha, sur l'ordre du généralissime, dévastèrent par le feu la province de Rustèm-Khân. Puis ils allèrent se reposer de cette marche, devant Bagdad, dans la localité de Bach-Dolab. Le Tigre étant au plus bas de l'étiage,

1. Ou Mèhroûbân, chef-lieu d'un canton de la province de Hamadân. M. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 553.

2. A deux journées de Hamadân. Voyez le *Djihân-Numâ* de Ḥadji-Khalfa cité par Charmoy, p. 89, et Yâqoût dans le *Dictionnaire de la Perse* de M. Barbier de Meynard, p. 229.

chacun resta tranquille, sans se battre, en attendant les munitions qui devaient arriver de Mossoul par le fleuve.

Ce fut au mois de moḥarrem 1040 (août 1630) qu'on investit la forteresse. La circonvallation commença du côté de la citadelle intérieure. Les mirmirans, chacun à la tête des troupes de son gouvernement, et les aghas, à la tête des leurs, dressèrent des parapets (*mètèris*) et atteignirent le bord du fossé. En peu de temps, grâce à de vigoureux efforts, ils parvinrent au pied du mur de la forteresse ; mais comme la brèche étroite pratiquée à la muraille par le millier de coups de pièces de siège tirés chaque jour, était insuffisante pour donner l'assaut, et comme on s'imaginait que la poussière, formée des débris pulvérisés de la muraille et accumulée au pied de celle-ci, était stable et ferme, et pouvait servir de point d'appui pour tenter une escalade, cinq cents braves environ, parmi les troupes assiégeantes, essayèrent une attaque le quarantième jour du siège. La poussière accumulée s'effondra sous le poids des assaillants ; les deux armées ne purent s'approcher et en venir aux mains. En outre, l'espace qui se trouvait entre l'avant-garde et ceux qui marchaient à son secours se trouva intercepté. Les Persans placés à l'intérieur, voyant l'audace avec laquelle les assaillants s'étaient précipités dans le danger, crurent qu'ils allaient être forcés de se rendre, puisqu'il ne leur restait plus, pensaient-ils, d'autre ressource : mais, comme dit le proverbe arabe, « le noyé se raccroche à toute herbe ». On avait placé en embuscade, à droite de la brèche, des fusiliers du Mazandérân appuyés par plusieurs pièces de canon qu'on avait bourrées de mitraille, de morceaux de fer à cheval et de fragments de chaînes ; les fusiliers, de leur côté, avaient rempli leurs armes de grenaille. On avait résolu de tirer au début de l'assaut, et de tenir ferme si les assaillants, surpris par le feu, reculaient ; sinon on demanderait grâce. Conformément aux résolutions adoptées, lorsque les assaillants mirent le pied sur la brèche, on alluma, au moyen de mèches, les canons et les fusils tout préparés ; la

plupart des Turcs de l'avant-garde, qui s'étaient avancés si audacieusement, furent tués. Comme ils ne pouvaient recevoir de secours, ainsi que nous venons de l'expliquer, la place fut sauvée par cet échec.

Le généralissime et ses troupes, dans l'idée que les inconvénients produits par l'absence de Ḥâfyzh-Pacha, qui ne s'était pas montré, ne tarderaient pas à paraître au grand jour, n'eurent pas la patience d'attendre plus longtemps; ils se décidèrent à battre en retraite, et se mirent en route pour placer en sûreté les canons, les boulets, les munitions, les tentes et les écuries, jusqu'au dernier fétu de paille. Dans le combat Zor-Pacha, mirmiran d'Anatolie, avait été tué.

Il vint ensuite à certaines personnes l'idée passablement vaine que si la bourgade de Ḥilla tombait entre les mains des Turcs, ce serait une excellente base d'opérations, l'année suivante, pour s'emparer de Bagdad. Cette idée plut au généralissime qui chargea Khalîl-Pacha, gouverneur d'Amid[1], de se rendre en hâte à Ḥilla avec vingt mille hommes des troupes de son gouvernement, ou pris dans le corps des janissaires, pour s'en emparer. Celui-ci partit, accomplit sa mission et fortifia la bourgade en l'entourant d'un fossé et de parapets, pensant que c'était un bon moyen de la défendre le jour où elle serait attaquée; mais la marche de Tokhta-Khân ayant mis en fuite les garnisons turques chargées de la défense de Derna et de Dertèng, Rustèm-Khân, généralissime persan, se dirigea vers Ḥilla. Khalîl-Pacha envoya demander des secours au grand-vizir; celui-ci en fut très soucieux : il s'empressa de lui envoyer plusieurs beylerbeys, mais inutilement, car ils ne purent le rejoindre.

L'attaque de Chéhri-zor par les Persans fut cause de la mort de Moḥammed-Pacha Arnaout-Oghlou et de la fuite d'Abdâl-Pacha, d''Omar-Pacha et d'autres personnages; ceux-ci étant venus rejoindre le généralissime, furent mis à mort par ses ordres. En ces jours l'on commença à construire la forteresse

1. Diarbékir.

de Mossoul, et le généralissime turc s'en retourna à Mardîn.

Les officiers persans marchant sur Ḥilla y étant arrivés, campèrent devant la place et entamèrent plusieurs combats où ils furent défaits la plupart du temps. Le Châh, furieux de cette déconvenue, s'y rendit en personne avec des troupes choisies. Khalîl-Pacha fit tous ses efforts pour résister; à plusieurs reprises il défit les Persans; le siège dura trois à quatre mois; mais, réduit à toute extrémité par le manque de secours, il renonça à la lutte, profita d'une nuit obscure pour monter à cheval avec quelques hommes et passa à travers le camp persan; tout en se battant, il parvint à se sauver. Cette sortie audacieuse remplit de crainte le cœur des assiégeants, et bien que plusieurs de ceux-ci fussent partis à sa poursuite, ils ne l'atteignirent pas. La bourgade de Ḥilla, une fois privée de son héroïque défenseur, fut pillée et dévastée par les troupes persanes; depuis le commencement de la nuit jusqu'au matin on n'entendit que le cliquetis des sabres et les détonations des fusils. Au lever du soleil des crieurs proclamèrent la fin du pillage. Les Turcs qui avaient échappé reçurent l'autorisation de regagner l'Asie-Mineure, et le Châh de Perse lui-même retourna dans son royaume. Sur son ordre, on commença à élever la construction, telle qu'elle existe actuellement, du tombeau de l'imam ʿAli ; on éleva une citadelle pour contenir la bourgade de Ḥilla, on creusa et on approfondit le fossé. Bien des maisons et des jardins de pauvres gens furent détruits; la forteresse fut élevée au prix de dépenses considérables; mais on la détruisit bientôt après, sous la considération que, si elle tombait entre les mains des Turcs, il serait impossible aux Persans de la reprendre, du moment qu'un Khalîl-Pacha avait montré tant de bravoure derrière de simples barricades !

En ces jours de désordre, Çafî-Qoulî-Khân, gouverneur de Bagdad, vint à mourir[1]. C'était un Persan fanatique, très

1. Cf. Tavernier, *Voyages*, t. I, p. 288, qui paraît s'être fait l'écho d'une version romanesque, mais inexacte.

rapace dans les affaires mondaines; il remplit ces fonctions près de huit ans. Le Châh fut très affligé de cette perte ; il fit venir les astrologues, examina les horoscopes des divers officiers sur lesquels pouvait porter son choix, et comme Bektâch-Khân avait le meilleur ascendant, il lui confia, pour ce motif, le gouvernement vacant. Ce qui démontre que le proverbe a raison : « Dieu a dit vrai, et les astrologues en ont menti », c'est que ce fut précisément sous son gouvernement que le sultan Mourâd IV s'empara définitivement de cette ville.

Le palais à l'aspect agréable qui est aujourd'hui le siège du gouvernement, le jardin délicieux qui y confine, un bain public et un autre jardin sont l'ouvrage de ce Çafî-Qoulî-Khân.

GOUVERNEMENT DE BEKTACH-KHAN

Bektâch-Khân, ayant été nommé gouverneur en 1041 (1631-1632), s'entoura de débauchés et passa son temps dans les plaisirs. Tout le monde imita son exemple. L'immoralité devint générale et s'étendit à tous, comme une épidémie.

Dans le mois de cha'ban de l'an 1045 (janvier 1636), la peste se déclara dans l''Irâq et régna jusqu'à la fête de la Rupture du jeûne de cette même année (9 mars). Elle régna surtout pendant le mois de ramazân et causa des pertes innombrables : d'aucuns devinrent fous. Cette calamité ramena un instant la ferveur religieuse. La peste cessa au début du mois de zou 'l-hidjjé (7 mai). Ces pertes nombreuses firent que beaucoup d'individus devinrent riches (par héritage ou autrement) et, la peste une fois passée, se livrèrent de nouveau au dévergondage.

ARRIVÉE DU SULTAN MOURAD IV ET CONQUÊTE DE LA PROVINCE

Le 8 rébi' II 1047 (30 août 1637), le sultan, suivant la règle suivie par la famille d'Osman, déploya le *toûgh* ou queue de

cheval en face de l'arsenal (*djèbè-khânè*); sa tente resta une semaine dressée à Scutari. Le 23 zou 'l-qa'dé (8 avril 1638), il passa lui-même en grande pompe de l'autre côté du Bosphore, resta vingt-neuf jours sous la tente, puis, en 1048 (commençant le 15 mai 1638), il arriva dans la plaine d'Orfa (Édesse). Le père de notre auteur composa, pour le féliciter à cette occasion, une ode dont voici le commencement :

صفای فیض الهی نه طبعه کیم اوغرر　　کرك کرکمز انی مظهر صفا ایلر
وجود قابله مفتوحدر در فیاض　　مرادی اوزره اولور هر نه کیم مراد ایلر

Le plaisir que cause la grâce divine, quel que soit le tempérament auquel elle s'applique, en fait bon gré mal gré un tempérament heureux.

La porte du Dispensateur de la grâce est ouverte grâce à l'existence du *Qâb*[1]. Tout ce qu'il désire est fait selon son désir. (Mètre *modjtass*.)

L'hémistiche suivant, en particulier, donne la date de l'événement :

مبارك اوله اکا دائما طریق وسفر

Que la route et la campagne soient toujours bénies pour lui !

Le calcul de la valeur numérique des lettres donne 1048.

C'est à Orfa que mourut le grand-vizir Béïrâm-Pacha ; le sceau de l'empire fut remis au vizir Ṭayyâr Moḥammed-Pacha, chargé du poste de gouverneur militaire de Mossoul. L'armée turque gagna Mossoul, puis, traversant les plaines, vint camper devant la forteresse de Bagdad. Dans le mois de rédjeb (novembre 1638), on s'empressa, contrairement à ce qui s'était fait auparavant et d'après l'avis du nouveau grand-vizir, de dresser des parapets (*mètèris*) du côté de la Porte Blanche (Aq-Qapou). La même nuit, on mit en batterie vingt canons de siège que l'armée avait amenés avec elle ; on dressa ces pièces

1. C'est-à-dire du Prophète, qui a vu Dieu à la distance de deux arcs قاب قوسین.

dans la batterie du grand-vizir, dans celle de l'amiral Mouçṭafa-Pacha et dans celle de Ḥoséïn-Pacha, gouverneur militaire de l'Anatolie; au matin le feu commença et effraya le parti ennemi; bientôt le chant des fusils s'accorda avec le refrain des flèches. Les chefs persans enfermés dans la citadelle, ne pouvant tenir la campagne, s'en consolaient en pensant que leur général allait arriver sans tarder; en outre, comme ils étaient persuadés que l'armée impériale, s'approchant de la rive du Tigre, irait, comme l'avait fait Ḥâfyzh-Pacha, dresser ses tentes du côté de la Porte Noire (Qara-Qapou)[1], ou comme Khosrèv-Pacha, s'installer du côté de la Porte du Grand-Imâm, ils avaient extraordinairement fortifié ces deux points; mais l'événement fut tout autre. En outre, le silihdâr Mouçṭafa-Pacha, commensal du sultan, ayant dressé ses tentes et ouvert le feu dans la région de l'ouest, pour causer des dégâts à l'intérieur de la citadelle, cette disposition jeta le trouble dans l'esprit des chefs persans. Cet officier, en effet, étant parvenu en peu de temps à l'endroit appelée Tour de la Victoire (Fatḥ-Qoullèsi), détruisit cette fortification à coups de canon[2], de sorte que la moitié restante de cette tour fut occupée par l'armée assiégeante.

Malgré la résistance des Persans et leur feu bien nourri, le grand-vizir détruisit la Porte Blanche, Ḥasan-Agha, agha des janissaires, la tour de Djighâl-Zâdè, l'amiral Mouçṭafa-Pacha et Ḥoséïn-Pacha chacun deux autres tours. Le canon réduisit la forteresse à abandonner la résistance; le fossé, malgré sa

1. On voit, par le plan de Tavernier, que la porte sud, nommée *Qaranlyq-qapy* ou « porte obscure », s'appelait alors parfois *Qaraqapy* « la porte noire ».

2. L'artillerie de l'armée ottomane était dirigée « par un habile homme appelé *Signor Michael* qui passait pour Franc, quoiqu'il fût né en Candie. Il se donna au Grand Seigneur Sultan Amurat quand il alla assiéger Bagdad en 1638. » Tavernier, *Voyages*, t, I, p. 288. Après la prise de la ville, cet artilleur fit restituer aux Capucins leur logis, dont les Ottomans s'étaient emparés. Ces religieux, par reconnaissance, en écrivirent en France à l'*Eminence grise*, le fameux Père Joseph, qui par le crédit du cardinal de Richelieu obtint du roi des lettres de noblesse pour ce *signor Michaël*. Cf. Tavernier, *ibid.*, p. 289.

profondeur, fut comblé par le jet de débris, et le sultan donna à plusieurs reprises l'ordre à l'armée turque de monter à l'assaut; mais le grand-vizir, croyant qu'on avait creusé un nouveau fossé et élevé une muraille toute fraîche à l'abri du premier rempart, dans l'intention de résister à l'assaut et de repousser l'ennemi, retarda l'attaque et prétendit qu'il était nécessaire de prendre la ville au moyen de cheminements (*mètèris*). C'est ainsi qu'il modéra la fougue du sultan.

Lorsque les drapeaux ottomans parurent sur la tour de la Victoire, le feu des troupes turques tint les Persans à distance; on s'y battit pendant trente-neuf jours. Le 17 cha'bân (25 décembre 1638), à midi, pendant que chacun faisait la sieste, des deux côtés des enfants perdus (*sèrdèn-guètchtilèr*)[1] s'interpellèrent et se firent des plaisanteries. Les Turcs escaladèrent les endroits déserts qu'ils avaient en face d'eux et firent feu sur leurs adversaires. Les différents vizirs, au bruit de cette fusillade, croyant que, pour une raison quelconque, on montait sérieusement à l'assaut du rempart, se rendirent en hâte chacun à sa tranchée et envoyèrent des renforts. Le grand-vizir, ayant, sans réfléchir, mis le pied sur le terrain de la lutte, fut atteint à la tête par un boulet et tué sur le coup; on l'enterra dans le voisinage du mausolée du Grand-Imâm. Quand le sultan apprit la nouvelle de ce trépas subit, il prononça une prière pour l'âme de son premier ministre et confia la dignité de grand-vizir à l'amiral Mouçṭafa-Pacha. C'est ainsi que se passa cette journée.

Du côté opposé les Persans ne purent tenir, malgré leur zèle pour la défense de la place; voyant que la partie était perdue par suite de l'insuffisance de leurs moyens, ils furent

1. Du temps de Niebuhr, on appelait ainsi « toutes sortes de gens qui se présentent seulement, et qu'on mène d'abord directement contre l'ennemi, sans les instruire auparavant beaucoup, comment ils doivent se servir des armes, qu'on leur donne à la main. Mais après un couple de mois, car les campagnes ne durent guère plus longtemps, tous ceux qui n'ont pas pris eux-mêmes leur démission, reçoivent leur congé. » *Voyage en Arabie*, t. II, p. 266.

plongés dans le désespoir. Bektâch-Khân, Khalîl-Khân, Naqdî-Khân, ʿAlî-Yâr-Khân et Mîr-Fèttâḥ se réunirent en un conseil où chacun émit son opinion; tous furent d'avis qu'il fallait se rendre. Le siège avait duré juste quarante jours; le 18 chaʿbân (26 décembre) au matin, Bektâch se rendit devant le sultan et obtint son pardon et celui des autres khâns.

Les autres Persans ne voulurent pas d'abord se rendre et manifestèrent l'intention de résister, sous les ordres du fils de Mîr-Fèttâḥ; néanmoins, ils reçurent leur pardon par lettre, avec cette différence que, pour enlever la suspicion qui s'attachait à eux depuis qu'ils avaient rompu traîtreusement le pacte dans l'affaire de Réwân[1] qui avait eu lieu précédemment, ils reçurent l'autorisation de se rendre à la cour de Perse après avoir jeté leurs armes. Mais ces infortunés, au lieu de profiter de la capitulation qui leur était offerte, se rassemblèrent du côté de la Porte Noire, refusèrent de rendre leurs armes et recommencèrent la lutte. Environ deux mille d'entre eux périrent; deux mille autres, s'étant réfugiés dans une tour, y résistèrent un jour et une nuit; mais leur force fut brisée par les troupes ottomanes. On pensait que les khâns dont nous venons de parler avaient trempé dans leur résistance : aussi on les fit tous prisonniers et on les amena devant le sultan; les principaux d'entre eux furent emprisonnés dans la tente du kiaya des portiers, et les autres désespérèrent de la vie.

Cette conduite des Persans fut cause d'un grand désordre; les différents corps de troupe de l'armée pillèrent les habitants de la province et détruisirent les biens des particuliers. Bektâch-Khân, dégoûté de la vie par suite du chagrin qui l'avait envahi, s'empoisonna. Il avait gouverné sept ans. On fit parvenir ce qu'il laissait à Huséïn-Khân, chef des Loûrs, son beau-père, et on lui conduisit sa famille. Les khâns emprisonnés furent envoyés du côté de Diarbékir.

1. Il faut probablement lire Erivan et y voir une allusion à la capitulation de cette place, le 1er avril 1636. Cf. Hammer, *op. laud.*, t. IX, p. 287.

La tente du sultan fut déplacée et dressée dans le voisinage de la Porte du Grand-Imam. Pendant ce temps, par suite de circonstances inconnues, le feu prit à la poudrière (*djèbè-khanè*) de Bagdad ; elle sauta, détruisit les constructions et la muraille de la citadelle intérieure, et tua beaucoup d'innocents qui étaient dans les environs. Cet événement fut cause de la destruction totale des Persans, car on le leur imputa, et, par l'ordre du sultan, non seulement ceux qui se trouvaient dans la ville, mais encore ceux qui étaient dans les environs, furent passés au fil de l'épée. Puis le sultan, ému de pitié, pardonna.

CHAPITRE VII

Les gouverneurs généraux ottomans de 1048 (1638) à 1088 (1677).

GOUVERNEMENT DU VIZIR ḤASAN-PACHA

Après la prise de la ville, Mourâd IV fit réparer la coupole et la mosquée du Grand-Imam Abou-Ḥanîfa et fit inscrire sur des registres les serviteurs de ce temple. De même il fit renouveler la coupole et la mosquée d'ʿAbd-el-Qâdir el-Gîlânî, fixa le nombre des serviteurs qui devaient y être attachés et détermina les conditions de cette fondation pieuse. Il leva des troupes régulières indigènes (*yèrlu qoul*) en nombre suffisant pour défendre la province, et organisa, pour former la garnison de la ville, une armée choisie composée d'environ soixante-dix à quatre-vingts *odas* (chambrées ou compagnies), tirée des *sipâhis* ou troupes à cheval des *beuluks*, des janissaires de la capitale, des canonniers et des armuriers (*djèbèdji*).

Il confia le gouvernement de la ville à Kutchuk Ḥasan-Pacha, ancien agha des janissaires.

Le premier soin du nouveau gouverneur fut de rappeler les habitants dispersés qui avaient émigré à l'étranger, ainsi que des oiseaux tombés en captivité; il fit planter des vignes et des jardins, et construire des mosquées et des écoles. Ce pacha, connu par sa bravoure, était Albanais d'origine. Son gouvernement fut heureux; il dura quatre mois et quelques jours, depuis les derniers jours de cha'bân 1048 (premiers jours de l'an 1639) jusqu'au 4 moḥarrem 1049 (7 mai 1639).

GOUVERNEMENT DU VIZIR DERWICH MOḤAMMED-PACHA

Mourâd IV, après avoir chargé le grand-vizir Qara-Mouçṭafa-Pacha du soin de disposer les moyens de défense de sa nouvelle conquête et de rétablir la tranquillité sur la frontière de Perse, retourna à Constantinople. Le grand-vizir s'occupa activement, comme il en avait reçu l'ordre, de réparer les tours et les murailles démolies pendant le siège et de fortifier la ville. Ensuite, le 2 zou 'l-qa'dé 1048 (7 mars 1639), les troupes se mirent en marche pour la frontière de Perse; lorsqu'elles en furent tout près, le Châh envoya des ambassadeurs pour demander la paix, qui fut accordée et conclue le 14 moḥarrem 1049 (17 mai 1639), et les limites fixées à nouveau.

Pendant que le grand-vizir était en chemin pour retourner à Constantinople, il réfléchit que Ḥasan-Pacha, gouverneur de Bagdad, était connu pour une certaine indulgence, pour sa mansuétude et sa douceur, qu'en outre les différentes tribus kurdes et arabes qui habitent cette vaste province n'étaient pas suffisamment policées, que les troupes désignées pour former la garnison étaient d'origine différente, et que, par conséquent, il fallait, pour maintenir tout ce monde, un chef énergique; il nomma Derwîch Moḥammed-Pacha à cette place.

On dit que ce gouverneur répandit la terreur dans la pro-

vince, et que, tout en contenant les indigènes dans l'obéissance et en se montrant terrible pour les fauteurs de troubles, l'orgueil et la présomption se glissèrent dans son âme. Son gouvernement fut sans pitié ni pardon. Dans ces jours de désordre, un brigand nommé Mohannâ-ï Khozaʿlî se prétendit vassal du Châh de Perse pour les cantons de Samâwât[1] et de Khâlid, qui dépendent de Bagdad, et se mit à errer dans les défilés d'Ahwâz et de Odjam; il se révolta ouvertement et battit l'estrade. Pour le combattre, le pacha envoya son *kiaya* ʿAli-Agha avec des troupes choisies. Lors de la rencontre, ce brigand ne put pas tenir plus d'une heure ou deux : la plupart de ses adhérents et de ses acolytes furent massacrés; il s'enfuit vers la Perse avec un petit nombre d'hommes, et les deux cantons furent, comme il était désirable, joints définitivement à la province de Bagdad.

Pendant la durée de la domination persane, la forteresse d'ʿArdja[2] s'était mise sous la protection des lances des Bédouins et avait été placée sous le gouvernement d'un émir arabe. Celui-ci étant mort, ʿAli-Pacha, mirmiran de Bassora, trouva l'occasion bonne pour s'emparer d'ʿArdja et voulut se l'adjoindre, à cause de la proximité de cette place de la province qu'il commandait; mais les habitants de la bourgade firent savoir au gouverneur de Bagdad ce qui se passait et manifestèrent le désir de dépendre de cette dernière province. Derwîch Moḥammed envoya, en conséquence de cette démarche, des troupes en quantité nécessaire, un général, un gouverneur militaire, un commandant de forteresse et un *mîr-liva* capable, et leur en fit prendre possession au nom du gouverneur de Bagdad.

A cette époque (1049=1639), mourut le sultan Mourâd IV, qui fut remplacé par son frère Ibrahîm. En 1051 (1642), à la

1. Aujourd'hui Sémava, chef-lieu d'un caza au S.-E. du sandjak de Hilla, à 240 kilomètres de Bagdad à vol d'oiseau. Cf. V. Cuinet, *op. laud.*, t. III, p. 167 ; Rousseau, p. 59.

2. Sur l'Euphrate. Cf. Niebuhr, *Voyage*, t, II, p. 203.

nouvelle de la naissance de son fils, le sultan Moḥammed, arrivée le 1er chèwwâl (3 janvier), la ville de Bagdad fut en fête.

Derwîch Moḥammed resta gouverneur pendant trois ans et treize jours, du 5 moḥarrem 1049 (8 mai 1639) au 18 moḥarrem 1052 (18 avril 1642).

GOUVERNEMENT DU VIZIR ḤASAN-PACHA, POUR LA DEUXIÈME FOIS

C'est ce Ḥasan-Pacha qui fut le premier gouverneur après la prise de la ville par Mourâd IV ; nous avons déjà eu l'occasion de citer ses louables qualités. Il en fut de nouveau nommé gouverneur, et distribua sans compter, du trésor de son cœur, les bienfaits de la pitié et de la justice. Il se rendit célèbre par ses bonnes mœurs et sa mansuétude; les esprits furent tranquilles et la province bien gardée. Il fit construire dans l'intérieur de la citadelle, près de la Porte Blanche, dans l'endroit appelé colline de *Dhou 'l-Faqâr*, en face de la Tour des Persans, trois tours élevées et de fondations profondes. Ces tours, qui existent encore actuellement (au temps où écrivait l'auteur), forment une barrière formidable devant l'invasion de l'ennemi et un réduit pour la ville; elles sont un monument qui rappelle les soins de ce gouverneur pour les affaires de l'État.

En ce temps-là le souverain des Euzbègs et roi du Turkestan, Imâm-Qoulî-Khân vint à Bagdad, en route pour le pèlerinage de la Mecque. Le 14 ṣèfer 1052 (14 mai 1642), Châh-Çafî, roi de Perse, mourut et fut remplacé par son fils 'Abbâs-Mîrza, âgé de huit ans. A cette nouvelle, ceux qui avaient été forcés d'émigrer voulurent retourner dans leur pays, entre autres le père de l'auteur que nous suivons : celui-ci, qui en était parti tout seul, y revint avec ses enfants et petits-enfants.

Ḥasan-Pacha gouverna deux ans et quatre jours, du 19 moḥarrem 1052 (19 avril 1642) au 24 moḥarrem 1054 (2 avril 1644).

GOUVERNEMENT DU VIZIR DÉLI HUSÉÏN-PACHA [1]

Ce gouverneur, intime du sultan Mourâd, est connu sous le surnom de *Déli* (fou) qu'il devait à l'originalité de son caractère. Il se montra cruel et terrifiant. Désireux de faire la police lui-même, il se déguisait et parcourait sans cesse les rues et les marchés; quand il avait ainsi acquis une connaissance personnelle de ce qui se passait, il livrait, s'il y avait lieu, les rebelles au bourreau; son bras était fort et son cœur n'admettait pas d'excuses. Les indigènes de la province, remplis de crainte, se conduisirent sagement et furent assidus aux réunions du vendredi à la mosquée, dit-on.

Il fit réparer et achever la mosquée connue sous le nom de *Qamèriyyè*, qui depuis l'occupation persane était restée en ruines; elle est située en face du *Dâr-el-Ḥukoûmè* (palais du gouvernement) et se reflète dans l'eau du Tigre; elle existait encore du temps de notre auteur.

Ḥuséïn-Pacha resta en place cinq mois et quinze jours, du 25 moḥarrem 1054 (3 avril 1644) au 9 rédjeb de la même année (11 septembre).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOḤAMMED-PACHA [2]

C'était un ancien agha des janissaires, fils de Haïdèr, et un homme respectable et puissant, aux fortes pensées : son gouvernement, qui fut marqué par l'absence d'événements, dura un an et onze jours, du 10 rédjeb 1054 (12 septembre 1644) au 23 rédjeb 1055 (14 septembre 1645).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOUSA-PACHA

Il était brave et zélé, comme il convient; on l'appelait

1. La liste de Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 252, a Ḥasan, au lieu de Ḥuséïn.
2. La même liste intervertit l'ordre de succession de ce gouverneur et du suivant.

Kutchuk Moûsa-Pacha (le petit). Il maintint la justice et fit des efforts pour rendre la prospérité à la province. 'Ali-Pacha, gouverneur de Bassora, rendu ambitieux par les tromperies de son fils Ḥuséïn-bey, voulut s'emparer de la forteresse de Dekkè, qui dépend de Bagdad ; à cette nouvelle, le pacha réunit des troupes, leur choisit un général expérimenté, prépara des bateaux pleins de provisions et fit partir plusieurs canons. En peu de temps cette armée arriva devant cette forteresse, et jeta la terreur parmi les troupes de Bassora qui y étaient enfermées ; celles-ci, ne pouvant résister, s'enfuirent. La forteresse fut occupée par les soldats de Bagdad, et en outre, par les soins du commandant de l'expédition, la forteresse solide de Qaçr-Tàbi', qui est du côté de Bassora, fut jointe à la même province et on y mit une garnison.

A la fin de l'année 1055 (commencement de février 1646), arriva la nouvelle de la prise de la Canée : la ville fut en fête. Vers ce temps-là également il y eut une éclipse de soleil décrite ainsi par notre auteur : « Le ciel devint obscur par suite de la rencontre des éléments ; les gens furent obligés d'allumer les flambeaux ; au bout de trois à quatre heures sidérales (*nodjoûmî*) l'obscurité disparut. »

Ce gouverneur resta en place un an et vingt-deux jours, du 24 rédjeb 1055 (15 septembre 1645) au 15 cha'bàn 1056 (26 septembre 1646).

GOUVERNEMENT DU VIZIR IBRAHIM-PACHA

C'était un homme au beau visage, jeune, qui, à cause de sa jeunesse, avait un certain penchant pour l'orgueil et la vanité ; il ignorait les conséquences des affaires ainsi que la manière de traiter l'armée et les sujets. Cette période fut marquée par des troubles. Il s'était montré l'ennemi du corps d'armée de Bagdad ; ces troupes conçurent l'idée de le tromper et de le perdre. On allait en venir aux mains, lorsque, prétend-on, le bruit courut parmi le peuple que le protecteur d'Ibrahîm-

Pacha, le grand-vizir Çâlih-Pacha, venait de mourir. Quand ce bruit parvint aux oreilles du gouverneur, il s'imagina que c'était une calomnie et une ruse de certains de ses ennemis, dans l'idée que le gouvernement ottoman serait tenté de lui nuire, et rempli comme il l'était de pensées vaines et inutiles, il fit inviter dans un lieu secret les orateurs qui menaient le corps d'armée de Bagdad, et s'étant entendu avec eux, se crut à l'abri de toute entreprise et se reposa sur le coussin de l'indolence. Tout à coup, parut le *mutésellim* (agent financier) de Moûsa-Pacha, qui lui apprit la vérité.

Certains individus du corps d'armée refusèrent d'admettre les allégations du nouvel agent; ils s'opposèrent aux mesures qu'il voulait prendre et tentèrent de le renvoyer par où il était venu, en lui disant : « Il n'y a rien qui nécessite la destitution de notre gouverneur; nous nous adresserons à la Porte et la prierons de le maintenir. » D'autres hommes expérimentés appartenant aux janissaires de la maison impériale en garnison à Bagdad, persuadés qu'il fallait étouffer l'étincelle prévue, avant que l'incendie éclatât, réunirent les divers partis dans le Méïdân et la citadelle intérieure et prièrent le pacha, qui ne savait rien de ces arrangements, de venir à leur réunion. Celui-ci délégua quelqu'un de sa part; mais ils l'invitèrent de nouveau à venir en personne, et cet homme au cœur simple, insouciant des ruses de ses ennemis, se rendit à la citadelle intérieure comme s'il ne savait rien de l'affaire du *mutésellim*. Immédiatement les janissaires l'entourèrent à la façon d'un halo, l'empêchèrent de bouger et firent de lui leur prisonnier par cette ruse étrange. Ils ramenèrent le *mutésellim*, le maintinrent au gouvernement et avisèrent la Porte, De l'autre côté, les troupes locales de Bagdad, qui tenaient aussi une réunion, s'écrièrent : « Quel crime a commis le gouverneur pour mériter un traitement aussi vil? » Ils se soulevèrent contre les janissaires.

La lutte entre ces deux partis dura près de trois mois. Cela donna une base excellente aux accusations portées contre le

gouverneur, qui n'en pouvait mais, par les ennemis qu'il avait à la Porte et qui le craignaient. A l'arrivée du petit écuyer du sultan, envoyé en qualité de commissaire, l'ancien gouverneur fut mis à mort dans les environs du mausolée du Grand-Imam.

Sous son gouvernement il y eut fête pour célébrer la prise de Réthymo en Crète par Ḥuséïn-Pacha. Ibrahîm avait occupé le siége du pouvoir pendant un an et deux mois et demi, du 16 cha'ban 1056 (27 septembre 1646) au 1er zou 'l-qa'dé 1057 (28 novembre 1647).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOUSA-PACHA

Ce gouverneur était connu sous le nom de *Semyz* (le gras); c'était un eunuque du sultan. Il était atteint d'une obésité extraordinaire, et ne pouvait ni se remuer ni marcher. Il obtint ce gouvernement, comme si cela avait dû le guérir de sa difformité. Le caravansérai de Bagdad fut le siège où il élut domicile ; il se livra entièrement aux gens malintentionnés, refusa de suivre la voie du discernement et des informations, et au lieu du pardon, source de la vie, il s'abandonna à la colère et à la violence. Ayant entendu parler de ce que disaient certains brigands du corps local de Bagdad au sujet de l'affaire d'Ibrahîm-Pacha que nous venons de raconter, il les blâma tous sans exception, les accusa d'actes irréguliers, les expulsa de la ville, puis les fit poursuivre par des troupes qui tombèrent sur les traînards, à qui l'on coupa la tête. Il fit également périr beaucoup de malheureux qui n'avaient pas trempé dans ces désordres et s'étaient cachés dans la ville et dans les environs. Des musulmans qui avaient abandonné leur pays et leurs amis entendirent, alors qu'ils étaient encore dans l'espoir de voir ces difficultés prendre bonne tournure, parler de cette action sans pitié; heureux d'avoir la vie sauve, ils se rendirent en Perse où ils menèrent une vie misérable, et disparurent.

Pour prévenir d'autres désordres, on se résolut à augmenter la garnison de Bagdad. Le vizir Moḥammed-Pacha, fils du Tchâouch, mirmiran de Diarbékir, Aḥmed-Pacha, fils de Ṭayyâr, et Djaʿfèr-Pacha reçurent l'ordre de contribuer à la former avec les troupes de leur province. A cette même époque, Moḥammed-Qoulî, ambassadeur du Châh de Perse, porteur de présents nombreux et suivi de deux éléphants, passa par cette ville pour se rendre à Constantinople.

Il y eut aussi, au même moment, des troubles dans la capitale et de l'agitation parmi le peuple. Plusieurs ulémas et hommes d'État influents, attribuant ces désordres au souverain, le déposèrent et le remplacèrent par son fils le sultan Moḥammed, âgé de sept ans. Le sultan déposé allait s'enfuir pour se retirer dans la retraite et se cacher aux yeux du peuple lorsque, dit-on, les hommes d'État, troublés à la pensée qu'il pourrait, par le moyen de ses partisans, nuire au règne du nouveau souverain, le firent mettre à mort par la main du bourreau (1058 = 1648).

Moûsa-Pacha, qui était revêtu du haut titre de *ʿunwan-i bâb* (proprement *titre de la Porte*) était considéré pour ainsi dire comme le commensal du sultan défunt. Mourâd-Pacha, qui se trouvait à Constantinople depuis sa destitution et monta alors au rang de grand-vizir, entretenait avec lui une vieille inimitié ; prenant pour prétexte les exactions éhontées qu'il avait commises à Bagdad, il le fit exécuter aux Sept-Tours, Son pouvoir avait duré un an, un mois et vingt-un jours, du 2 zou 'l-qâdé 1057 (29 novembre 1647) au 21 zou 'l-ḥidjjé 1058 (2 janvier 1649).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MÈLÈK AḤMED-PACHA

C'était un homme d'un caractère doux, angélique, affable ; on le connaissait sous le nom de *Mèlèk* (ange). Il était gouverneur de Diarbékir lorsqu'il fut nommé à Bagdad. On dit que sous son gouvernement un pauvre diable, qui était obligé

pour vivre de faire le métier de manœuvre, fut écrasé un jour sous un mur qui s'écroula. Quand Aḥmed-Pacha apprit cet accident, il fit apporter son corps dans son propre oratoire, en disant que celui qui est mort pour gagner sa vie est mort en martyr, et il prononça lui-même les prières funèbres.

En 1060 (1650), il fut nommé grand-vizir. Craignant que s'il faisait administrer en régie (*émanètèn*) les impôts des districts et des villages de la province de Bagdad, ce serait peu profitable à l'État, vu que les régisseurs n'agissent pas correctement, il envoya un firman pour que les revenus de tous les districts fussent concédés à forfait (*maqṭoû'an*); ils furent, en conséquence, soumis à une redevance fixe (*mouqâté'a*). A partir de ce jour la tyrannie et l'oppression régnèrent en maître sur les sujets infortunés, et comme si les officiers avaient reçu carte blanche pour les vexations, ceux-ci ouvrirent la porte de l'oppression et de l'injustice ; sans honte et sans vergogne, ils pillèrent les biens des pauvres. Pour produire l'argent dont la perception avait été concédée à forfait, le grand-vizir protégéa les officiers et n'autorisa pas ceux qui avaient à se plaindre à en appeler à son équité ; ceux qui parlaient trop furent punis de coups violents ou emprisonnés pendant longtemps. Par l'application d'une règle aussi inadmissible, les habitants furent réduits à la misère et la province ruinée. En outre les gouverneurs de Bagdad trouvaient déjà leurs revenus trop abondants, puisqu'ils envoyaient chaque année à la cour impériale cent bourses d'argent ; comme Aḥmed-Pacha était par lui-même abstinent et compatissant autant que possible, il faut attribuer sa conduite à sa simplicité, qui ne lui permit pas d'entrevoir les résultats fâcheux des mesures qu'il avait adoptées, ou tout au moins aux suggestions de certaines personnes intéressées; c'est la meilleure interprétation.

Il eut pour secrétaire de sa chancellerie Ghannâï Moḥammed-Efendi, bon jurisconsulte et habile dans la rédaction, et gouverna dix mois et vingt-huit jours, du 22 zou 'l-ḥidjjé 1058

(3 janvier 1649) au 20 zou 'l-qa'dé 1059 (25 novembre de la même année).

GOUVERNEMENT DU VIZIR ARSLAN-PACHA

Celui-ci était un héros des combats; on l'appelait Noghâï-Zâdè. Il maintint d'une main ferme la tranquillité dans la province; il contint les habitants des villes et les nomades des plaines. Il ne vécut pas longtemps; enlevé par des coliques, il fut enterré dans le voisinage du mausolée du Grand-Imam.

Sous son gouvernement, qui dura environ six mois, du 21 zou 'l-qa'dé 1059 (26 novembre 1649) au milieu de 1060 (mai-juin 1650), il ne se passa rien d'important. Deux ou trois mois s'écoulèrent encore jusqu'à ce que la nouvelle de sa mort parvînt à la Porte et qu'on envoyât un nouveau *mutésellim*.

GOUVERNEMENT DU VIZIR ḤUSÉIN-PACHA

Ḥuséïn-Pacha était un favori de Mourâd IV, nourri et élevé dans le sérail, généreux, humain et doux. Chaque vendredi il se rendait à la mosquée et distribuait des gratifications abondantes au prédicateur, à l'imâm et aux autres pauvres de l'endroit. Tout le monde l'aimait sincèrement, mais il mourut, étant encore jeune, de la même maladie que son prédécesseur, et fut enterré dans le voisinage du mausolée d''Abd-el-Qâdir el-Gîlâni. Tout le monde, petits et grands, porta son deuil avec des gémissements et des cris.

Il n'y eut aucun changement pendant cette période, qui s'étendit du 5 ramaẓan 1060 (1er septembre 1650) au milieu de 1061 (mai 1651), près de dix mois; il se passa encore deux mois avant que la nouvelle de sa mort parvînt à la Porte et que celle-ci envoyât un nouveau *mutésellim*.

GOUVERNEMENT DU VIZIR QARA-MOUÇṬAFA-PACHA

Ce dernier avait aussi été élevé dans le sérail; il fut *siliḥdâr* et ensuite vizir. Il était beau de visage, éloquent, doux, et

ses ordres étaient obéis; il n'avait absolument pas d'orgueil; il était modeste, honorait les gens comme il convenait au rang de chacun, et préférait les paroles gracieuses qui engendrent la gaîté.

Comme nous l'avons dit plus haut à propos de Mèlèk Aḥmed-Pacha, les districts de Bagdad étant, depuis les nouvelles mesures, soumis à une redevance fixe, les impôts commencèrent à paraître de plus en plus lourds, et ce fardeau devint très pesant pour le peuple. Il est clair que cette surcharge pesa beaucoup sur le pauvre monde et l'obligea à émigrer. Ce pacha gouverna Bagdad à trois reprises. La première fois, comme il n'y a pas beaucoup à en dire, nous en avons abrégé le récit; nous expliquerons le reste en détail à l'occasion des deux autres fois. Son heureux gouvernement dura deux ans et vingt-deux jours, du 22 ramazan 1061 (8 septembre 1651) au 13 chèwwâl 1063 (6 septembre 1653).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOURTÉẒA-PACHA

Également élevé dans le sérail, devenu *siliḥdâr*, puis vizir et en cette qualité nommé gouverneur général des provinces de Damas et d'Erzeroum, Mourtéẓa-Pacha, quand il fut envoyé à Bagdad, y agit d'une façon tout à fait nouvelle et inouïe. Tantôt sa colère s'étendait non seulement aux hommes, mais même aux animaux; tantôt le cœur des indigènes se prenait d'affection pour lui, grâce à des mesures qui entraînaient l'approbation unanime. Sa porte, ouverte à tous, n'était gardée par aucun chambellan ou portier; personne n'empêchait les réclamants de se présenter devant lui. Certaines personnes dignes de confiance rapportent même qu'un jour ce pacha était endormi, pendant que ses serviteurs reposaient chacun d'un côté différent; un paysan, qui avait une réclamation à lui soumettre, entra dans l'endroit où il dormait, réveilla le pacha et lui exposa son affaire de vive voix et sans intermédiaire. Aucun domestique ne se trouvait là pour lui donner son écritoire; le gouverneur fit signe au plaignant de la lui

apporter, apposa immédiatement son ordre sur la requête qui lui était présentée et consola le paysan.

Une fois par an il avait coutume de faire lire le *mevlid* ou récit de la naissance du Prophète, et de distribuer, à cette occasion, des mets et des rafraîchissements au peuple. Toutefois il manquait de goût dans la fréquentation des femmes, et la prostitution se développa beaucoup. Ses appartements étaient décorés d'étranges images obscènes.

Il se montra ferme dans la répression des désordres ; aussi la tranquillité de la province ne laissa rien à désirer. Il était sévère. Ayant appris que les soldats des troupes locales se livraient à une agitation contraire à la discipline, et s'étaient même rassemblés pendant une nuit obscure, il monta à cheval et dispersa cette troupe de mutins, qui n'était pas encore nombreuse. Le 27 ramazan 1064 (11 août 1654), il fit périr Maḥmoûd-Agha, capitaine adjudant-major (*sâgh-qol-aghasy*), qui était innocent.

Sur ces entrefaites il arriva un messager rapide apportant des lettres contenant les plaintes d'Aḥmed-Bey et de Féthî-Bey, tous deux oncles de Ḥuséïn-Pacha, mirmiran de Bassora, et de Moḥammed-Pacha, mirmiran de Laḥsâ[1]. Il résultait des informations fournies par ces deux personnages qu'ils avaient à se plaindre de la conduite douteuse et ambiguë de cet Ḥuséïn-Pacha à leur endroit, qu'ils s'étaient rendus à la Sublime Porte et avaient obtenu ce qu'ils désiraient sous forme de la concession d'un ou deux sandjaks de la province de Bassora; que lors de leur arrivée dans cette dernière ville, le gouverneur les avait bien traités et couverts d'honneurs tout d'abord, mais qu'ensuite, par une ruse digne d'un renard, il avait songé à les faire périr, et avait chargé des bourreaux du soin de les faire disparaître. Mais ces deux personnages s'entourèrent de leurs serviteurs et firent bonne contenance; leur empressement à recourir aux armes de combat empêcha leurs

1. Sur cette orthographe, voyez une note de ma traduction de l'*Ode arabe d'Ochkonwân*, dans la *Revue sémitique* de 1893, p. 29 du tirage à part.

ennemis de réussir. Le gouverneur se contenta alors de les exiler dans l'Inde, et ils s'embarquèrent avec leurs serviteurs, faisant voile en sécurité vers ce dernier pays. Arrivés en face de l'échelle de Qaṭîf, qui dépend de Laḥsâ, ils échappèrent, par un moyen quelconque, aux geôliers qui étaient préposés à leur garde, et descendirent à cette échelle. Ils étaient donc actuellement les hôtes du pacha de Laḥsâ.

Voilà ce que contenaient leurs lettres, par lesquelles ils priaient en outre Mourtéẓa-Pacha de faire connaître à la Porte ce qui leur était arrivé. Le gouverneur de Bagdad envoya à Constantinople leurs lettres et leur messager, et leur expédia en hâte un exprès pour les engager à venir auprès de lui. Pleins de joie, ils se mirent immédiatement en route et arrivèrent au bout de peu de jours. Le pacha, sans plus de réflexions et sans songer que la témérité seule était insuffisante pour le mener à son but, rassembla des troupes, prépara des munitions et des canons, nomma général son kiaya Ramaẓan-Agha et l'expédia en hâte dans la direction de Bassora, en compagnie des deux personnages. Quelques jours plus tard il se mit lui-même en route et s'empressa de rejoindre son armée. Il arriva ainsi dans la localité nommée ʿArdja, entra sur le territoire de Bassora, et fit flotter ses étendards sur les forteresses de Châloûchiyè et de ʿAqâra.

Les citadins, les paysans, les soldats et les Bédouins de cette région étaient les amis sincères d'Aḥmed-Bey; ils considérèrent que s'ils adoptaient d'emblée son parti, celui-ci ne manquerait pas de les en récompenser en leur faisant une place à part, et qu'en outre ils se porteraient dommage à eux-mêmes s'ils s'avisaient de barrer la route à l'armée envahissante; ils préférèrent se soumettre. Chacun se tint à l'écart, et les troupes turques vinrent camper dans les plantations de palmiers du Djézâïr. Le pacha, sans peine ni fatigue, marcha dans la direction de Bassora, passa comme un torrent dévastateur, prit sans aucune difficulté des forteresses qui auraient pu fournir une belle défense, et désigna des troupes pour

former la garnison de la forteresse de Qourna[1], qui est comme la clef de toute cette province.

La nouvelle de cette marche de l'armée de Bagdad effraya Ḥuséïn-Pacha et le mit en danger. Ne pouvant résister, il s'enfuit dans la direction de la frontière persane. C'est ainsi que Mourtéẓa-Pacha mit la main sur cette province, sans fatigue ni danger. Aḥmed-Bey reçut le gouvernement de Bassora, et fut ainsi à la fois satisfait et vengé.

Les principaux notables avaient préparé de nombreux présents en argent et en nature, destinés à être offerts au vainqueur; mais Mourtéẓa-Pacha, oubliant que « l'avidité est la ruine de la religion » (proverbe arabe), et malheureusement enclin à la trahison, fit mettre sous bonne garde les biens personnels de Ḥuséïn-Pacha et de son père ʿAli-Pacha, ainsi que ceux de leurs enfants et petits-enfants; en outre il fit saisir et emporter les biens des riches indigènes de Bassora, conservés à l'abri des regards des profanes et des envieux dans la forteresse nommée *Qapan* (en turc, magasin), qui était le dépôt des plus grandes richesses. Pour mettre la main sur ce dépôt, il délégua Aḥmed-Bey et Féthḥî-Bey accompagnés d'un certain nombre de *séïmens* impitoyables et d'un ou deux aghas de mauvaise foi, et les envoya à cette forteresse ; on rangea de nombreux canons sur la place de la Porte du Sérail, et on disposa les musiques militaires (*mihtèr-khâné*); on bourra successivement les canons, on alluma les mèches; les décharges de l'artillerie, la fusillade et le tapage des musiques militaires jetèrent la terreur dans le cœur des assistants. Bien des grands personnages de la province et des *chérifs* ou descendants du Prophète furent exécutés sur la place publique.

Cette effroyable action, commise par les suggestions diabo-

1. Chef-lieu de caza, au point de jonction du Tigre et de l'Euphrate, sur l'emplacement de l'antique Digba ; environ 5.000 habitants, tous chiïtes, sauf les autorités, qui sont sunnites. Voyez Cuinet, *op. laud.*, t. III, p. 271; Niebuhr, *Voyage*, t. II, p. 202. C'est aux environs que se trouve l'un des sites légendaires du paradis terrestre. D. de Rivoyre, *Les vrais Arabes et leur pays*, p. 116.

liques de certains hommes et sur la signature personnelle de ce pacha insensé, était inouïe : Bassora fut changée en lieu de tristesses, et ses habitants infortunés soumis à toutes sortes de peines. En outre ce pacha, insoucieux des conséquences de ses actes et obéissant à d'affreux conseils qui lui avaient suggéré l'ambition de s'attribuer à lui-même le gouvernement de Bassora, adressa des ordres secrets aux aghas qu'il avait envoyés à Aḥmed et à Féthî, et fit mettre ceux-ci à mort; il fit apporter à Bassora leurs têtes coupées, croyant que cela servirait d'exemple au monde. Mais les aventures de ces deux innocents furent bientôt connues tant au dedans qu'au dehors de la ville : il s'ensuivit un soulèvement général. Profitant de ce désordre, les indigènes du Djézâïr, s'entr'aidant les uns les autres, s'efforcèrent de chasser les Turcs et commencèrent à attaquer à coups de fusil la garnison de Qourna.

La nouvelle de cette audacieuse entreprise mécontenta fort le gouverneur; il envoya, au secours de cette garnison, un certain nombre de fusiliers par la voie du fleuve, sur des navires, en même temps que par terre trois à quatre mille hommes des troupes indigènes de Bagdad ou pris parmi la cavalerie des *séïmens* se rendaient dans la même direction. Ces soldats se rencontrèrent avec les Bédouins dans la localité nommée Chérich, en face de la forteresse de Qourna. Cet endroit est situé entre des jardins et des marécages vaseux où il était impossible de déployer de la cavalerie; la plus grande partie de l'armée du pacha, pieds nus, descendit dans le marais pour atteindre l'ennemi. Un ou deux aghas très connus ayant été blessés à coups de lance du côté des Turcs, et plusieurs soldats s'étant enfuis, le désordre commença à se mettre dans les rangs du corps expéditionnaire; tout à coup on aperçut, du côté du désert, toute une armée de Bédouins brandissant leurs lances; quand ils arrivèrent sur le lieu de la lutte, chacun se confia à la vitesse de son cheval pour leur échapper; les Turcs s'enfuirent en masse.

De l'autre côté, les braves fusiliers qui venaient à la res-

cousse à bord des navires n'étaient pas encore arrivés au lieu où ils devaient débarquer, qu'ils furent entourés, sur le rivage, à Déïr, par une attaque des Bédouins, et massacrés. La petite garnison qui était assiégée dans cette localité fut réduite au désespoir; ceux qui continuèrent à résister furent tués ou faits prisonniers, et il n'en fut plus question. Enfin l'armée locale de Bagdad, saisissant l'occasion de ces difficultés pour se venger du traitement qu'elle avait éprouvé de la part du gouverneur, profita de ce désordre pour abandonner le parti de celui-ci, quitta la route de Bassora et rentra dans ses quartiers à Bagdad.

Mourtéẓa-Pacha fut très attristé par ces événements. Il se repentit alors de sa conduite, laissa en place tout l'argent et les objets en nature qu'il avait fait saisir, et s'enfuit tout seul. Il rejoignit son armée à ʿArdja, et conçut le projet de se venger de la défection de ses troupes en rejetant la faute sur certains de ses officiers; mais ceux qui étaient soupçonnés, ne se sentant pas en sûreté, s'enfuirent et quittèrent le pays.

Ces incidents extraordinaires étaient tout ce que désirait Ḥuséïn-Pacha, gouverneur de Bassora; les fautes de son collègue de Bagdad furent cause que l'étoile de la prospérité se leva de nouveau pour lui : il reprit possession de sa capitale, et s'occupa, satisfait, de l'administration de sa province.

En ces temps troublés, des bruits alarmants circulèrent dans Bagdad; des brigands la parcoururent pendant la nuit; la terreur y régna depuis le soir jusqu'à la prière du matin, et les habitants, armés, montèrent la garde toute la nuit dans les différents quartiers.

Mourtéẓa-Pacha revint, ne rêvant plus qu'à reprendre Bassora; mais, malgré les informations qu'il en donna à la Porte et le soin qu'il prit de solliciter l'autorisation d'entrer en campagne, il ne put en obtenir la permission et resta plusieurs jours retiré tristement dans un appartement écarté de son palais.

Son gouvernement dura un an et onze mois, du 14 chèwwal

1063 (7 septembre 1653) au 14 ramaẓan 1065 (18 juillet 1655).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOḤAMMED-PACHA

Ce Moḥammed-Pacha, connu sous le sobriquet de Aq (le blanc), était né à Constantinople et avait été, comme ses prédécesseurs, élevé dans le sérail. Il fut malade pendant la moitié de la durée de son gouvernement. On prétend que, par une rencontre étrange, il résulterait de l'enquête menée par ʿAbd-ul-Bâqi Vedjdî-Efendi, secrétaire du Divan et son ennemi, homme disert d'ailleurs, que ce pacha étant sans forces et la chaleur de la fièvre augmentant sans cesse, les médecins n'y pouvaient trouver de remède, lorsqu'un derviche à peu près fou, de l'ordre des Mevlévis ou derviches tourneurs, connu sous le nom de Khérâbâti, vint visiter le pacha dans sa chambre de malade, fit des prières pour sa guérison et lui dit adieu immédiatement. Pendant qu'il s'en allait, Vedjdî-Efendi le rejoignit et l'accompagna jusqu'à la porte, en lui demandant de dire des prières pour la guérison du gouverneur. « C'est une chose dont nous avons pris la charge, répondit le derviche ; c'est comme si nous nous y étions dévoués corps et âme.» Tel est le sens dans lequel il parla. En outre, certains pauvres dignes de confiance rapportent que ce même derviche donna alors à goûter aux pauvres de la place publique des confiseries au sucre et des mets de diverses espèces ; après qu'il se fut ainsi prodigué pour les servir, on desservit et chacun se rinça, suivant l'usage, les mains et la bouche ; puis ce derviche se tint debout, près de la porte, dans l'endroit où l'on dépose ses chaussures en entrant, se mit en posture de suppliant et prononça ces mots : « On vient si l'on veut, mais il faut une permission pour partir » (proverbe turc). En même temps, il demanda les prières de ses amis pour faire le voyage de l'éternité. Le pauvre qui était assis à la place d'honneur osa répliquer : « O derviche, que signifie encore cette vaine demande et cette ambition irréali-

sable? » Mais il le blâma : « Ce sont, dit-il, les braves qui vivent dans le monde des âmes qui m'ont invité ; » et il expliqua ainsi la demande qu'il avait formulée. Les derviches furent bien étonnés; néanmoins, comme il leur disait : « Votre voie est ouverte, ne soyez pas honteux devant Dieu », ils consentirent à satisfaire sa demande, à réciter des prières et la *Fâtiḥa*. Trois jours se passèrent, au bout desquels le derviche mourut, comme il l'avait prévu. Quant au pacha malade, il guérit et se rétablit en peu de temps.

Ce derviche avait adopté extérieurement la conduite de certains philosophes cyniques qui ne craignent pas d'attirer le blâme sur eux, et il commit en effet certains actes répréhensibles, qu'on ne peut nier; mais il était unique pour s'attirer l'affection des hommes, et malgré son froc rapiécé de derviche, il prodiguait aux pauvres l'or et l'argent, à la façon de Ḥâtim Ṭayy. Il émettait souvent la réflexion suivante : « Combien peu d'hommes échappent au vice de la débauche! »

Moḥammed-Pacha était brave et courageux, aimant à monter à cheval; il avait une passion pour la chasse et se promenait seul dans la campagne. Sous son gouvernement, il se produisit, parmi les troupes indigènes, une sédition due à certains individus présomptueux dont le chef était un vieillard niais nommé ʿAbdî, insouciant des punitions de la fortune. Le pacha, pour disperser le rassemblement de ces sots et faire un exemple qui pût fournir des sujets de réflexion aux insouciants, invita un vendredi, par une ruse étonnante, ce personnage à venir en sa présence et aussitôt, sans le laisser se reposer, il le fit mettre à mort par la main du bourreau. Les conjurés, l'ayant appris, se réunirent en armes sur la place publique et se mirent en devoir de le venger. Le gouverneur, dans sa simplicité, crut que sa présence suffirait pour effrayer les mutins et pour les disperser par la seule terreur. Il monta donc à cheval pour se rendre à la prière du vendredi célébrée dans la mosquée du Grand-Imam, et passa sur la place publique où les fauteurs de la sédition étaient assemblés; mais les gens de la basse classe

placés en embuscade dans les cafés lancèrent au pacha des pierres et des injures, massacrèrent deux *léwends* de sa suite et commencèrent le combat. Le pacha revint en toute hâte au palais pour repousser la sédition ; il réussit à éteindre le feu de la lutte et de la rébellion. Néanmoins les mesures qu'il avait prises publiquement dans cette affaire désagréable furent la cause qui lui fit décerner par le peuple le surnom sous lequel il est connu (*àq*, l'honnête, c'est-à-dire simple).

En ce même temps Khasséki Ḥuséïn-Agha, venu avec le titre d'agha de Bagdad, s'étant mêlé de la conduite des affaires de l'État et étant insouciant à l'égard du zèle du souverain pour la direction de l'empire, un firman fut adressé au gouverneur pour le mettre à mort. A peine entré dans la ville et reçu par le gouverneur, cet Ḥuséïn fut étranglé et rayé du nombre des vivants. L'ancien agha, qu'il devait remplacer, fut confirmé dans ses fonctions, où il devint indépendant.

Le gouvernement d'Aq-Moḥammed-Pacha s'étendit du 15 ramazan 1065 (19 juillet 1655) au dernier jour de moḥarrem 1067 (18 novembre 1656), soit une durée d'un an et quatre mois et demi.

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOḤAMMED-PACHA

Élevé dans le sérail, Moḥammed-Pacha, connu sous le surnom de Khasséki, avait été gouverneur-général d'Égypte et de Damas. Il aimait la pompe et le faste ; il suivait surtout ses propres avis, et non ceux des autres. Contrairement à l'usage de Bagdad, il fit établir le divan sous une nouvelle forme et obligea les fonctionnaires de l'administration à porter le *mudjèvvèzè* (turban de mousseline à côtes) et le *férédjè* (manteau). Chaque jour, en se rendant au siège du gouvernement, il distribuait libéralement de l'or et de l'argent à ceux qui le méritaient ; à d'autres moments, il donnait des gratifications à ceux qui s'étaient distingués. Avec toute cette pompe, il était imprévoyant, sans connaissance du monde, sans notion de la

conduite des États et des peuples, négligent sur le chapitre de la discipline dans l'armée, et insouciant en politique. Les troupes indigènes de la garnison, présomptueuses et recherchant les occasions de désordre, passaient la nuit à boire du vin en compagnie de musiciennes et de chanteurs. La sédition ne tarda pas à éclater dans les conjonctures suivantes.

En 1067, à la fin de l'année (septembre 1657), certains Bédouins s'étant révoltés du côté de Djéwâzir, le pacha, pour les châtier, envoya en hâte, par terre et par eau, l'infanterie et la cavalerie des troupes locales. Quand ces soldats furent arrivés sur le lieu de destination et y furent campés, le *kiaya* de l'aile gauche, le *bach-tchaouch* local, et plusieurs *beuluk-bâchy*, tous vieillards expérimentés, tentèrent d'enrayer les vices de ces troupes et, sans employer des moyens illégaux ni prononcer en leur présence des paroles que leur fierté n'aurait pas admises, s'opposèrent à leurs rassemblements et refusèrent d'entrer dans leurs projets de sédition ; mais ce fut en vain : chacun d'eux subit le martyre, et plusieurs innocents furent, à cette occasion, blessés à coups de sabre et emprisonnés. A la suite de ces hauts faits, les troupes se débandèrent et revinrent à Bagdad. A la réception de cette affreuse nouvelle, le gouverneur réunit l'agha de Bagdad et les vieillards parmi les janissaires de la capitale, point d'appui de son pouvoir politique, tint un conseil général et raconta en leur présence ce qui s'était passé. Après en avoir délibéré, on tomba d'accord sur cette résolution que les portes de la ville seraient fermées, que les soldats des troupes locales seraient repoussés et qu'il leur serait interdit d'entrer dans la cité, tant qu'ils n'auraient pas livré les fauteurs de ces désordres. Bien que chacun approuvât publiquement cette résolution, les esprits hypocrites s'étaient facilement entendus pour que l'événement fût tout autre.

Les troupes locales arrivèrent donc au dehors de la forteresse, et comme il avait été convenu, il leur fut interdit d'y entrer. Cette situation se prolongea deux ou trois jours. Mais

comme cette incertitude était un excellent prétexte pour les envieux et les intrigants, ceux-ci entraînèrent les sots et les insouciants. Dans une nuit noire, les janissaires se réunirent, allèrent frapper aux portes de rue en rue pour assembler leurs affidés et troublèrent ainsi jusqu'au matin le repos des citadins. Au jour ils ouvrirent les portes à ceux qui étaient dehors et les invitèrent à prendre part à leur assemblée. Les troupes locales, ainsi qu'un torrent qui entraîne les montagnes, marchèrent comme à l'assaut général de la ville, se rassemblèrent dans un seul lieu et s'entendirent pour exécuter ce qu'ils avaient en tête. Ils se portèrent à l'attaque du palais du pacha sous prétexte de réclamer le *chéïkh-bender* de Bagdad, le *roûznâmtchi* et l'*embâr-émîni*. Le gouverneur n'osa pas bouger et ne vit d'autre ressource que de se rendre. Ces gens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent et s'en retournèrent à la place publique. Ayant ensuite réussi à s'emparer de l'*embâr-émîni*, ils le mirent à mort ; à la nuit, le champ de bataille fut déserté par les combattants et chacun s'en retourna chez soi pour y songer au lendemain.

Le second jour, cette foule armée envoya dire au gouverneur qu'elle réclamait ceux des mêmes individus qui ne lui avaient pas été livrés la veille. Le gouverneur, de bonne foi, répondit grossièrement qu'il ne les avait pas chez lui, et que même il donnerait sans compter des récompenses à qui les trouverait; il les autorisa à les rechercher eux-mêmes. Ces gens se dispersèrent, coururent de coin en coin et finirent par trouver le pauvre *roûznâmtchi*, qu'ils mirent à mort injustement, le vendredi, pendant que les muezzins, du haut des minarets, criaient l'appel à la prière. Ce personnage infortuné n'avait jamais commis la moindre action de nature à entraîner une telle punition, ni même un simple blâme ; il tomba victime de ses ennemis et des envieux.

Au milieu de ces troubles, le bruit se répandit parmi le peuple, de façon à lever tous les doutes, que le *chéïkh-bender* s'était mis sous la protection des Arabes Ṭayy, et était parti,

en leur compagnie, du côté de Mossoul. L'assemblée se sépara et chacun rentra dans sa maison détruite. Une semaine environ se passa de cette façon. Ces gens, ne se contentant pas des actions injustes qu'ils venaient de commettre, après avoir mis à mort plusieurs personnes, piqués par l'aiguillon de la discorde et poussés par l'ambition de s'immiscer dans les affaires de la province, profitèrent d'une nuit obscure pour causer un grand tumulte et effrayer tout le monde.

Le pacha, pour se sauver, avait, lui aussi, pris la route des plaines et était parti en voyage. Le matin, au lever du soleil, dans la pensée de s'assurer si le gouverneur avait quitté le pays et de voir à quoi aboutiraient ces entreprises difficiles, on s'informa et l'on sut alors, dans la citadelle, qu'il avait effectivement adopté ce parti. Le but sur lequel s'accumulaient les injures de ces individus ayant disparu, ceux-ci, « ressemblant à un forgeron sans soufflet, à un pêcheur sans filet », restèrent plongés dans l'étonnement et l'hésitation. Plusieurs vieillards expérimentés faisant partie des janissaires de la capitale, pensant qu'il était utile d'éteindre le feu avant qu'il s'enflammât tout à fait, se réunirent devant la porte des aghas, s'y mirent d'accord pour faire arrêter et conduire en prison ceux qui, d'entre leurs troupes, avaient l'intention de fomenter des troubles, levèrent, avec leurs aghas, le drapeau de l'obéissance et de la discipline et annoncèrent une réunion générale sur la place publique. Quant aux troupes locales, elles s'empressèrent de se joindre à cette réunion et d'y vouloir causer avec leurs amis ; mais les janissaires expulsèrent ces petits Ḥâdji-Bektâch[1] et les éloignèrent à coups de flèches et de fusil. Ces insouciants voulurent alors s'informer de ce qui se passait ; mais n'ayant trouvé personne pour leur répondre, la plupart s'enfuirent ; un petit nombre seul resta sur la place de Qambèr-ʿAlî.

1. Ḥâdji-Bektâch avait présidé à la fondation du corps des janissaires ; c'est par dérision que ce nom est donné ici aux levées indigènes. Cette expression ne figure pas dans le texte imprimé de Nazhmî-Zâdè.

De l'autre côté, le gouverneur, qui peu à peu avait reçu des informations au sujet du résultat de cette échauffourée, revint à Bagdad, arriva à l'occident de la ville et descendit, avec ses tentes et ses écuries, dans l'endroit nommé Minṭaqa. Un firman énergique fut de sa part adressé aux troupes locales par l'entremise des janissaires; il réclamait la remise des fauteurs des désordres, le *çâgh-qol-aghâsy*, le *kiaya* local, le capitaine des soldats rayés des rôles (*tchâlyq-beuluk-bâchy*), et plusieurs autres individus; il avertissait ceux qui refuseraient d'obéir et oseraient persévérer dans la rébellion, d'avoir à s'attendre à la punition qu'ils avaient méritée. Quand ils reçurent communication de cette énergique détermination, tous les alliés furent remplis de terreur, et la force de raisonner et de prendre des mesures fut enlevée même aux plus intelligents d'entre eux. N'ayant pas une audace suffisante pour résister et lutter, ils résolurent d'implorer leur pardon sous le prétexte qu'il n'était pas juste que des musulmans combattissent les uns contre les autres. Cette décision remplit de joie les janissaires, qui, à cette nouvelle, s'emparèrent des individus réclamés et les livrèrent au pacha, en les mettant chacun sous la surveillance d'un *tchorbadji* ou capitaine de compagnie, en priant qu'il se contentât de les exiler; mais le gouverneur n'accéda à leur demande que pour le *çâgh-qol-aghâsy* et fit mettre à mort les autres; en outre, il déchira les titres des pensions (*nân parasi*) affectées à plus de trois cents individus, et en gratifia d'autres. Une grand nombre de personnes furent dispersées et réduites à errer dans les campagnes, en proie à une misère profonde. Il se passa juste quarante jours entre la première révolte de ces factieux, les meurtres injustifiés de musulmans qu'ils commirent, et leur fin sous le sabre du bourreau.

L'inconvénient de ces discordes fâcheuses, c'est que le gouverneur, à partir de ce moment, tomba sous la dépendance des troupes attachées à son gouvernement, dont il avait un besoin effectif et sur lesquelles il avait pu s'appuyer pour

enrayer la révolte. Il fut obligé d'avoir des attentions pour ces prétoriens, de sorte que chacun de ceux-ci se mit, dans la limite de ses moyens, à pressurer le pauvre peuple, sans qu'il lui fût permis de songer à les punir de ces exactions.

En cette même année, Ḥuséïn-Agha Maʿn-Zadè[1], nommé à l'ambassade auprès de Châh-Djéhân, souverain de l'Hindoustan, par le sultan ottoman Moḥammed IV, vint à Bagdad, y séjourna quelques jours, puis s'embarqua pour faire voile vers sa destination.

Voici quelle était la cause de cette mission. En 1059 (1649), Moḥammed Néder-Khân, souverain du Turkestan, avait envoyé un messager avec des lettres à Constantinople, pour se plaindre de son fils ʿAbd-ul-ʿAzîz-Khân et demander que le Sultan adressât à celui-ci de bons conseils ainsi qu'une lettre remplie de sages directions ; il demandait aussi, par une lettre à part, qu'on le secourût et qu'on l'aidât à dénouer le différend qui régnait entre les souverains de l'Inde et de la Perse[2]. Le Sultan admit ces demandes, écrivit des lettres en réponse et chargea de les porter le séyyid Muhyi 'd-dìn, un des *mutéferriqa* de sa cour. Celui-ci partit et s'acquitta de sa mission ; ensuite un messager nommé Séyyid-Aḥmed[3] fut envoyé par Châh-Djéhân, souverain mogol de l'Inde, avec des cadeaux somptueux ; ce messager fut admis à la cour du sultan, et en réponse à la lettre dont il était porteur, on envoya Dhou'l-Faqâr-Agha dans l'Inde avec une missive et des présents ; quand ce dernier eut accompli sa mission, en retour un envoyé nommé Qâ'ïm-Bey fut chargé de porter à Constantinople des cadeaux royaux, et c'est pour faire tenir la réponse à cette dernière ambassade, ainsi que des présents encore plus beaux, que Ḥuséïn-Agha reçut la mission dont nous avons parlé, et qui l'amena à Bagdad. Cette mission échoua d'ailleurs : à peine

1. Il était fils du fameux prince des Druzes, Fakhr-eddîn. Cf. Hammer, t. X, p. 387.
2. Comparez Hammer, *op. laud.*, t. X, p. 223, qui écrit Nezirkhan.
3. Séïd Ḥâdji Moḥammed, dans Hammer, t. X, p. 335.

arrivé dans l'Inde, le souverain s'empara des présents que portait l'ambassadeur, et le renvoya; son retour eut lieu également par Bagdad, où il passa, se rendant en Asie-Mineure, dans le courant de l'année 1069 (1659).

En cette même année 1067 (1656-1657), un ambassadeur du Châh de Perse, nommé Kèlb-i ʿAli, portant une lettre qui contenait des propositions de paix, ainsi que des présents, fut reçu à la cour et devint l'objet des faveurs impériales. Il réussit dans sa mission : pour porter la réponse et remettre certains cadeaux considérables, Ismâʿîl-Agha fut envoyé par la Porte au Châh de Perse avec une grande pompe; celui-ci, après avoir terminé ses affaires, revint à Bagdad, où il mourut et fut enterré dans le voisinage de la mosquée du Grand-Imam.

Il y eut, dans cette même année, par suite de pluies abondantes, une inondation; le Tigre et l'Euphrate débordèrent, se réunirent à travers les plaines basses de la Mésopotamie et couvrirent les campagnes avoisinant la ville; les environs de la forteresse ressemblaient à la mer. Le torrent d'eau se déversa dans le fossé; la tour de la Victoire (*Fèth-qoullèsi*), non loin de la Porte Blanche, fut rasée; en beaucoup d'endroits les tours et les courtines furent ruinées. Le gouverneur prodigua l'or et l'argent et ne marchanda pas ses peines; il fit reconstruire cette tour et les autres points atteints par le désastre; il fit achever ce travail avec une telle solidité que les architectes les plus savants et les ingénieurs les plus méticuleux applaudirent son zèle. On fit, à cette occasion, le chronogramme suivant :

دوزدی بو قلهٔ ممتازی محمد پاشا

Moḥammed-pacha a rétabli cette tour privilégiée.

Ce qui donne, par le calcul de la valeur numérique des lettres, l'année 1068. A cette époque le gouverneur lui-même, gêné par l'inondation, quitta la localité de Minṭaqa et alla habiter l'agréable palais qui est à l'occident de la ville. L'eau de l'Euphrate ayant trouvé le moyen de se déverser dans le Tigre

par cette même localité de Minṭaqa, des canaux au cours rapide se formèrent et interrompirent la circulation de différents côtés ; pendant longtemps les allants et les venants ne purent traverser ces canaux que par le moyen de ponts qu'on établit dans deux endroits; il fallut, dans d'autres localités, se servir de *kélèks* et de barques pour passer d'une rive à l'autre. Enfin le pacha dressa ses tentes dans ce même endroit, y rassembla une foule de gens et, grâce à la corvée, fit élever deux digues formidables, dont il avait conçu le plan lui-même, et renforça les digues placées dans d'autres endroits qu'il importait de tenir barrés. Jusqu'à présent ces travaux sont une facilité pour les voyageurs, qui bénissent sa mémoire.

La chute des murs de fortification qui couvraient Bagdad est un événement qui fut vite connu dans les différentes régions de l'empire ; aussi le gouverneur d'Amid (Diarbékir), Mourtéẓa-Pacha, ainsi que ceux de Kerkoûk et de Mossoul reçurent l'ordre de contribuer, avec les troupes de leurs provinces, à la défense de la place devenue ville ouverte ; ils vinrent, et couvrirent de leurs escadrons la plaine de Bagdad. Mais après qu'ils y eurent séjourné un court espace de temps, un ordre décisif du sultan fut remis à ce Mourtéẓa-Pacha, et lui enjoignit de se rendre en Anatolie pour y combattre le fameux vizir Abaza Ḥasan-Pacha, célèbre par sa désobéissance, qui s'était révolté ainsi que plusieurs vizirs et mirmirans séduits par ses propositions. Ce gouverneur partit donc et se dirigea vers l'Asie-Mineure.

En 1067 (1657), les troupes ottomanes reprirent aux Vénitiens l'île de Ténédos (Bozdja-ada), qui, par la négligence des gouverneurs, avait été enlevée dans le courant de l'an 1066[1]; ensuite, par les soins du sultan et de son grand-vizir Kieuprulu Moḥammed-Pacha, la forteresse de Yanova (Jenœ) tomba aux mains des Turcs en 1068 (1658)[2]. Quand la nouvelle en parvint à Bagdad, les réjouissances durèrent plusieurs jours.

1. Comparez Hammer, *op. laud.*, t. XI, p. 26.
2. *Id. op.*, t. XI, p. 38.

Moḥammed-Pacha veillait à l'entretien des établissements de bienfaisance et des monuments publics; apprenant que la coupole du mausolée d'ʿOthmân, le troisième khalife, situé dans le cimetière de Baqîʿ à Médine, était ruinée par la suite des temps, il dépensa l'or et l'argent nécessaires, envoya un exprès porteur d'un voile de *qoubbé* et fit construire à nouveau une coupole brillante et réparer le mausolée. Ses œuvres existaient encore à l'époque où l'auteur écrivait. Il fit en outre achever deux minarets de la mosquée d'ʿAli, à Nédjef. Ayant su que des religieux chrétiens avaient construit une église dans le voisinage du tombeau du chéïkh Moḥammed Azharî, alors que ni église ni couvent n'avaient été élevés à Bagdad depuis sa fondation, il la fit démolir, et construisit une mosquée à la place. Voici le chronogramme que le père de notre auteur composa pour fixer la date de la construction de ce temple :

جامع نور سلحدار محمّد پاشا

Mosquée lumineuse du *silihdâr* Moḥammed-Pacha. (= 1069).

Pour bien comprendre l'allusion contenue dans l'expression de *mosquée lumineuse,* il faut savoir que ce pacha avait été surnommé le *Père de la lumière* (Aboû 'n-Noûr) quand il était gouverneur-général d'Égypte.

Il détermina les fondations pieuses qui devaient être affectées à l'entretien de cette mosquée, en nomma les employés ainsi que le personnel nécessaire; mais sa mort étant survenue pendant qu'il se livrait à ce travail, le monument resta incomplet et abandonné, lorsque, en 1077 (1666-1667), le vizir Ouzoun Ibrahîm-Pacha le fit achever et le livra au culte. Plus tard, en 1079 (1668-1669), par les soins du vizir Qara Mouçṭafa-Pacha, des appointements furent distribués par le fisc aux serviteurs de cette mosquée; enfin, en 1094 (1683), quand le *silaḥchoûr* impérial Moḥammed-Bey, qui avait été élevé dans le service de Moḥammed-Pacha, vint à Bagdad pour y remplir une certaine mission dont il avait été chargé par la Porte, il répara et acheva ce monument, le revêtit d'arabesques dorées et d'ins-

criptions dignes du calligraphe Yaqoût el-Mosta'çémî ; il y joignit une fontaine publique (*sébîl*) d'aspect agréable, et augmenta les revenus et le nombre des serviteurs de la mosquée. Notre auteur composa le chronogramme qui fixe la date de l'achèvement de ce temple :

واصل رحمت رحمن محمّد پاشا　　والیٔ دار سلام ایکن او ذات اعلا
سعی و إخلاص ایله بو جامعی قلدی بنیاد　　لیك اتمامنه چون امدی عمری ایفا
اول سلحشور شهنشه محمّد بك انك　　یعنی پرورده سی خیراتنی قلدی احیا
اوّل و اخرنی ایله خدایا مقبول　　رحمتکدن اوله بانیسنه جنّت مأوا
بر ادا ایله دیدی پیر خرد تاریخن　　جامع النّور ابو النّور محمد پاشا

« Quand Mohammed-Pacha, qui jouit aujourd'hui de la miséricorde de Dieu, était gouverneur de Bagdad, demeure du salut, cet éminent personnage, dans son effort sincère, bâtit cette mosquée ; mais comme la vie ne lui permit pas de l'achever, Mohammed-Bey, *silahchoûr* de l'empereur, fit revivre les œuvres bienfaisantes de celui qui l'avait élevé. O Dieu ! fais que son commencement et sa fin soient agréés et que, par un effet de ta miséricorde, le constructeur de ce monument habite le paradis ! La vieille raison m'a d'un seul coup soufflé ce chronogramme : « Mosquée de la Lumière, d'Aboû 'n-Noûr Mohammed-Pacha. »

Le gouvernement de ce pacha dura deux ans, dix mois et sept jours, du 1er séfer 1067 (19 novembre 1656) au 7 zou 'l-hidjjé 1069 (26 août 1659).

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOURTÉZA-PACHA, POUR LA DEUXIÈME FOIS

Mourtéza-Pacha, comme nous l'avons vu, avait déjà été chargé une fois du gouvernement de Bagdad, puis il avait été nommé à Diarbékir, envoyé en Asie-Mineure pour combattre Abaza Hasan-Pacha, et renvoyé à Bagdad en qualité de gouverneur.

Abaza Hasan-Pacha s'était révolté en 1068 (1657-1658), et c'est, ainsi que nous l'avons mentionné, Mourtéza-Pacha au-

quel le sultan avait confié le soin de le combattre et de disperser ses partisans; le titre de *serdâr*, qu'on lui conféra à cette occasion, lui donna la haute main sur les vizirs et les mirmirans qui furent chargés de le seconder. Il réunit des troupes en nombre considérable et se mit en marche au bout de fort peu de temps. Il vint à Ilghîn[1], localité située près de la ville de Qonya, et de là sema l'épouvante dans le cœur des ennemis. Abaza, de son côté, avait réuni l'élite des troupes de l'Asie-Mineure; son adversaire, qui agissait avec une folle présomption et méprisait l'ennemi qu'il avait devant lui, n'avait pas encore rangé son armée en bataille qu'il fut entouré par les bataillons serrés des troupes d'Abaza et contraint de lutter. La victoire se tourna du côté des révoltés. Les mauvaises dispositions adoptées par le général ottoman et l'effroi irréfléchi dans lequel il tomba l'empêchèrent d'atteindre le but qu'il se proposait; son armée fut taillée en pièces, ses biens et ses bagages pillés par les vainqueurs; il s'enfuit à bride abattue et arriva, tout seul, en fugitif, devant la forteresse d'Alep. Malgré cette défaite, son armée, qui avait été si promptement dispersée, fut par lui rassemblée de nouveau et présenta bientôt un ensemble formidable, tandis que l'ennemi souffrait de la famine et de la cherté dans la ville de Killîs, entre Alep et 'Aïn-Tâb.

Mourtéẓa-Pacha adopta alors d'autres dispositions. Par le moyen d'intermédiaires, il réussit à tromper les révoltés en leur promettant son appui pour obtenir leur pardon de la Porte, et grâce à ces fallacieuses promesses, obtint que Ḥasan-Pacha, Aḥmed-Pacha, fils de Ṭayyâr-Zâdè, Kèn'ân-Pacha dit le Blond (*çâry*), ainsi que plusieurs mirmirans et autres officiers supérieurs, vinssent le rejoindre; il les logea avec beaucoup d'honneurs, les gratifia de largesses abondantes, et pendant plusieurs jours se livra avec eux aux plaisirs et aux démonstrations d'amitié. Après avoir endormi leur méfiance par ces démonstrations, il fit, dans le courant de l'année 1069

1. Voir Cl. Huart, *Konia, la ville des derviches tourneurs*, p. 121.

mettre à mort tout d'abord Ḥasan-Pacha, puis se débarrassa des autres en remettant à leurs hôtes le soin de les faire disparaître; ensuite il envoya leurs têtes à la Porte, avec un messager rapide.

Après avoir ainsi délivré l'empire d'un de ses plus grands dangers, il revint à Diarbékir, chef-lieu de son gouvernement, et sollicita celui de Bagdad, à la condition de faire réparer le canal de *Dodjéïl* ou du petit Tigre[1], qui était ruiné par la suite des ans, de rétablir la balance des recettes et des dépenses du trésor de la province, qui souffrait de l'accumulation des impôts arriérés, d'envoyer chaque année au Palais impérial cent bourses d'argent sous le titre d'*irsâliyyè* (envoi de fonds), et d'adresser à l'arsenal de Constantinople deux mille *batmans*[2] de poudre à canon par an.

La Porte admit ces propositions et lui conféra ce gouvernement. Il se mit immédiatement en route pour s'y rendre. A son arrivée, au lieu de faire son entrée dans la ville, il descendit proche du campement de l'ancien gouverneur Moḥammed-Pacha, prit pour prétexte l'examen des comptes du trésor, et tout en se montrant à la fois sévère et triomphant, il fit monter la dette de ce pacha à plus de six cents bourses, qu'il s'empressa de réclamer avec force insistance. Moḥammed-Pacha était excusable, mais comme il était mal vu du grand-vizir Kieuprulu Moḥammed-Pacha, il dut, pour se défendre, avoir recours aux sollicitations et aux intercessions; finalement il obtint une réduction de cent bourses sur cette somme, paya intégralement et comptant cent soixante bourses; il donna des gages en garantie d'une partie du reste, et il s'en remit, pour le payement de l'autre partie, au moment où il serait devenu à l'aise. Le nouveau gouverneur entra alors dans la ville, effaçant le passé et supprimant toute cause d'ennui et de gêne; il invita Moḥammed-Pacha au sérail, lui

1. Cf. Layard, *Discoveries in Nineveh and Babylon*, p. 576.
2. Sur le *batman* de Bagdad, dont la valeur était de 6 ocques, voyez Rousseau, *id. op.*, p. 117.

prépara un festin, lui fit un présent de la valeur de quinze bourses en monnaie de bon aloi, de treize mules et d'une fourrure de martre d'apparence royale; il donna un magnifique poignard à son frère et un autre à l'enfant qu'il avait adopté pour son fils. L'ancien gouverneur accepta malgré lui ces cadeaux et échappa, au prix de mille peines, aux filets de l'oppression.

Mourtéẓa-Pacha, étant monté avec pompe sur le siège de son gouvernement, envoya des ordres aux villages et aux cantons, rassembla et fit venir des paysans sur l'ancien canal Dodjéïl, fit creuser et nettoyer ce canal pendant trois à quatre mois par trois ou quatre mille terrassiers sous la direction d'ingénieurs habiles, réparer les bourgades et leurs mosquées, inscrire avec équité les impôts dus par les sujets et les produits de la dîme; il satisfit les pauvres paysans en leur permettant de semer et de travailler dans cette même année. La règle qu'il établit était encore suivie, et les monuments qu'il a laissés duraient encore lorsque notre auteur écrivait.

Entre autres réformes il supprima les *sâliyânés* (traitement annuel) dépassant les cent bourses d'argent assignées annuellement sur le trésor pour permettre au gouverneur et aux *deftèrdârs* ou directeurs des finances de vivre à leur aise, ainsi que les *khâçç* ou affectations propres qu'ils possédaient[1]; il anéantit la valeur de principauté acquise par certains sandjaks; il détermina la somme destinée à être expédiée à la Porte ainsi que la poudre à canon qu'on devait lui envoyer; il fit inscrire ces deux dépenses sur les registres et en exposa les conditions. Jusqu'à l'époque de l'auteur, le trésor de Bagdad supportait cette noble charge. Les dispositions qu'il adopta pour régler la balance des recettes et des dépenses du trésor sont les suivantes : les impôts établis sur le peuple, qui s'étaient accumulés par suite des arriérés dont nous avons

1. Sur cette sorte de propriété, voir Belin, *Étude sur la propriété foncière*, p. 136; *Du régime des fiefs militaires dans l'islamisme*, p. 43.

parlé, furent perçus en une année à titre de payement anticipé; la différence de l'année lunaire arabe et de l'année solaire gréco-syrienne fut le moyen qui permit de régler cette question; les biens des pauvres gens qui avaient été rassemblés par un dol manifeste et à titre de payement anticipé, furent oubliés en vertu de la règle : « On ne parle pas du passé » (proverbe arabe). C'est ainsi qu'on équilibra les entrées et les sorties, qu'on inscrivit sur les feuilles des registres. En outre ce même gouverneur envoya des présents royaux à ceux qui, à la Porte, tenaient les rênes des affaires, et distribua des cadeaux aux allants et aux venants; telle fut la règle, qui est restée imposée aux gouverneurs jusqu'au temps de notre auteur.

Malgré les protestations de loyauté de ce gouverneur à l'égard de la Porte, appuyées, comme nous venons de le voir, d'arguments décisifs, et malgré les services utiles qu'il rendit à son gouvernement, il faut avouer que le poids des impositions retombant sur le peuple devint excessif et suscita des révoltes contre les autorités, ce qui, par un cercle vicieux, contribua à augmenter de plus en plus le chiffre des impôts. Jusqu'à cette date, une piastre valait quatre-vingts aspres pour le trésor de Bagdad; par ordre de ce pacha, la valeur s'en éleva à quatre-vingt-dix; sur son avis également, on perçut un para de plus sur chaque piastre qui entrait dans le trésor, mesure qui valut aux percepteurs des vignes sur la montagne, et aux contribuables cautère sur cautère[1].

Ce gouverneur ne tarda pas à se livrer à des actions déshonnêtes et qui ne convenaient pas à un vizir; à deux reprises, il fit dresser dans la campagne des tentes réservées à la débauche, donna dans cet endroit un festin public où tout le monde fut admis, et tint une séance avec des femmes de mauvaise vie et des chanteuses, ou au milieu d'une société de gens insouciants où les hommes et les femmes étaient mêlés; il devint célèbre parmi le peuple pour cette méthode d'organiser les plaisirs.

1. Jeu de mots dans le texte turc.

Mourtézâ-Pacha, avec ses biens abondants et ses trésors innombrables, devint l'égal des rois, et avec ses armées formidables, celui des plus célèbres conquérants. L'orgueil s'empara de lui à tel point que tantôt il prétendait deviner les pensées de certaines personnes, et tantôt prédisait l'arrivée de certaines gens. Voici un fait dont notre auteur fut témoin : Un jour, pendant que des pêcheurs allaient et venaient en barque sur le Tigre, le gouverneur les fit venir et leur fit jeter le filet pour courir sa chance ; plus de vingt poissons apparurent dans le filet. Une autre fois, un marinier d'un extérieur convenable se présenta à l'audience et dit que sa barque, par suite de la violence du vent, était près de se perdre au milieu de la tourmente, dans telle localité, à telle époque, lorsqu'il avait eu recours à la bonne chance du pacha et avait imploré son secours en formant le vœu de lui apporter une chandelle de cire. Il s'était sauvé et avait atteint tranquillement le rivage du salut. En disant ces mots, il tendit au pacha la chandelle de cire dont il avait fait vœu.

Ce gouverneur se promenait très souvent, seul et à pied, dans les rues et dans les bazars; toutes les fois qu'il se reposait à la tête du pont ou dans les cafés, il jugeait les procès et les différends et rendait des ordres auxquels il n'y avait qu'à se soumettre. Grâce à la crainte qu'il inspirait, citadins et soldats obéissaient et se tenaient tranquilles; toute rébellion disparut et les règles de la discipline furent observées. Il y a ceci de remarquable, c'est que ce pacha, comme un lion assoiffé de sang, avait la vengeance cruelle; il faisait emprisonner pour de longs jours beaucoup d'individus pour une faute médiocre, ou les soumettait à des confiscations fréquentes; il fit même périr une foule d'innocents dans de violents supplices; mais sous son gouvernement on n'entendit parler ni de voleurs de nuit ni de coupeurs de route étrangers.

En 1070 (1660), la prise de la forteresse de Wrad (Grosswardein) par le *serdâr* 'Ali-Pacha [1] fut annoncée à Bagdad et

1. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XI, p. 88.

y causa une grande joie ; la ville et le bazar furent décorés pendant trois jours et trois nuits.

Le gouvernement de Mourtézâ-Pacha dura deux ans, sept mois et deux jours, du 28 zou 'l-ḥidjjé 1069 (16 septembre 1659) au 9 rédjeb 1072 (28 février 1662). Après sa destitution, un firman lui donna le rang d'Anatolie et l'envoya en Crète ; mais préoccupé comme il l'était de visées ambitieuses, il supposa que cette province, dans ses limites étroites, était un piège où on voulait le prendre, et sur les suggestions de certains amis ignorants, il se réfugia auprès du fils de Séyyid-Khân, dans le Kurdistan, et refusa le service qui lui était commandé. A la suite de cette démarche inconsidérée, la plupart des hommes d'État et de ses protecteurs, médiocrement satisfaits de sa décision inadmissible, se détournèrent de lui. Ses troupes étaient dispersées: il ne put soutenir son faste et ne fut plus qu'un prisonnier aux mains des Kurdes ; son trésor fut pillé, ses hardes et bagages lui furent enlevés. Enfin, sur l'ordre du sultan, le gouverneur de Diarbékir, Gurdjî Moḥammed-Pacha, marcha contre lui ; il fut pris et mis à mort avec plusieurs de ses serviteurs, leurs têtes furent envoyées à Constantinople. Triste exemple d'une élévation extraordinaire suivie d'une chute prompte et irrémédiable !

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOUÇṬAFA-PACHA

C'était un vieillard plein de gravité, que l'on appelait le bossu. Il était agha des janissaires lorsque la faveur impériale vint le trouver et le fit arriver au poste de Bagdad. Du temps de la conquête de Mourâd IV, il avait passé quelque temps dans cette ville avec le grade de *tchorbadji* ou capitaine ; ensuite il y avait obtenu celui d'agha; enfin il y revenait pour la troisième fois avec le haut rang de vizir. Il connaissait de longue date les gens de la ville et s'était habitué à eux ; il s'occupa, dans les limites de ses moyens, de faire disparaître les désordres et de conserver le dépôt qui lui avait été confié ; il sup-

prima d'un trait de plume les réclamations de ceux qui s'adressaient à lui pour obtenir vengeance ou le payement du prix du sang; il s'en remit à la prédestination et au terme fixé par Dieu pour ce qui concernait ceux qui étaient noyés, brûlés ou écrasés, c'est-à-dire qu'il se refusa à poursuivre les auteurs des faits, de sorte qu'en cette matière personne ne fut molesté par lui; en outre, il supprima l'impôt vexatoire et nouveau qui, sous le nom de *qonaq-aqtchési* (argent de relais) était un prétexe sous lequel s'abritaient les *kiayas* de la ville et des quartiers pour extorquer de l'argent au pauvre monde. Chaque mois il payait de sa poche à ses aghas la location des demeures où ils logaient, et il mérita la reconnaissance des pauvres.

Le 5 ramazan 1073 (13 avril 1663), le grand-vizir Kieuprulu Aḥmed-Pacha, nommé généralissime, partit pour aller défendre les chrétiens de la Transylvanie (Erdèl), protégés par la Turquie, contre l'empereur d'Allemagne. Le 20 sèfer 1074 (23 septembre 1663), il s'empara de la forteresse d'Ujwar (Neuhäusel) et l'annexa aux États du Grand-Seigneur[1]. On en célébra des réjouissances à Bagdad.

Ce vizir était un vieillard éclairé et un bon ministre, mais il avait un faible pour les gâteaux de chènevis (*bèrs*) et l'opium. Parfois il se mettait en colère sans motif et se livrait sans honte à la violence; poussé par l'ivresse, il réprimandait ou menaçait terriblement la plupart de ses serviteurs. Ayant entendu parler de certains actes irréguliers attribués à son *kiaya* ou intendant, qui était chargé de la conduite de toutes ses affaires, il voulut le châtier; mais celui-ci, craignant pour sa vie, préféra renoncer à ses biens et à ses gains et prit la fuite.

Son gouvernement dura un an, dix mois et huit jours, du 10 rédjeb 1072 (1er mars 1662) au 27 djoumada I 1074 (27 décembre 1663).

1. La date exacte de cet événement est le 24 septembre. Hammer, *op. laud.*, t. XI, p. 145.

GOUVERNEMENT DU VIZIR MOUÇṬAFA-PACHA

Ce ministre, élevé dans le sérail, était orgueilleux et d'un caractère juvénile; il était connu sous le sobriquet de *Pembeugh* (coton). Il venait d'Erzeroum quand on le nomma à Bagdad. C'est pendant son administration qu'un courrier vint apporter la nouvelle de la naissance du sultan Mouçṭafa II, le 8 zou 'l-ḥidjjé 1074 (2 juillet 1664); on célébra, à cette occasion, des réjouissances qui durèrent sept jours et sept nuits. Ce vizir, trop jeune pour son emploi, se montra orgueilleux et présomptueux; il flatta, par suite de son inexpérience, certains malfaiteurs et personnages médisants, se montra dur envers les indigènes, intéressé et rapace pour amasser de l'argent. Près de son palais particulier, il demeurait de pauvres gens pour lesquels il aurait fallu avoir des égards, à cause des relations courtoises que les voisins doivent entretenir les uns avec les autres; au contraire, il s'empara de leurs maisons en leur payant un prix plus que modique et les joignit à sa propriété. En outre, quoiqu'il n'ait pas commis d'acte plus honteux que celui que nous venons de rapporter, le bruit se répandit dans le peuple qu'il avait l'intention d'étendre la main, par n'importe quel moyen, sur certaines propriétés; il se vit l'objet de la malédiction de tout le monde. On prétend même que lorsqu'on parla, devant un des personnages menacés, des actes du pacha, celui-là répondit : « Il y a ici Mançoûr Ḥallâdj, qui rejettera ce coton[1]. »

La durée de ce gouvernement de débauche et de plaisir ne fut pas longue; ce pacha mourut d'une maladie d'intestins et fut enterré dans le voisinage du mausolée d''Abd-el-Qâdir el-Gîlânî. Il n'avait exercé ses fonctions que pendant près de

1. Jeu de mots sur la signification de Ḥâlladj « cardeur de coton » et de Pambough « coton », surnom du gouverneur. Ḥuseïn ben Mançour Ḥallâdj est un célèbre saint de l'islamisme qui fut mis à mort près de la Porte de l'Arcade (*Bâb et-Tâq*), à Bagdad, le 5 zou 'l-qa'dé 309 (7 mars 922). Cf. Pavet de Courteille, *Le Mémorial des Saints*, p. 227.

six mois, du 28 djoumada I 1074 (28 décembre 1663) à la fin de zou 'l-ḥidjjé de la même année (juillet 1664).

GOUVERNEMENT DU VIZIR QARA MOUÇṬAFA-PACHA (POUR LA DEUXIÈME FOIS)

Ce Mouçṭafa-Pacha avait déjà été gouverneur de Bagdad de 1061 à 1063 (1651-1653)[1]; il avait été ensuite chargé successivement des gouvernements de Diarbékir, d'Alep et d'Égypte; puis la mauvaise fortune et les manœuvres de ses ennemis suscitèrent contre lui la colère du sultan : il fut destitué. Pendant qu'il s'en retournait à Constantinople, il apprit que Abaza Ḥasan-Pacha avait été désigné par la Porte pour s'emparer de lui; il laissa donc, là où ils se trouvaient, ses riches trésors et ses bagages considérables et se rendit tout seul, sous un déguisement, à Constantinople où il se tint caché; il échappa à toutes les recherches; cela lui valut le sobriquet de *Firârî* « déserteur ».

Après s'être tenu coi pendant sept ou huit ans, il fut l'objet du pardon impérial et obtint le gouvernement de Van, puis la faveur du sultan l'éleva de nouveau au poste de Bagdad. Devenu ennemi du faste, il voulut, comme un derviche, ne plus porter de vêtements qu'en toile grossière, comme s'il était dégoûté de toute pompe terrestre. Il fréquenta les indigènes avec condescendance, comme s'ils étaient de sa famille. De son temps l'ivrognerie se répandit; la sécurité fut complète, et il fit oublier aux citadins le temps des khalifes abbassides. Il fit célébrer les fêtes de la circoncision de son fils Moḥammed-Bey, qui était né lors de ses premières fonctions; ces fêtes durèrent une semaine, pendant laquelle il offrit des festins à tout le monde, flatta et cajola chacun suivant son état. Il se levait devant toute personne qui avait l'honneur de lui rendre visite et rendait chacun heureux des égards qu'il lui manifestait.

1. Voir ci-dessus, page 83.

Son second gouvernement dura en tout huit mois et vingt-six jours, du dernier jour de ṣéfer 1075 (21 septembre 1664) au 26 zou 'l-qa'dè de la même année (10 juin 1665).

GOUVERNEMENT DU VIZIR IBRAHIM-PACHA

Ce gouverneur s'était fait connaître, alors qu'il était chef des *bostandjis* du Palais impérial, par sa loyauté; c'était un ministre respectable, qui avait su plaire aux petits et aux grands; on l'avait surnommé *Ouzoun* (le long). Quand il fut nommé gouverneur de Bagdad, il arriva, par le jeu du hasard, que le vizir Ḥuséïn-Pacha, alors gouverneur de Bassora, fut la cause, par suite d'une ancienne inimitié qui régnait entre lui et Moḥammed-Pacha, gouverneur de Laḥsâ, de la destitution de ce dernier par la Porte et de sa ruine; de plus, cette province lui fut livrée, et s'étant procuré un ordre impérial par un moyen quelconque, il y envoya des troupes indisciplinées et des pillards arabes et persans. L'ancien pacha avait déjà quitté ce pays avec ses serviteurs et sa maison lorsqu'il se produisit, à la Porte, un revirement complet. Le sultan apprit que, dans les excès commis par la soldatesque envoyée en Arabie, plusieurs femmes musulmanes avait été violées par des étrangers; il reprit cette province au pacha de Bassora et la rendit à son ancien maître, en lui envoyant des secours pour s'y réinstaller. En même temps il chargeait le vizir Ibrahîm-Pacha de châtier Ḥuséïn-Pacha, en qualité de général ayant sous ses ordres un autre vizir, Ibrahîm-Pacha, gouverneur de Diarbékir, Ḥuséïn-Agha, commandant militaire d'Alep, Gurdjî Ibrahîm-Pacha, gouverneur de Mossoul, Çâry Moḥammed-Pacha, beylerbey de Raqqa, et le vizir Kèn'ân-Pacha, gouverneur de Chèhri-zor, chargés de mener à bien cette mission, avec les troupes de leurs provinces.

Ce pacha, ayant établi son gouvernement à Bagdad, s'y arrêta quelque temps ainsi que les troupes qu'il commandait, puis il se mit en devoir d'attaquer l'ennemi. Cependant il

informa par écrit de sa mission Ḥuséïn-Pacha, au moyen d'un messager rapide, en lui représentant que pour remédier à cette affaire fâcheuse, se soumettre aux ordres de la Porte et demander son pardon, il fallait prodiguer l'or et l'argent; les conseils et les menaces étaient répandus dans sa communication. Malgré ses efforts pour éteindre l'incendie qui se préparait, il n'aboutit à rien; il ne reçut qu'une réponse insolente et présomptueuse de la part de Ḥuséïn-Pacha, qui envoya sa famille et ses enfants, ainsi que tous ses trésors, sur la frontière de Perse, s'enferma avec ses partisans, ses serviteurs et ses troupes dans la forteresse de Qourna, et s'y prépara à la lutte.

Le général en chef, de son côté, mit ses troupes en mouvement au milieu de djoumada I 1076 (fin novembre 1665), et partit de Bagdad dans la direction de Bassora; mais trompé par les vains avis et les conseils sans valeur de certains individus qui prétendaient que son adversaire n'aurait pas l'audace de se déclarer ouvertement rebelle à la Porte, il méprisa son ennemi et commit beaucoup de fautes dans les préparatifs du siège. Il s'imaginait qu'un jour ou l'autre il allait voir apparaître les envoyés de Ḥuséïn-Pacha chargés de solliciter son pardon, et c'est ainsi qu'il passait le temps. Cependant son armée arriva au relais de Roumâḥiyya; en cet endroit, voyant que son idée fixe ne se réalisait pas et que Ḥuséïn-Pacha ne manifestait aucune intention, il écrivit à celui-ci une nouvelle lettre pleine de bons conseils, lui représentant que son orgueil et sa hauteur seraient probablement la cause de sa ruine. Cette lettre fut portée par un messager spécial. Néanmoins ses bonnes intentions ne suffirent pas pour éteindre le feu de la rébellion; et comme on ne lui répondit que : « Advienne que pourra », le généralissime se décida à continuer sa marche avec ses troupes et ce qu'il lui fut possible de réunir en fait d'armes de combat. Il entra sur le territoire de Bassora, et vint camper dans la localité de Mançoûriyya[1], où une foule

1. Bourgade à 40 kilomètres environ de Qourna, sur la rive gauche de l'Euphrate. Cf. Rousseau, p. 58; Niebuhr, II, p. 203.

de *séïmens* et de Bédouins armés de fusils, envoyés par Ḥuséïn-Pacha, engagèrent la lutte. Le combat dura quatre à cinq heures consécutives et s'étendit depuis la prière de l'*açr* (après-midi) jusqu'au milieu de la nuit. L'armée du *serdàr* l'emporta et l'ennemi prit la fuite; un grand nombre de gens furent tués. Après ce combat, le général vint camper dans les cantons du Djézâïr, construisit un grand pont près de Mançoûriyya, au moyen de nombreuses barques, et s'apprêta à tenter le passage, ce qu'il réussit parfaitement. C'est dans la direction de Qourna qu'il passa le Chaṭṭ-el-ʿArab; cette place, comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire observer, est la clef de la province de Bassora; elle est très forte, et servait de demeure et de refuge au gouverneur de cette province.

Le vizir Ibrahîm-Pacha investit rapidement cette forteresse; mais comme les moyens dont il pouvait disposer pour en faire le siège étaient peu nombreux, l'attaque en fut suspendue jusqu'à l'arrivée du parc de siège (*djèbè-khânè*) de Bagdad; l'ardeur des combattants se refroidit, et le parti de l'ennemi reprit une nouvelle vigueur. L'arrivée rapide du parc d'artillerie renouvela la lutte; on éleva des batteries, on dressa des pièces de siège, et l'on commença les opérations.

Du côté opposé Ḥuséïn-Pacha avait envoyé son fils aux Persans, s'était allié avec ceux-ci et avait rassemblé un parti de fusiliers; en outre, sa résistance s'appuyait sur les deux ou trois mille soldats turcs (*roûmî*) qu'il avait avec lui et sur environ cinq mille fusiliers du Djézâïr. Il fit mouiller dans le port de Qourna les navires de commerce tout chargés qui se trouvaient à Bassora, et s'empara des marchandises qui appartenaient à des particuliers, en renvoyant d'une façon méprisante les équipages de ces vaisseaux. Ceux-ci s'en retournèrent à Bassora; ayant trouvé la province privée de son gouverneur et craignant la naissance de troubles, ils écrivirent une lettre au généralissime, sur le conseil des chéïkhs de la ville, et lui demandèrent d'envoyer un pacha ou un *mutésellim* (agent financier) pour administrer cette province et

la conserver au sultan. Un ordre du général en chef désigna comme *mutésellim* un personnage nommé Solaq Ḥuséïn (Ḥuséïn le gaucher) : des lettres pleines de condescendance et de propositions flatteuses furent envoyées, et les négociants s'entendirent avec les chéïkhs les plus connus pour le grand nombre de leurs disciples et de leurs suivants, et conclurent un pacte avec eux. Ces individus, sans se douter que ce n'était pas leur affaire, se formèrent en parti et, se sentant devenir forts, se saisirent de l'administration de la province et se mirent en devoir de la défendre ; ils se montrèrent les adversaires de Ḥuséïn-Pacha.

Un ancien client du gouverneur de Bassora, nommé Boudaq-Zâdè, qui se trouvait dans la ville, lui fit connaître par lettre la situation de la province et lui promit de faire tous ses efforts pour supprimer l'opposition, si on lui envoyait quelques renforts et si on lui en cédait le gouvernement. Ḥuséïn-Pacha lui répondit par des promesses et des flatteries, lui donna le conseil de détruire les révoltés et lui fit savoir qu'il envoyait à son secours un parti de Bédouins fusiliers. Cet individu, sans attendre l'arrivée des Bédouins désignés, entreprit d'attaquer, avec un petit nombre de partisans dénués de courage, le lieu où se réunissaient les négociants et les chéïkhs ; on se battit pendant une ou deux heures; finalement les négociants et les chéïkhs restèrent victorieux ; Boudaq-Zâdè et ses partisans furent tués, et les rues de Bassora teintes de leur sang. Ceux qui appartenaient au parti victorieux sortirent sur la place du combat, et chacun put savourer le plaisir de la victoire ; mais comme ils n'avaient pas songé à fermer les entrées de la province, les Bédouins envoyés au secours de Boudaq-Zâdè se montrèrent par troupes du côté du Chaṭṭ el-ʿArab et entrèrent à Bassora en battant des timbales et en jouant de la flûte (*mizmâr*).

L'entrée en scène des Arabes nomades remplit d'effroi les chéïkhs et les négociants qui se dispersèrent ; les assaillants attaquèrent tout d'abord les maisons des chéïkhs de la famille

d'ʿAbd es-Sélâm, les pillèrent et les dévastèrent ; en ce jour, plusieurs religieux connus appartenant à cette famille, entre autres les chéïkhs nommés Kèfl et Sora, ainsi que plusieurs négociants vieillis dans les voyages, furent mis à mort par ces bandits. Enfin les gens de la province, bien malgré eux, se soumirent de nouveau à Ḥuséïn-Pacha, et ceux qui étaient suspects se cachèrent. Les religieux musulmans qui avaient échappé à ces désordres se réfugièrent au camp du généralissime ottoman et le remplirent de cris et de douleur en racontant ce qui s'était passé.

Sur ces entrefaites, l'émir ʿAli Chédîd, un des chefs de la tribu des Mawâlis, partit de Bagdad avec trois cents Bédouins environ, armés de lances, pour rejoindre l'armée du généralissime et lui amener des renforts; il se mit en marche pour Bassora, mais, quand il fut arrivé à l'endroit appelé Koût-Moʿammar[1], le chéïkh des Montéfiks, des Bédouins de Bassora, qui suivait le parti de Ḥuséïn-Pacha, se porta à sa rencontre, et repoussa les Mawâlis à coups de lance, avec un certain nombre de cavaliers à l'étrier de bois et de fusiliers sans force ; et les Mawâlis, peu désireux de promener leur défaite honteuse sur les tapis du généralissime, n'essayèrent pas de le rejoindre et s'en retournèrent par où ils étaient venus.

La forteresse de Qourna, par l'accumulation des batteries, des barricades et des fossés qui y avaient été construits, semblait une montagne formidable qui crachait le feu de tous côtés; malgré les efforts des assiégeants, elle résista à toutes les attaques. On envoya derechef de Bagdad le corps de janissaires de la capitale ainsi que celui de Bagdad même, on y joignit des *djébédjis* et des canonniers, en tout cinq à six cents hommes. Les janissaires de la capitale reçurent l'ordre de former la garnison de la localité de Mançoûriyya, les autres furent employés au siège et aux combats. Bref, malgré tous les efforts, la victoire se montra rétive et l'investissement se

1. Voyez, sur cette localité, Niebuhr, *op. cit.*, t. II, p. 203.

prolongea. De jour en jour le parti de l'ennemi se renforçait et prenait l'avantage ; les Bédouins apportaient des grains et de la paille, et pillaient les gens du camp ottoman envoyés en fourrageurs ; les environs immédiats du camp n'étaient plus sûrs, la cherté et la disette y régnèrent, les chances de victoire disparurent, et tout espoir s'éloigna.

Dans ces conjonctures, le vizir Ibrahîm-Pacha, gouverneur de Diarbékir, entreprit un commerce de lettres avec Ḥuséïn-Pacha et tenta d'amener un accommodement. On tomba d'accord sur les points suivants : que le gouverneur de Bassora, comme précédemment, payerait à la Porte cinq cents bourses à titre d'argent de service (*naqdiyyè-ï khidmèt*) ; que dorénavant il enverrait au Palais impérial, chaque année, l'expression de sa loyauté accompagnée de deux cents bourses ; qu'il rembourserait aux propriétaires la valeur des marchandises saisies à bord des navires marchands ; que, moyennant ces conditions, son fils Afrâsiyâb serait nommé au gouvernement de la province de Bassora ; qu'à sa volonté, il mettrait Moḥammed-Pacha, gouverneur de Laḥsâ, en possession de cette province ; que le kiaya de ce pacha, Yaḥyâ-Agha, irait livrer à la Porte les biens avoués et reconnus ; et qu'il enverrait des messagers de sa part au généralissime, présenterait des excuses pour ses fautes et promettrait de marcher dans la voie de l'obéissance et de la soumission. Le généralissime, voyant que tout le monde approuvait les négociations d'Ibrahîm-Pacha et les résolutions arrêtées de concert entre lui et ce rebelle, s'y résigna ; il accorda les demandes du gouverneur de Bassora, et fit disparaître, par cette sage conduite, toute cause de conflit. Ensuite il envoya Moḥammed-Pacha à Laḥsâ avec des navires et deux cents soldats, à la condition que ceux-ci seraient considérés comme volontaires de Bagdad, puis il revint en hâte dans le chef-lieu de sa province avec les bateaux du parc d'artillerie et les navires marchands. Dès son retour, il fit savoir en haut lieu ce qui s'était passé, et les services rendus à cette occasion furent approuvés par le sultan. On

accepta alors comme soldats réguliers les équipages (*ṭéwâïf*) enrôlés récemment [1].

C'est en cette même année que les danses des derviches tourneurs furent interdites par la Porte, à l'instigation de Moḥammed-Efendi, prédicateur de Van.

Le gouvernement du vizir Ibrahîm-Pacha dura un an, dix mois et sept jours, du 27 zou 'l-qa'dé 1075 (11 juin 1665) au 13 chèwwâl 1077 (8 avril 1667).

GOUVERNEMENT DU VIZIR QARA MOUÇṬAFA-PACHA (POUR LA TROISIÈME FOIS)

Mouçṭafa-Pacha, surnommé le Noir (*qara*), avait déjà été chargé à deux reprises du gouvernement de Bagdad [2].

Comme nous venons de l'expliquer, les protestations de soumission, les présents et les excuses de Ḥuséïn-Pacha, gouverneur de Bassora, furent agréés par le sultan ; ses fautes lui furent pardonnées et, sur sa demande, son fils Afrâsiyâb lui succéda dans sa province. Ce gouverneur possédait de riches trésors amassés par son père et son grand'-père, et c'est d'eux qu'il avait hérité cette province ; il était généreux et ressemblait en quelque sorte aux satrapes arsacides (*muloûk-i ṭéwâ'ïf*). Mais la présomption et l'orgueil voilèrent son intelligence ; il alluma d'abord dans le Laḥsâ le brandon de la discorde et des troubles ; enfin son différend avec Ibrahîm-Pacha, comme nous l'avons dit, prépara les causes de sa chute. Forcés d'émigrer par suite de sa tyrannie impitoyable à l'égard des chéïkhs, des meurtres et des pillages qu'il avait autorisés, une foule considérable de ces chéïkhs et d'autres habitants de la ville se rendirent à Constantinople pour y porter plainte en versant d'abondantes larmes et en déchirant leurs habits. Le sultan était juste ; il se mit en co-

1. Comparez Hammer, *op. laud.*, t. XI, p. 242 et suivantes.
2. Voir ci-dessus, page 83 et 110.

lère et décida que ce gouverneur serait expulsé et renvoyé de la province de Bassora avec sa famille et sa tribu, et que son *kiaya* Yaḥyâ-Agha, à la demande même des plaignants, serait nommé à sa place, à la charge de payer sans délai la somme de deux cents bourses d'argent que son prédécesseur s'était engagé à acquitter chaque année, et sous d'autres conditions encore. Le nouveau gouverneur de Bagdad fut chargé de mettre cet ordre à exécution ; il fut nommé généralissime et eut sous ses ordres le vizir Ibrahîm-Pacha, gouverneur de Diarbékir, le vizir Kén'ân-Pacha, gouverneur militaire de Chèhri-zor, le mirmiran de Mossoul, Moûsa-Pacha, et le bey-lerbey de Raqqa, Dilâwèr-Pacha. Le généralissime, parti de Damas dont il quittait le gouvernement, fit son entrée à Bagdad ; et dans cette ville attendirent les vizirs et les mir-mirans que la Porte avait placés sous ses ordres, mille cinq cents janissaires environ, ainsi que les soldats valides des troupes indigènes.

A cette nouvelle Ḥuséïn-Pacha fut transporté de colère ; il chassa de leurs maisons, sous des menaces formidables, les habitants de la ville, de quelque rang qu'ils fussent ; il expulsa de leur domicile nombre de femmes musulmanes, élevées à l'ombre du harem ; il abandonna à la rapacité des brigands du désert ceux qui n'avaient pas fui assez vite ; il envoya ses biens et sa famille sur les frontières de Perse ; il livra au pillage son propre palais et le fit raser ; puis il se mit en marche pour la forteresse de Qourna avec une armée considérable, bien fournie d'instruments de combat. Après avoir complété les fortifications de cette forteresse et avoir disposé tous les moyens de soutenir un siège, il alla camper dans un endroit nommé Saḥâb, accompagné de mille à deux mille cavaliers ; il expulsa de leur pays les habitants du Djézâïr et ravagea la localité où il campait.

Du côté opposé, le généralissime fit charger sur des navires et des barques un parc d'artillerie bien approvisionné, avec des canons et ses troupes d'infanterie. Il chargea Moûsa-Pacha,

mirmiran de Mossoul, et Khalèf-Bey, mirliwâ de Djèsân, de défendre ce convoi, et lui-même se mit en route le 7 djoumâda II 1078 (24 novembre 1667), avec une pompe grandiose. Il descendit dans une tente qui lui avait été préparée dans l'endroit appelé *Qouchlar-qal'èsi* (forteresse des Oiseaux), s'y reposa plusieurs jours, puis reprit sa route et arriva avec son armée dans la localité d'Iskendériyya. Là, le généralissime, les autres vizirs et les mirmirans, désireux d'accomplir un pieux pèlerinage au tombeau de Ḥuséïn, fils d''Alî, tournèrent bride dans la direction de Ḥilla, remplirent leur vœu comme ils le désiraient, puis rejoignirent l'armée et partirent d'Iskendériyya pour aller camper à Qonâqiyya d'où ils gagnèrent Nédjef pour faire un pèlerinage au tombeau d''Alî, tandis que le gros de l'armée se dirigeait sur Roumâḥiyya. Quand le généralissime eut rejoint ses troupes, on partit pour 'Ardja, qui est l'extrême frontière de la province de Bassora, et l'on y séjourna plusieurs jours pour y réunir toute l'armée et attendre l'arrivée du convoi de bateaux.

Le 20 rédjeb de la même année (5 janvier 1668), au matin, on sonna le départ, les troupes se mirent en marche et arrivèrent à Koût-Mo'ammar, où le chéïkh de la tribu des Montéfiks, nommé 'Osmân-Bey, fit exécuter une fantasia à ses soldats à pied et à cheval et fut l'objet d'une remarque flatteuse de la part du généralissime. Bref, quand on fut arrivé à la localité de Mançoûriyya, les navires tout chargés qui descendaient le cours de l'Euphrate et les barques d'artillerie qui suivaient le cours du Tigre, formant ensemble une flottille de quatre cents navires, se rassemblèrent en ce même endroit où se réunissent les deux grands fleuves, et jetèrent l'ancre en face du camp.

Cet endroit est celui où d'ordinaire on passe le Chaṭṭ-el-'Arab; mais il était délaissé depuis le temps d'Ibrahîm-Pacha; plusieurs femmes musulmanes s'y montrèrent, et comme leur présence aurait pu distraire les troupes de la poursuite de la victoire, le général en chef jugea qu'il était convenable de

renoncer à passer le fleuve en cet endroit et de tenter le passage dans les localités du Djézâïr, qui sont une vraie « mer de palmiers » couvrant une infinité de ruisseaux et de canaux; une attaque à couvert de ces arbres devait en outre, pensait-il, effrayer davantage l'ennemi. Dilâwèr-Pacha, beylerbey de Raqqa, et les volontaires de Bagdad de l'aile droite partirent du côté du désert; le mirmiran de Mossoul et l'agha des janissaires s'embarquèrent à bord des navires qui portaient l'artillerie, en face du camp: le généralissime, les autres vizirs et émirs entrèrent, avec le gros des troupes, sur le territoire du Djézâïr. Les sapeurs et les pionniers firent disparaître tout ce qui gênait la route, canaux profonds, ruisseaux larges, arbres entrelacés, vignes et jardins. On campa, le 1er cha'bân de cette même année (16 janvier 1668) dans la localité dite Dâr-Béni-Sedd.

Quatre à cinq mille Bédouins armés de fusils et séïmens envoyés par Ḥuséïn-Pacha avaient fortifié au moyen de parapets le canal qui passe par cet endroit, et s'étaient préparés à la défense. Sur la rive opposée, un certain nombre de fusiliers s'étaient cachés, et environ cent machḥoûfs[1] s'étaient dissimulés sur le bord de l'eau; ils se proposaient de barrer la route à leurs adversaires en profitant de la masse de broussailles qui bordaient le canal. Une certaine agitation commençait à se propager dans l'armée assaillante, à la nouvelle de ces obstacles inattendus, lorsque certains braves commencèrent immédiatement la lutte, sans attendre des ordres ; mais

1. مشحوف, pl. مشاحيف sorte de barque en usage à Bassora. « Des nattes de roseaux, reliées par une membrure d'autres roseaux en faisceau, le tout recouvert d'un enduit de bitume... Étroit et long, on ne peut s'y tenir qu'accroupi, et le moindre mouvement expose à un naufrage. Le plus difficile est d'y prendre place : mais une fois assis et un pagayeur aux deux extrémités, on file comme une flèche... Il est des machkouffs de charge pour le transport des marchandises, plus larges et plus lourds, des machkouffs de course aux flancs allongés et minces. » Denis de Rivoyre, *Les vrais Arabes et leur pays*, p. 122. Cf. Cl. Huart, dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, t. LII, 1898, p. 118.

le soleil se coucha sur les entrefaites, et chacun resta à sa place, occupé à se préparer au combat.

Le lendemain, au lever du soleil, la fusillade éclata des deux parts, le bruit du canon se fit entendre, les soldats se précipitèrent les uns sur les autres ; la bataille dura jusqu'à midi. Dilâwèr-Pacha, mirmiran de Raqqa, qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été chargé d'opérer du côté du désert, et les volontaires de l'aile droite attaquèrent les parapets par derrière et mirent les défenseurs en déroute. Au même moment les ennemis furent enfoncés et mis en fuite avec leurs machhoûfs à l'est et à l'ouest ; environ cinq cents d'entre eux périrent dans cette affaire par le sabre, et deux à trois cents noyés au milieu de la confusion ; le reste s'enfuit. Sur l'ordre du général, on éleva dans cet endroit, pour servir d'exemple, une tour avec les têtes coupées des ennemis.

Le vizir Mouçtafa-Pacha continua sa route en coupant les arbres entrelacés qui gênaient sa marche et en jetant des digues en travers des canaux rapides ; sur certains de ceux-ci dont le passage était difficile, il fit installer des ponts, et le 13 chaʿbân (28 janvier), il dressa sa tente à Chérich, en face de Qourna, centre de la résistance. Il fit pointer contre la forteresse deux canons de position[1] et cinq autres pièces de l'espèce dite *châhi dil-bilmèz* ; il commença à préparer un pont, et chargea de la défense de ce point le vizir Kènʿân-Pacha, Dilâwèr-Pacha et les volontaires de l'aile gauche ; puis le général, à la tête de l'armée, passa le Chatt el-ʿArab sur ce pont et vint camper sous les murs de la forteresse.

Le 4 ramazan (17 février), les troupes du *qapou-qoulou* (janissaires de Constantinople) et les janissaires de Bagdad menèrent une tranchée du côté de la forteresse intérieure, disposèrent douze canons de siège grands et petits qu'ils avaient amenés avec eux, et ouvrirent le feu le lendemain matin, ce qui effraya l'ennemi. Les séïmens du généralissime

1. *Bâl-yèmèz*, ital. *palla e mezzo*. Cf. Barbier de Meynard, *Supplément aux dictionnaires turcs*, s. h. v°.

et certaines troupes des provinces avaient dressé leurs tentes du côté du *Chaṭṭ Zékiyyé*[1]. Comme nous l'avons dit plus haut, Ḥuséïn-Pacha tenait la forteresse avec les paysans du Djézâïr et les séïmens de son parti, en face de Qourna et de l'autre côté du *Chaṭṭ Zékiyyé,* pour pouvoir porter secours au point menacé. En vue de l'éloigner de cet endroit et de s'en emparer d'une façon quelconque, le gouverneur de Diarbékir, le vizir Ibrahîm-Pacha, sur l'ordre du généralissime, passa, ainsi que ses troupes, le *Chaṭṭ Zékiyyé* au moyen de *kélèks*, en tenant en laisse les chevaux qui suivaient à la nage, et attaqua vivement Ḥuséïn-Pacha qui, à cette nouvelle, n'eut plus la force de résister ni de soutenir ses prétentions; il s'enfuit vers la frontière de Perse. Les habitants qui avaient suivi son parti se dispersèrent, après avoir mis le feu à leurs maisons de bois; dans cet incendie, plusieurs individus virent périr leurs biens et leurs enfants, et la plupart moururent de froid dans le désert.

Voyant ce désastre, les défenseurs de la forteresse furent plongés dans le désespoir; le 17 du même mois, dans la nuit qui précéda le vendredi (nuit du 1er au 2 mars), ils passèrent à leur tour le *Chaṭṭ Zékiyyé* et partirent à la suite de Ḥuséïn-Pacha à travers la plaine de Ḥowéïza. Néanmoins une partie d'entre eux se noya, et une autre partie périt de froid.

Au matin, le généralissime et ses troupes entrèrent dans la forteresse ; dans la confusion du premier moment, sur cent habitants qui étaient restés en arrière, trente à quarante furent tués ; les autres eurent la vie sauve. Ensuite un pardon général ayant été accordé, chacun revint dans sa demeure et reconstruisit sa maison.

Après la prise de Qourna, le généralissime, accompagné par les vizirs et tous les mirmirans, se rendit à Bassora dont le gouvernement, sur l'ordre du sultan, fut confié à Yaḥyâ-

1. Canal ainsi nommé d'après le village de Zékiyyè, entre Bassora et Wâsiṭ. Cf. *Méraçid*, I, p. 516.

Pacha. On alla visiter le mausolée où sont enterrés les deux compagnons du Prophète, Abou'l-Qarm Zobéïr et Talḥa, puis l'on revint au camp dans la plaine de Qourna. Sur l'ordre du général en chef, mille cinq cents janissaires de Constantinople environ furent désignés pour former la garnison de cette place; on enrôla trois mille soldats indigènes; on fit à la forteresse les réparations nécessaires, on la munit d'artillerie et on l'approvisionna; les rentrées considérables fournies par les cantons fertiles de cette province furent affectées à la solde des troupes indigènes. Des lettres de victoire furent adressées au sultan et portées par des messagers rapides. Enfin le général leva le camp et revint à Bagdad.

Les efforts qu'il avait déployés dans cette campagne plurent au souverain, qui lui envoya, à titre de témoignage de satisfaction, une fourrure de martre et un sabre à la poignée ornée de diamants. Khalîl-Agha, surnommé Takht-réwan, *mouçâḥib* (valet de chambre eunuque) du sultan, fut chargé de lui porter ces présents. En outre, son fils reçut le gouvernement de la province de Chèhri-zor, et son frère Moḥammed-Bey eut en partage les fonctions de *dèftèrdâr* ou directeur des finances de Bagdad. C'est ce même Moḥammed-Bey qui, en 1079 (1668-1669), fit agrandir la mosquée du Grand-Imam et en éleva la coupole et le portique.

A la fin de cette année (mai 1669), le *mutéçarrif* ou gouverneur de la province de Bassora, Yaḥyâ-Pacha, n'ayant pas en caisse assez d'argent pour payer la solde de la milice indigène, et désireux en même temps de se débarrasser du rédacteur et du *dèftèrdâr* qui le gênaient, réfléchit qu'aucune condition acceptée par lui ne le liait du côté de la Porte; il se refusa à payer la solde de la milice, et se montra parfaitement indifférent à l'endroit de la répartition de l'impôt (*tahrîr-i vilâyèt*). De jour en jour la haine croissait entre lui et le dèftèrdâr joint aux miliciens. Ceux-ci se montrèrent insolents et réclamèrent la solde arriérée avec tant d'insistance que Yaḥyâ-Pacha, craignant pour sa sûreté, s'enfuit de la ville et

rassembla des troupes du côté de Gurdélân; puis, à un moment propice, il mit le siège devant Bassora à la tête de quatre à cinq mille fusiliers arabes et persans, ou séïmens. Profitant de ce désordre, les tribus arabes se précipitèrent de tous les côtés à la fois, envahirent le territoire d'une province qui n'avait pas une seule forteresse capable de résister, et entrèrent dans la ville avec l'espoir d'en chasser définitivement les Turcs. Le rédacteur, le deftèrdâr, les aghas des milices et les autres troupes conjurées, pour conserver les biens qu'ils avaient acquis, s'enfuirent dans le désert et allèrent s'installer à Bagdad, où le gouverneur Mouçṭafâ-Pacha, à qui les actes du dèftèrdâr, de l'agha des milices indigènes et du *sâgh-qol-aghâsy* avaient déplu, les accusa d'avoir fomenté ce qui s'était passé; et non content de les blâmer, il les fit enfermer dans la forteresse de Bagdad.

Par le fait du départ des Turcs, Yaḥyâ-Pacha devint un gouverneur absolu; il voulut se mettre en possession de la forteresse de Qourna, dont les braves défenseurs étaient décidés à résister; ceux-ci l'éloignèrent à coups de canon et informèrent Bagdad de l'incident, en demandant du secours. Désagréablement surpris à cette nouvelle, le vizir Mouçṭafâ-Pacha envoya une partie des milices de Bagdad, et à leur suite l'agha des troupes indigènes avec ses hommes, les volontaires de l'aile droite et de l'aile gauche, le mirmiran de Djésân, les émirs de Béyât et de Bâdjilân avec plusieurs *béïraqs* ou pelotons de séïmens; ces troupes s'embarquèrent sur des navires et allèrent secourir Qourna par la voie du *Chaṭṭ Zékiyyé.* En de nombreux endroits elles eurent l'occasion de se battre avec les fusiliers bédouins qui fermaient la route; elles les enfoncèrent et atteignirent la place, où elles entrèrent. Ce mouvement courageux, cette attaque impétueuse plongèrent Yaḥyâ-Pacha dans l'agitation et le désespoir; il se ceignit néanmoins de résolution, et à tête de cinq à dix mille Bédouins de toute provenance, il se mit en route pour tenter un coup de main sur la forteresse. Un matin, il voulut escalader les murs à l'impro-

viste, mais les défenseurs des remparts s'aperçurent de sa marche; ceux qui étaient chargés de combattre à l'abri des murailles et les cavaliers turcs qui se tenaient en vedette au dehors se mirent en travers de ces Bédouins et engagèrent le combat avec eux. Pendant trois ou quatre heures la poussière du combat couvrit l'azur du ciel; enfin la victoire se prononça pour la garnison de Qourna. Cinq à six cents Bédouins furent massacrés : on leur coupa les oreilles qui furent envoyées à Bagdad pour servir d'exemple aux tribus nomades révoltées. Dans ce combat sanglant, le mirmiran de Djésân fut blessé d'un coup de lance dont il mourut.

Quand la Porte connut ces événements, elle ordonna que le gouvernement de Bassora serait confié au *qapoudji-bâchy* Mouçṭafa-Pacha; son homonyme, le gouverneur de Bagdad, fut, comme il l'avait déjà été, chargé par diplôme impérial des fonctions de généralissime, et on lui adjoignit, pour concourir au châtiment des révoltés, le vizir ʿOmar-Pacha, gouverneur de Diarbékir, le vizir Tchaouch-Zâdè Moḥammed-Pacha, gouverneur de Mossoul, Ḥasan-Pacha, mirmiran de Chèhrizor, et ʿAli-Pacha, beylerbey de Raqqa. Mais comme il n'était pas possible de mener une campagne d'été dans l'ʿIrâq, le généralissime, pensant que l'ennemi, par un moyen quelconque, réussirait à s'emparer de la forteresse de Qourna jusqu'à l'arrivée des vizirs et des troupes qui devaient composer le corps expéditionnaire, résolut de brusquer les événements : il partit de Bagdad avec ce Mouçṭafa-Pacha qui venait d'être nommé gouverneur de Bassora et ses troupes, en se faisant suivre des milices indigènes. C'est dans le courant de séfer 1080 (juillet 1669), au moment où le soleil sortait du Lion pour entrer dans la Vierge, qu'il se mit en route pour aller porter secours à la ville menacée. Il y parvint au bout d'un mois environ. Yaḥyâ-Pacha, sentant le sol trembler sous ses pas, n'eut pas la force de résister plus longtemps; il s'enfuit par mer dans l'Inde. C'est ainsi que la forteresse de Qourna fut délivrée et resta en la possession des troupes impériales.

Dix jours après ces événements, le gouverneur de Chèhri-zor arriva au camp, et cinq jours plus tard, celui de Mossoul; le gouverneur militaire de Diarbékir arriva également à 'Ardja et fit annoncer sa venue. Le généralissime renvoya ces troupes et leur remit une lettre de service qui les autorisait à s'en retourner à Bagdad après s'être reposés quelques jours; puis il quitta Qourna et gagna Bassora, qu'en vertu du firman de la Porte, il remit à son nouveau gouverneur Mouçṭafa-Pacha, sans opposition; il lui fournit également les moyens de gouverner la province, puis il reprit sa route et revint à Bagdad en rédjeb de la même année (décembre 1669).

On apprit bientôt après la reddition de Candie, assiégée depuis vingt-cinq ans, à Kieuprulu Aḥmed-Pacha, grand-vizir, après un siège qui avait duré sans discontinuer deux ans et demi[1]: et l'on fit des réjouissances. Notre auteur composa à cette occasion le chronogramme suivant :

رفع انکشت شهادتله ملائك تا بعرش
سویلدیلر سال تاریخن غزای احمدی

« Les anges, levant l'index en signe de profession de foi islamique, firent entendre jusqu'au trône de Dieu ce chronogramme : Succès d'Aḥmed! » [= 1081][2]. (Mètre *Ramal.*)

Le *dèftèrdâr* de Bassora, l'agha des milices indigènes et le *çâgh-qol-aghâsy* qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient enfermés dans une prison, furent mis en liberté par l'ordre du gouverneur; mais quelques jours après, il arriva un ordre formel de la Porte, rendu à l'instigation de certains personnages envieux et méchants, qui ordonnait de les mettre à mort; en exécution de cet ordre, ces trois personnes furent de nouveau arrêtées et conduites au champ du supplice.

Le gouvernement ottoman avait jugé trop nombreuses les

1. Comparez Hammer, t. XI, p. 330.
2. La reddition de Candie est de chewwâl 1080, mais il est aisé de comprendre que la nouvelle n'en parvint à Bagdad que quelques mois plus tard.

milices de Bassora, et une certaine quantité en avait été supprimée. Mouçṭafa-Pacha, gouverneur de cette province, en trouvant trop minimes les revenus et réfléchissant qu'il lui serait impossible de se procurer la solde des milices en outre des deux cents bourses qu'il payait par an à l'État, demanda qu'on allégeât le fardeau qui lui incombait et menaça de donner sa démission; mais comme, au début de la conquête, le gouverneur de Bagdad avait parlé avec exagération, dans la lettre de victoire qu'il avait adressée au sultan, des ressources de la province, et avait fait allusion à sa richesse, un firman impérial le chargea d'en répartir l'impôt. Qara Mouçṭafa-Pacha partit de Bagdad à la fin du mois de djoumâda II 1081 (commencement de novembre 1670), et vint camper dans les premiers jours de chaʿbân de la même année (milieu de décembre), à un endroit nommé Bâb-Ribâṭ, dans la plaine de Bassora, y resta quinze jours, puis, à cause de la pluie, vint se loger dans la ville même, d'où il envoya dans différentes régions des agents minutieux et des écrivains à l'esprit droit; il se fit rendre compte de l'état du *mîri*[1], des *vaqoufs*[2], des *mulks*[3], des biens affranchis de toute taxe (*mouʿâf*), des dîmes religieuses et des impôts indirects arbitraires[4] : il établit la balance des dépenses et des revenus, et quand le registre en fut terminé et revêtu de son sceau, il le déposa dans le trésor de Bassora et en envoya une copie à la Porte ; puis il se remit en marche et revint à Bagdad dans le milieu de zou 'l-ḥidjjé de la même année (fin avril 1671). Les registres d'impôts qu'il avait présentés à la Porte furent agréés par le sultan qui lui confia, en récompense, les fonctions de gouverneur de Bassora.

Le gouvernement de Qara Mouçṭafa-Pacha dura quatre

1. Domaine public, propriété de l'État. Cf. Belin, *Étude sur la propriété foncière*, p. 180 du tirage à part.
2. Bien de main-morte. Cf. Belin, *ibid.*
3. Propriété libre des particuliers. Cf. Belin, *ibid.*
4. C'est-à-dire non prévus par la loi canonique. Sur le sens de l'expression *rusoûmât-i ʿurfiyyé*, voir Belin, *ouvrage cité*, p. 185, note 1, et p. 131, note 3; Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire othoman*, t. VII, p. 150.

ans, deux mois et seize jours, du 4 chèwwâl 1077 (30 mars 1667) au dernier jour de zou 'l-ḥidjjé 1081 (9 mai 1671).

GOUVERNEMENT DU VIZIR ḤUSÉÏN-PACHA

C'était un homme à la belle prestance et plein de compassion ; on le connaissait sous le nom du *siliḥdâr* Ḥuséïn-Pacha. Comme il régnait une ancienne inimitié entre le *kiaya* de l'ancien gouverneur Qara Mouçṭafa-Pacha, et ʿAdlî Mouçṭafa-Efendi, homme de confiance du nouveau, qui était un des secrétaires de son divan et un homme remarquable par son éloquence, les difficultés qui naquirent entre les deux gouverneurs, à propos de la reddition des comptes du *mîri* de Bagdad, furent envenimées par les disputes qui éclatèrent entre leurs partisans. Finalement on convint de soumettre à l'avis de la Porte le dissentiment qui les séparait, et Qara Mouçṭafa se dirigea, tout fâché, du côté de Bassora, chef-lieu de son nouveau gouvernement. Après quelques jours le vizir Ḥuséïn-Pacha, qui avait la garde de Bagdad, se mit en route pour Kerbélâ et Nédjef dans le pieux désir d'y visiter les deux mausolées nobles, celui de Ḥuséïn et celui d'ʿAli, et revint à Bagdad après avoir accompli son pèlerinage.

Cet ʿAdlî-Efendi, dont nous venons de parler, tout gonflé qu'il était des faveurs qui lui avaient été concédées, mais ne s'en trouvant pas satisfait, voulut encore perdre le *kiaya*, et pour y arriver il se détourna de la voie droite de l'humanité et se ravala au rang des bêtes féroces ; la tête tournée par l'orgueil et le despotisme, il ne craignit pas de briser l'affection des serviteurs de Dieu et fit mettre à mort, sans qu'il y eût faute de leur part, un ou deux de ses collègues, uniquement par envie et par ambition, et en surprenant la religion du gouverneur trop confiant ; il en fit battre et écorcher plusieurs autres, et d'autres encore furent exilés. Voici comment il fut puni de cette conduite.

ʿAdlî s'était fort compromis dans l'affaire du règlement des

comptes du *mîri*; quand la Porte eut vent de ces disputes, elle envoya Khiẓir-Agha, *qapoudji-bâchy* de la cour, en qualité de commissaire absolu pour le maintien de la justice. En vue d'une enquête, le commissaire réunit un conseil de chérifs et de gens connaissant la loi; mais le différend ne put être tranché, et en outre, Khiẓir-Agha, personnellement blessé par la langue d'ʿAdlî, s'en retourna à Constantinople plein de colère et d'agitation. En 1083 (commençant le 29 avril 1672) la maladie s'empara du gouverneur de Bassora, qui en mourut; cette nouvelle causa bien des regrets à Bagdad. ʿAdlî fut content de la mort de son adversaire; mais Khiẓir-Agha, pendant ce temps, avait fait connaître à la Porte, dans sa plainte, les fautes commises par ʿAdlî au détriment du gouvernement et prouva, par des arguments solides, qu'il était la principale cause du désordre qui régnait dans les finances, par suite de son inimitié contre l'ancien gouverneur. Le sultan, transporté de colère, envoya à Bagdad son second écuyer (*mîr-âkhor*) muni d'un *khaṭṭ* ou rescrit; ce personnage fit emprisonner dans la forteresse cet ʿAdlî, avec le *dèftèrdâr* ʿAbdullah-Efendi qui s'était laissé tromper par lui, et le fit étrangler. En vertu du testament d'ʿAdlî et des suggestions qu'il avait eu le pouvoir d'exercer, ce fut un de ses séïdes, nommé ʿIwaẓ-Agha, qui reçut la charge de *kiaya*.

En cette même année eut lieu la prise de Kaminiec sur les Polonais[1]; la nouvelle en fut cause de réjouissances à Bagdad.

En 1084 (décembre 1673) naquit le prince Aḥmed qui régna plus tard sous le nom de Sulṭân-Aḥmed III. Notre auteur composa à cette occasion les vers suivants :

حبّذا تبشير وحى آثار وفرخنده نويد   ناقل اخبار علوى قاصد نعم البريد

ايت دعاى خاتمه مولودينه تاريخ دى   اولدى مهر نور احمد اوج دولتده بديد

1. Cf. Hammer, *op cit.*, t. XI, p.385.

« Bravo ! bonne nouvelle qui sembles une révélation divine, heureuse annonce, toi qui apportes le récit des incidents des hauts lieux, messager à la bonne poste !

« ... Pour vœux du dernier vers, dis en guise de chronogramme pour sa naissance, cet hémistiche : Le soleil de la lumière d'Aḥmed a paru au sommet de l'Empire. » (Mètre *ramal*[1].)

Il est positif que ce poème de circonstance plut beaucoup au gouverneur ; il fit tracer le chronogramme en encre d'or sur une feuille de papier qu'il envoya à certain de ses amis de la Porte.

A cette même date, on répara les bâtiments qui forment le mausolée du chéïkh Chihâb-ed-dîn Sohrawèrdî, à l'intérieur de la ville ; ces constructions manquaient d'eau et étaient toujours à sec ; elles restaient sans réparation et abandonnées des hommes. Le gouverneur fit élever sur le grand Tigre un puits profond et construisit, pour amener l'eau jusqu'à ce mausolée, un aqueduc dont notre auteur parle en ces termes : « Le pacha éleva un mur jusqu'au seuil du tombeau de ce saint et fit couler de l'eau douce par dessus le mur. » Cette eau fit revivre le jardin qui entourait le monument ; on établit même à deux endroits des fontaines, de sorte que, grâce aux efforts du gouverneur, cet endroit devint aussi verdoyant que la plaine de Damas et servit de promenade publique.

Le vizir Ḥuséïn-Pacha établit un bazar ou marché couvert à la porte de la Mostançiriyya, et acheta plusieurs propriétés, qu'il constitua en *waqf* (fondation pieuse) pour l'entretien de cet établissement ; ces œuvres existaient encore à l'époque de notre auteur.

En cette même année le Tigre déborda dans la bourgade du Grand-Imam, démolit plusieurs maisons de pauvres gens, détruisit des jardins et des vignes. Le gouverneur fit connaître à la Porte cette catastrophe et pria que le trésor impérial lui remît assez d'argent pour construire en cet endroit

1. L'auteur ne cite que le premier et le dernier vers de son poème. J'ai imprimé بدید, conformément à l'usage des Turcs, pour le persan پدید.

une digue énorme; ce qui fut admis par le sultan, qui ordonna d'en acquitter la dépense sur le montant des sommes que le trésor tirait de Bagdad à titre d'*irsâliyyè*; on fit les réparations nécessaires et l'on posa même la première pierre de la digue dans une certaine place; mais la destitution du gouverneur vint entraver l'œuvre entreprise.

Le mausolée du chéïkh Ibrahîm el-Fadhl étant sur le point de s'écrouler par suite de sa vétusté, le *kiaya* du pacha, ʿIwaẓ-Agha, prodigua son argent et fit construire, sur cet emplacement, une mosquée avec coupole et portique, en y ajoutant tout ce qui était nécessaire. Or, bien que le pacha fût connu pour son bon caractère et sa piété, il ne laissait pas que d'être très simple et ne se méfiait pas des ruses et des intrigues de ses subordonnés; il avait confié la conduite des affaires du gouvernement à des gens malintentionnés qui surent imputer au kiaya des fautes imaginaires; il le destitua et le punit, le fit emprisonner pendant plusieurs jours, confisqua ses biens à son profit et l'exila à Bassora. On donna, à la mosquée dont nous venons de parler, le nom du gouverneur, comme si le kiaya l'avait bâtie au moyen de l'argent dérobé aux revenus de son maître, de sorte qu'elle est connue aujourd'hui sous le nom de mosquée de Ḥuséïn-Pacha.

En cette même année, l'intendant particulier du gouverneur Mouçṭafa-Agha, surnommé Djérrâḥ « le chirurgien », homme célèbre, éprouvé par la fortune et l'infortune, fit orner la mosquée et mausolée d'ʿAbd-el-Qâdir el-Gîlânî par la construction d'un kiosque élevé (*ṭârim*) et en y dressant, à différentes places, des estrades et des oratoires.

Le gouvernement de Ḥuséïn-Pacha dura trois ans, quatre mois et vingt jours, du 1er moḥarrem 1082 (10 mai 1671) au 20 djoumâda'l-oula 1085 (22 août 1674).

GOUVERNEMENT DU VIZIR ʿABD-UR-RAḤMAN-PACHA

ʿAbd-ur Raḥmân Pacha était un ministre respectable, habile à manier les affaires. Voici ce qui l'amena sur les rives du

Tigre. Du temps de son prédécesseur, le faux bruit avait couru de l'approche de l'ennemi du côté de Bagdad, bruit qui fut, pour certains individus malintentionnés, un prétexte de troubles où les pauvres gens eurent à souffrir. Sur ces entrefaites, les Polonais, qui avaient sauvé leur vie en souscrivant à certaines conditions[1], rompirent bientôt le pacte, de sorte que le sultan fut contraint de retourner faire campagne contre eux; c'est à ce moment que des nouvelles effrayantes parvinrent de Bagdad à l'oreille du souverain. Celui-ci enleva au corps des janissaires ʿAbd-ur-Raḥmân qui remplissait les fonctions d'agha ou colonel-général de cette troupe, et l'envoya en hâte à Bagdad en lui confiant le gouvernement de cette province[2]. Le nouveau gouverneur, dès son arrivée, prit des mesures sages, rétablit la sécurité, contraignit les rebelles à rentrer dans le devoir, répara la forteresse et les tours, augmenta les approvisionnements et le parc d'artillerie et rassura tout le monde. Il fit en outre cesser les extorsions qui se pratiquaient par suite de la tyrannie et de la rapacité des *émîns* (administrateurs des impôts en régie) et de l'insouciance et de la paresse des gouvernants; il empêcha les gens avides d'opprimer les faibles. Il y a beaucoup de bonnes institutions, dues à son initiative, qui existaient encore du temps de l'auteur.

C'était un homme généreux, qui récompensait les artistes et qui avait toujours sous la main des bourses toutes prêtes pour les distribuer aux poètes. Il fit réparer la mosquée du chéïkh Maʿroûf Karkhî, sise à l'occident de Bagdad; notre auteur composa à cette occasion le chronogramme suivant :

اولدی بو امر معروف اول آصفك نصيبى

« Ce fut le rôle de ce ministre d'accomplir cette œuvre de bienfaisance[3]. »

1. L'humiliante paix de Bucsacs (18 septembre 1672) n'avait pas été observée longtemps par les Polonais. Voir, sur les événements qui suivirent, Hammer, *op. laud.*, t. XI, p. 392 et suivantes.

2. Cf. Hammer, *op. laud.*, t. XI, p. 399.

3. *Emri-maʿroûf*, allusion au nom du chéïkh Maʿroûf.

Il s'occupa également de continuer la construction de la digue commencée sous son prédécesseur; mais il commit la faute, sur l'avis de gens indignes et ignorants, de s'empresser de la terminer au plus tôt, au lieu de se préoccuper de la rendre solide. L'argent du fisc affecté à cette dépense ne suffit pas; il fallut faire travailler les paysans par le moyen de la corvée, et le gouverneur montra en outre de la négligence à rendre justice à plusieurs individus qui réclamaient leurs droits. Au premier débordement, cette digue fut renversée sens dessus dessous, après qu'on y eut travaillé plus d'un an.

Le gouvernement de ce vizir dura un an, neuf mois et six jours, du 21 djoumâda I 1085 (23 août 1674) au 26 ṣéfer 1087 (10 mai 1676).

GOUVERNEMENT DU VIZIR QAPLAN MOUÇṬAFA-PACHA

C'était un brave et un vaillant. Un jour, alors qu'en vertu d'une mesure gouvernementale on pendait à la tête du pont un inconnu accusé de vol, exécution qui avait lieu par les soins du chef du guet (*'asès-bâchy*), un sot, qui faisait partie d'un groupe de janissaires, et un autre appartenant à une bande de Çâroûdjiens, s'étant pris de querelle, leurs compagnons vinrent à leur aide. Quand le pacha apprit cette échauffourée, il monta à cheval en personne et s'avança vers les émeutiers. L'affaire s'était déjà arrangée avant qu'il arrivât sur le terrain de la lutte et il revenait tranquillement à son palais lorsque les janissaires qui trouvaient là un excellent prétexte pour prouver leur existence, et que les mauvaises dispositions de leur agha ne suffisaient pas à contenir, jugèrent à propos d'attaquer, avec un certain nombre de gens de cette bande, le palais du gouverneur et celui de son *kiaya*. Ils y massacrèrent un ou deux innocents. Quand le pacha apprit cette révolte, il réunit immédiatement ses serviteurs, interdit l'accès des voies aboutissant au palais et montra ainsi sa fermeté et sa force

par sa résistance courageuse. A la nuit, ces gens renoncèrent à leur rébellion, et chacun s'en retourna chez soi. Mais l'agha, étant convaincu de mauvaises dispositions et pensant à juste titre qu'il serait puni pour cette échauffourée, réussit à faire tomber la faute sur l'infortuné chef du guet et fut cause de la mort de ce malheureux.

Ce gouverneur fit savoir à la cour impériale qu'il était nécessaire de réparer la digue (*mousènna*) construite dans la bourgade d'Aʿzhamiyyè et qui avait été emportée par l'inondation; il représenta qu'il ne serait possible de la terminer que moyennant la somme de soixante-dix à quatre-vingt mille piastres. Cette proposition fut agréée, et la somme imputée sur les trésors de Bagdad et de Bassora. En conséquence, le gouverneur s'occupa de réparer et de reconstruire cette digue d'une façon solide. Il fit également reconstruire sous ses yeux la mosquée et l'oratoire qui contiennent le tombeau du chéïkh Moḥammed el-Qodoûrî, dans le bazar des selliers, et y nomma des prédicateurs et des desservants.

C'était un homme au cœur pur et dévot aux saints ; en 1088, au commencement de chaʿbân (premiers jours d'octobre 1677), il se rendit en pèlerinage à Kerbélâ, puis revint au chef-lieu de son gouvernement. Ses pouvoirs se prolongèrent pendant un an et demi, du 27 ṣéfer 1087 (11 mai 1676) au 3 ramazan 1088 (30 octobre 1677) [1].

1. Ici s'arrête le manuscrit de Nazhmî-Zâdè ; ce qui suit est résumé d'après l'édition imprimée.

CHAPITRE VIII

Suite des gouverneurs généraux jusqu'à Suléïmân-Pacha, fondateur du gouvernement des mamlouks de Bagdad.

Le successeur de Qaplân Mouçtafa-Pacha fut 'Omar-Pacha, ancien gouverneur d'Égypte, de Diarbékir et d'Erzeroum; sous son gouvernement, de nouveaux janissaires qui avaient été envoyés pour remplacer les anciens se mutinèrent vers le milieu de l'année 1089 (1678), mirent à mort leur agha qui s'était caché et qui fut remplacé, au bout de quatre jours, par l'un des plus anciens *tchorbadjis* (capitaines), ce qui apaisa la sédition. Cette même année fut marquée par une expédition heureuse contre les Béni-Lâm, dans les environs de Ḥowéïza. 'Omar-Pacha fit faire des réparations au mausolée du Grand-Imam, et l'entoura d'un jardin; il fit aussi reconstruire la coupole et le portique de celui de l'imâm Aboû-Yoûsouf, auquel il dédia de nouvelles fondations pieuses. Il bâtit une école dans les environs de la mosquée Qamèriyyè, et y nomma des professeurs; il fit achever la digue d'A'zhamiyyè, à l'extrémité de laquelle il éleva une mosquée. Le caravansérail d'Azâd-Khân, situé à l'occident de la ville, ruiné depuis longtemps et qui servait de repaire aux voleurs, fut relevé par lui et muni d'une garnison qui rétablit la sécurité dans les environs.

Après 'Omar-Pacha, qui était resté au pouvoir trois ans et neuf mois, le vizir Ibrahîm-Pacha, ancien agha des janissaires, puis gouverneur d'Erzeroum, fut envoyé à Bagdad (1092 = 1681). C'est lui qui introduisit dans la province l'emploi du calendrier gréco-syrien pour la comptabilité des redevances fixes. En cette même année 'Abd-ul-'Azîz-Khân, souverain de la Transoxiane, se rendant en pèlerinage à la Mecque,

passa par la ville. Ce gouverneur réussit à maintenir dans l'ordre les nouveaux janissaires toujours prêts à se soulever; il mérita la reconnaissance des habitants en refrénant les excès des *yasaktchis* (agents de police) et en faisant établir une balustrade sur le pont de bateaux. Il construisit, sur le bord du Tigre, la mosquée de Tchélébi-Sulṭân Séyyid-ʿAlî. Il fut destitué au bout de trois ans et cinq mois, le 1er chèwwâl 1095 (11 septembre 1684) et remplacé par son prédécesseur ʿOmar-Pacha.

Pendant la seconde mission de celui-ci, son kiaya Aḥmed-Agha fit élever une coupole à l'occident de la mosquée de Tchélébi Ḥasan-Pacha, sur la rive du Tigre. Trois ans et vingt-sept jours s'écoulèrent jusqu'à ce qu'il fut relevé de son poste à la fin de l'année 1098 (1687). Le vizir Aḥmed-Pacha, surnommé *Ketkhodâ* ou l'intendant, lui ayant succédé, fit reconstruire les tours des remparts connues sous les noms de *Tchâouch-Qoullèsi* et de *Çâboûndji-Qoullèsi*, et élever une nouvelle mosquée près du tombeau du chéïkh Moḥammed Fâẓil. Au bout d'un an et onze jours, ʿOmar-Pacha fut encore une fois choisi comme gouverneur (1099 = 1688); il fit achever le caravansérail qui s'élève dans la plaine entre Bagdad et le village de Bèhroûz; son intendant Aḥmed-Agha agrandit la mosquée du chéïkh Maʿroûf, devenue trop petite. Une sédition provoquée par la crainte de la disette fut marquée par l'assassinat, sous le prétexte d'accaparement, de l'uléma Ghorâb-Zâdè Maḥmoûd-Efendi.

En 1100 (1689), Ḥasan-Pacha fut investi du gouvernement; c'était un homme modeste et rempli de mansuétude; élevé dans le sérail, intendant de la Sultane-Validé, puis gouverneur d'Égypte, où il ne resta que trois ou quatre mois, il fut envoyé à Chio où il se lia d'amitié avec Kieuprulu Mouçṭafa-Pacha, qui lui concéda la province de Bagdad lorsqu'il fut lui-même nommé grand-vizir. La disette qui régnait depuis un an remplit la ville de mendiants arabes et kurdes qui venaient implorer un morceau de pain. Malgré la charité des

riches habitants, nombre de ces pauvres gens, sans abri et affaiblis par les maladies, ne tardèrent pas à périr. La peste fit également son apparition et anéantit dans la ville seule, en trois mois, plus de cent mille personnes. A la fin de cette même année, les émirs kurdes Mîr-Suléïmân et Mîr-Ḥasan, relevant de la province de Chèhri-zor, s'étant distingués par leurs exactions, le gouverneur de Kerkoûk, Dilâwèr-Pacha, essaya de les faire rentrer dans le devoir; mais il fut tué en combattant et les habitants s'adressèrent au gouverneur de Bagdad qui nomma un *mutésellim* pour diriger les affaires de la province. A la suite de la pénurie du trésor, provoquée par les troubles et les révoltes qui se produisirent dans la province de Bassora et s'étendirent à celle de Bagdad, Ḥasan-Pacha fut rappelé sur sa demande le 17 zou 'l-ḥidjdjé 1102 (11 septembre 1691) et remplacé par le vizir Aḥmed-Pacha, connu sous le sobriquet de Bâzirgân (le marchand), qui était atteint d'une maladie chronique et ne tarda pas à en mourir le 2 chèwwâl 1103 (17 juin 1692). Les ulémas et les notables de la ville firent sortir de la citadelle l'ancien gouverneur Ḥasan-Pacha qui y était enfermé à raison de certaines réclamations du fisc; la Porte renonça à poursuivre ces réclamations, mais en même temps elle accorda le gouvernement de la province à Aḥmed-Pacha, l'ancien *ketkhodâ* ou intendant d''Omar-Pacha, tandis qu'elle lui conférait le grade de vizir; il mourut d'une maladie inconnue le 5 djoumâda I 1105 (2 janvier 1694).

Ḥâdji Aḥmed-Pacha vit croître les efforts des Montéfiks, qui déjà, sous leur chef Mâni', avaient battu à plusieurs reprises les troupes envoyées contre eux, et qui s'emparèrent d''Ardja, de Samâwât, de Roumâḥiyya et des cantons du Djéwâzir. 'Alî-Pacha lui succéda en 1107 (1695-96).

Pendant que les Cosaques inquiétaient la frontière de l'empire sur le Dniéper, les Arabes infestaient les bords de l'Euphrate aux environs de Bassora. Le sultan Mouçṭafa II fit construire dix navires destinés à protéger la navigation de

ce fleuve ; en outre, le gouverneur de Raqqa, Ḥuséïn-Pacha, reçut l'ordre de marcher contre ces Arabes avec une armée renforcée de Bédouins tributaires, de Turcomans et de Kurdes, et enfin des troupes du gouverneur de Bagdad. Quinze mille aspres furent allouées au premier et trente mille au second, afin qu'ils pussent satisfaire aux dépenses de cette expédition. Ḥuséïn-Pacha étant venu à mourir, on désigna pour lui succéder le *siliḥdâr* de Raqqa, Aḥmed. Le défaut d'approvisionnements provenant de la disette força les troupes à se débander; l'expédition projetée ne put avoir lieu.

Néanmoins 'Ali-Pacha réussit à contenir les Arabes Chammar, dont une fraction, d'environ trois cents hommes, se livrait à des brigandages sur le Nahr-'Isa. Pendant qu'il chargeait Ḥuséïn 'Abbâs, chef des Mawâlis, de châtier les Arabes du désert de Syrie, il se mit lui-même à la tête d'une expédition contre la tribu de Zobéïd qui commettait des désordres dans la région du Dodjéïl et la battit, ainsi que celle des Béni-Lâm.

En 1108 (1696-97), il y eut des troubles sérieux dans l''Irâq. Le chéïkh Mâni' s'était soulevé dans la province de Howéïza et avait bravé les gouverneurs de Bagdad et de Bassora. A la suite de la défaite de son frère Dja'fèr, les émirs et les chéïkhs de cette dernière ville envoyèrent une députation à Ḥasan-Pacha, que la Porte venait de nommer gouverneur, et qui était resté à Bagdad, pour l'engager à venir prendre possession de son gouvernement. Le vizir 'Ali-Pacha, alors gouverneur de l'ancienne capitale des khalifes, envoya Derwîch, agha des janissaires, pour s'assurer de leurs véritables intentions ; les habitants, pour dissiper tout doute, offrirent de lui remettre la forteresse de Qourna, clef de la province. Quand cette nouvelle parvint à Bagdad, Ḥasan-Pacha enrôla trois cents soldats, se mit à leur tête et marcha sur Qourna, qui lui fut remise par le chéïkh arabe Ibn-Çâbiḥ. Alors les habitants de Bassora le pressèrent de gagner leur ville et de l'occuper avec un corps de mille hommes ; mais il

ne put profiter de cette occasion, soit qu'il n'eût plus de fonds pour lever cette troupe, soit que 'Ali-Pacha ne voulût pas l'y aider.

Peu de jours après, on vit arriver un messager du gouverneur persan de Howéïza qui demanda la permission d'occuper Bassora pour lui-même, autorisation qui paraît lui avoir été donnée par écrit, au nom d''Ali-Pacha, par le beylerbey de la ville. Ce fonctionnaire persan réunit des forces imposantes, marcha sur Bassora, occupa la ville et même la forteresse de Qourna, du même coup, et en chassa définitivement les Arabes du chéïkh Mâni'. Cette conquête ne resta pas aux mains des Persans : le châh Ḥuséïn, qui venait de monter sur le trône, fit, comme un gage des intentions pacifiques de la Perse, remettre à Mouçṭafa II les clefs de ces places fortes par son ambassadeur Rustèm-Khân [1].

En 1110 (1698), Isma'îl-Pacha, ancien gouverneur d'Égypte, fut nommé à Bagdad. C'était un homme libéral, mais irascible, qui avait soulevé contre lui, par ce défaut, ses administrés. Il avait auparavant occupé successivement les fonctions d'agha des janissaires, de gouverneur de Roumélie, et de *qaîm-méqâm* ou lieutenant du grand-vizir. Moins de deux ans après, il fut destitué par le grand-vizir Ḥuséïn Kieuprulu, à la suite du pillage de Kerbélâ par les troupes débandées et des plaintes des Persans et appelé au gouvernement de Van, qu'il refusa parce qu'il croyait sa tête menacée ; il s'enfuit en Perse. En 1112 (1700), l'ambassadeur Moḥammed-Pacha fut envoyé dans ce dernier pays pour faire part au Châh del a conclusion du traité de paix de Carlowicz, et il est probable, dit Hammer [2], qu'il était également chargé de lettres confidentielles relatives au transfuge. Quoi qu'il en soit, Isma'îl-Pacha mourut l'année suivante.

A quatre lieues à l'est de la ville de Roumâḥiyya sur l'Eu-

1. Hammer, *id. opus*, t. XII, p. 431.
2. T. XIII, p. 44.

phrate se trouve le canal de Diyab, qui traverse la contrée intermédiaire entre les deux fleuves et finit par déboucher dans le Tigre. Les digues qui resserraient l'embouchure du canal n'avaient pas été réparées depuis trente ans, de sorte que tout à coup l'Euphrate fit une violente irruption, rompit les digues et submergea tout le pays d'alentour ; puis le fleuve regagna son lit en se dirigeant sur Samâwât. Cette catastrophe ruina l'agriculture et interrompit le commerce des caravanes ; les habitants, ne pouvant plus payer l'impôt, abandonnèrent leurs villages et se réfugièrent dans les îles que l'inondation avait réservées au milieu de cet immense marais. Profitant de leur fuite, un certain Selmân ben ʿAbbâs s'était emparé des fermages de Roumâḥiyya, de Kebchè[1], de Ḥaskè, du canton de Beni-Malek et même de ceux du mausolée d'ʿAlî à Nédjef. Le gouverneur de Bagdad eut beau envoyer contre lui des troupes à diverses reprises, ce Selmân se maintint dans la possession de ses nouveaux revenus. Dans les environs de Bassora, le chef des Montéfiks, Mâniʿ, que nous avons vu se révolter contre l'autorité de la Porte, avait également fait main basse sur les revenus d'ʿArdja et de Samâwât ; un autre rebelle, nommé ʿAbbâs Anwarî, avait ravagé le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, les environs de Qouds, de Solbona[2], de Zîb, d'ʿAbâdé, de Bachiyé et de Houriyè, tandis que le chef de brigands Selmân avait mis le siège devant Ḥilla, mais sans succès.

Le gouverneur de Bassora n'avait pu réduire les rebelles, qui se sentaient appuyés par une armée de quarante mille Persans campée à Dauraq[3], localité située à l'est de Bassora. Pour apaiser cette dangereuse révolte, le nouveau gouverneur de Bagdad, Daltaban Mouçṭafâ, homme d'un caractère despotique, mais d'une grande énergie, rassembla une armée composée des troupes du gouverneur de Diarbékir, avec les

1. Nazhmî-Zâdè ; Hammer écrit Kichè, et le *Djihân-Numâ*, p. 456, Kémiché ; c'est un village situé sur l'Euphrate, en face de Samâwât.

2. Le *Djihân-Numâ* écrit, p. 458, une fois *Çolonba* et une autre *Çoïlîna*.

3. Petite ville du Khoûzistan, *Djihân-Numâ*, p. 285.

contingents kurdes, de celles des provinces de Mossoul, de Chéhri-zor, de Sîwâs, d'Amasiya, de Mar'ach, de Birédjik et de Qaramanie, ainsi que des janissaires de Bagdad et des *léwends*, dont il apaisa les mutineries par des dons en argent. Les *siliḥdârs*, et les *sipâhis* enrôlés volontairement dans le pays de Sîwâs et de Tokat reçurent des suppléments de solde. Moḥammed-Pacha, surnommé Achdji-Zâdè « le fils du cuisinier », qui avait commandé la flottille du Danube, fit construire à Birédjik, avec des bois tirés des montagnes de Mar'ach, vingt navires dont le commandement fut confié au nouveau gouverneur de Bassora, 'Ali-Pacha. En même temps cinquante navires, trente radeaux portant quinze pièces de position (*bâl-yèmèz*), trente fauconneaux et quatre mortiers partirent de Bagdad. Vers la fin de janvier, les deux armées se rencontrèrent à Zowéïta, au-dessous de Roumâḥiyé. Les Arabes furent vaincus, et mille têtes furent élevées en forme de pyramide (29 janvier 1701 = 19 cha'bân 1112).

L'approche de l'armée ottomane avait jeté l'épouvante dans le camp du chéïkh Mâni', où se trouvait alors le khân persan Faradj-oullah, ancien gouverneur de Bassora, qui avait fait remettre aux Ottomans les clefs de cette place, parce qu'il ne pouvait pas, avec ses propres forces, la défendre contre les Arabes, mais qui s'était réconcilié avec ceux-ci lorsque son souverain l'eut destitué et remplacé par Dâoud-Khân. Ce dernier était encore à Bassora pendant que le gouverneur turc de la même ville, non encore installé, 'Ali-Pacha, était au camp de Daltaban Mouçṭafa-Pacha. Le chéïkh rebelle de la tribu arabe de Béni-Adam, 'Abd-ech-Chân, entreprit de réconcilier le général ottoman et les Bédouins. Pour prouver au premier le désir sincère qu'avaient ceux-ci de faire leur soumission, il s'offrit à conduire l'armée ottomane à travers le marais et les îles jusqu'à Bassora, et Faradj-oullah-Khân lui envoya des lettres de Dâoud-Khân que son neveu avait interceptées. Qourna se rendit dès que l'armée turque parut devant ses portes (17 ramaẓan = 25 février). 'Ali-Pacha, désigné comme gouverneur

de Bassora, y fut laissé à la tête de la garnison. Dàoud-Khân, qui stationnait avec ses troupes à Gurdélan[1], en face de Maqâm-ʿAlî, se retira dès qu'il eut reçu la nouvelle de la prise de Qourna. L'armée ottomane arriva dans le voisinage de Bassora ; là, Mouçṭafa Daltaban reçut les félicitations des principaux personnages de la ville, venus à sa rencontre. Quelques jours après, ʿAlî-Pacha fut installé par le général en qualité de gouverneur (30 ramaẓan = 10 mars). Cette campagne coûta la vie à Moḥammed-Pacha, gouverneur de Diarbékir, que Daltaban avait accusé auprès de la Porte d'avoir favorisé la mutinerie des janissaires.

Daltaban succéda à Ḥuséïn Kieuprulu comme grand-vizir. C'était un Serbe, qui ne savait ni lire ni écrire ; il n'occupa d'ailleurs cette haute position que pendant quatre mois, au bout desquels il fut destitué et mis à mort (1114=1702). Rami Moḥammed-Pacha, qui lui succéda au faîte du pouvoir, envoya au nouveau gouverneur de Bagdad, Yoûsouf-Pacha, trois cent cinquante bourses d'argent pour entretenir un corps nombreux de *léwènds* destiné à mener campagne contre les Bédouins révoltés.

Dans les commencements du règne du sultan Aḥmed III, lorsqu'il eut choisi pour grand-vizir ʿAli-Pacha de Tchorlou, et pour gouverneur de Bagdad ʿAli-Pacha, honnête homme et de mœurs simples, les Montéfiks se soulevèrent de nouveau aux environs de Bassora. Cette tribu arabe possédait *ab antiquo*, dans les environs de la ville, quatre villages dont ils percevaient les revenus ; plus tard Suléïmân el-Qânoûni, en les confirmant dans leurs anciennes possessions, avait formé un corps de quatre cents cavaliers recrutés dans cette tribu et chargés de la protection des champs et des villages. C'est depuis cette époque que les habitants de ces villages payaient au trésor un impôt estimé, au moment dont nous parlons, à deux

1. Orthographe de Niebuhr, *Voyage*, t. II. p. 169 ; *Kurdélan*, p. 202. C'était de son temps, un château ruiné vis-à-vis de Bassora ; les Persans l'avaient construit. Cf. Nazhmi-Zâdè, p. 120.

ʿ*abbâsî* par cent palmiers et à un ʿabbâsi par arpent, cette monnaie étant comptée à quarante aspres. Cet impôt produisait annuellement une somme de soixante-dix-huit à quatre-vingts bourses ; il était perçu par les gouverneurs, qui remettaient tous les ans cinq cents tomans à la troupe de cavaliers chargés de la protection de ces localités. En outre de cet impôt, les Montéfiks payaient encore une somme annuelle de trois ou quatre cents bourses pour avoir le droit de cultiver les îles de l'Euphrate. En 1102 (1690), Aḥmed-Pacha, gouverneur de Bassora, s'était approprié ces îles ; mais ses exactions avaient soulevé contre lui les habitants, qui l'avaient massacré lui et ses troupes. Beyzâdé ʿAlî-Pacha et Achdji Moḥammed-Pacha, qui lui succédèrent, ne réussirent pas à faire payer ce fermage ; la lutte recommença avec plus d'acharnement lorsque le *mutésellim* (agent financier) du nouveau gouverneur, Khalîl-Pacha, refusa de payer la solde des cavaliers avant l'arrivée de celui-ci, dont il occupait la place à titre provisoire. Le chéïkh Moghâmis, fils de Mânîʿ, chef des Montéfiks, fut vaincu à quatre reprises par le *kiaya* de Khalîl-Pacha et obligé d'implorer son pardon. Celui-ci, après s'être concerté avec les chéïkhs des tribus d'Idrîs et de Rachîd, choisit dans cette dernière le chéïkh Nâçir pour commander aux Montéfiks. Ceux-ci refusèrent d'obéir au chef désigné par le gouverneur, de sorte que le *kiaya* fut obligé d'entrer en campagne contre eux pour la cinquième fois. Il fut heureux dans les deux premières rencontres. Mais comme les vivres se faisaient rares, une partie de l'armée ottomane se dispersa ; les lévends à cheval retournèrent presque tous à Bagdad, et il ne resta plus auprès du kiaya que quelques milliers d'hommes. Enorgueilli par ses succès précédents, il n'hésita pas à marcher contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre, mais il fut complètement défait. Les Montéfiks vainqueurs ravagèrent les environs de Bassora. Telles sont les nouvelles que trouva, en arrivant au pouvoir, le grand-vizir ʿAli-Pacha de Tchorlou, qui chargea le gou-

verneur de Bagdad de réduire les rebelles en qualité de général en chef de l'armée envoyée contre eux[1].

Pendant la campagne de Morée (1127=1715), Ḥasan-Pacha, gouverneur de Bagdad, qui avait succédé à ʿAli-Pacha, mena une campagne contre les Kurdes de la tribu Çâtchly. Ceux-ci s'étaient fortifiés à Déïr-ʿAçî, au pied de la montagne de Sindjar; ils y furent attaqués par le *kiaya* du pacha, qui les poursuivit jusqu'au château de Khâtoûniyé, situé au milieu du lac du même nom, à quatre lieues au nord du mont Sindjar. Ce personnage et plusieurs autres perdirent la vie dans cette action, mais les Kurdes furent chassés de la forteresse qui leur servait de refuge dans l'île; ils périrent tous jusqu'au dernier[2].

Quelques rebelles de la tribu arabe de Lam, aux environs de Bassora, s'étaient mis sous la protection du khân persan de Howéïza, qui envoya une armée pour les soutenir. Le gouverneur de Bagdad s'était avancé jusqu'à Dauraq, où il apprit la marche des Persans; il réussit à l'entraver en coalisant les efforts des tribus du désert joints à ceux des Béni-Lam qui étaient restés fidèles à son parti, et cette courte campagne se termina par un traité de paix avec le khân persan.

Ḥasan-Pacha gouverna Bagdad de 1116 (1704)[3] à 1136 (1723). Entré dans le Sérail soixante-dix ans auparavant, sous le règne de Moḥammed IV, il avait été élevé, sous Mouçṭafa II, au rang de grand-chambellan, puis à celui de beylerbey de Roumélie. Il avait été nommé vizir après la bataille de Zentha et gouverneur de la Qaramanie, province qu'il quitta pour celle de Bagdad, où il resta vingt-un ans. Six ans avant sa mort, il avait fait déposer les restes de son épouse ʿAïché, fille du *mouçâḥib* Mouçṭafa, dans le mausolée de Zobéïde[4].

1. Hammer, *op. laud.*, t. XIII, p. 174 et suivantes.
2. *Id. opus*, p. 289.
3. Nazhmî-Zâdè, f° 123 v°. Il y a erreur dans Olivier, *Voyage dans l'Empire othoman*, t. II, p. 398.
4. Hammer, *id. opus*, t. XIV, p. 76. Comparez Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 245.

Cependant, de grandes révolutions s'étaient opérées en Perse. Les Afghans avaient renversé la dynastie des Çafawis et s'étaient emparés d'Ispahan. Tahmasp, dernier roi de cette dynastie, s'était établi à Qazwin et avait sollicité le secours de la Russie et de la Turquie. Pendant que les armées de Pierre le Grand occupaient Derbend et Bakou, la Porte faisait envahir la province de Kermanchâh par Ḥasan-Pacha, dont les troupes étaient renforcées de celles du pacha de Chèhri-zor et des auxiliaires kurdes. Ce général s'empara de Siné le 11 ṣéfer 1136 (10 novembre 1723) et ensuite d'Hamadân (12 zou 'l-ḥidjjé de la même année, 1er septembre 1724), fait d'armes insigne qui eut le plus grand retentissement et valut à son auteur le surnom de conquérant d'Hamadân [1]. Il mourut au milieu de son triomphe et fut remplacé par son fils Aḥmed-Pacha.

Ces deux gouverneurs firent leur possible pour mettre de l'ordre dans les affaires quelque peu embrouillées de la province; pendant les quarante-cinq ans que dura leur pouvoir, ils maintinrent la paix et la tranquillité dans le bassin moyen du Tigre et de l'Euphrate; grâce à eux, l'injustice disparut et l'oppression diminua; Bagdad revit un temps de splendeur et de prospérité inouïes [2].

Ḥasan-Pacha eut l'adresse de joindre à son gouvernement celui de la province de Mârdîn, commandée jusque-là par un voïévode nommé directement par la Porte, et d'intriguer de façon à rendre impossible le séjour de Bassora aux gouverneurs envoyés de Constantinople, de sorte que, de guerre lasse, il obtint cette dernière province pour son fils Aḥmed.

1. Selon Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XIV, p. 122, qui cite Tchélébi-Zâdè, continuateur de Râchid, pour toute cette période, Ḥasan-Pacha était mort avant le commencement du siège de Hamadân. On ne voit pas trop comment, en ce cas, on lui aurait donné le surnom de conquérant de cette place. Notez qu'Hanway, t. I, p. 195, dit que Ḥasan-Pacha s'était rendu sous les murs de Hamadân.

2. Thâbit-Efendi, p. 5. Il faut ajouter, d'après la liste de Niebuhr, entre les deux installations d'Aḥmed, la première en 1136 et la seconde en 1149, Isma'îl-Pacha en 1147 et Topâl Moḥammed-Pacha en 1148 : ces deux gouverneurs n'eurent qu'un pouvoir éphémère (voir page suivante).

Celui-ci joignit également à Bagdad, quand il en obtint l'investiture à la mort de son père, les provinces de Bassora et de Mârdîn. C'est sous son gouvernement que la ville des khalifes échappa au danger de tomber entre les mains de l'armée persane commandée par Tahmâsp-Qouly-Khân, devenu successeur des Çafawîs sous le nom de Nâdir-Châh. Le 6 ṣéfer 1146 (19 juillet 1733), le généralissime ottoman, Topal 'Osmân-Pacha, avait remporté, bien peu de temps avant de tomber lui-même sur le champ de bataille, une grande victoire qui avait mis fin à l'investissement de la ville, pendant huit mois, par les soldats du futur conquérant de l'Inde [1]. Au bout de onze ans, Aḥmed fut remplacé par Isma'îl-Pacha et par Topal Moḥammed-Pacha qui ne purent se maintenir contre l'opposition des habitants de la ville et des Bédouins; la Porte fut contrainte de lui remettre de nouveau le pouvoir. On prétend que des *qapydji-bâchys* lui furent dépêchés plusieurs fois, pour le faire disparaître par ruse, mais qu'il sut déjouer ces entreprises ; et qu'une fois même, sous le prétexte d'un jeu de *djérîd*, il trouva moyen de frapper à mort, d'un coup de bâton ferré, l'un de ces envoyés secrets [2]. Il mourut dans une campagne entreprise contre les Kurdes, qui avaient refusé de payer l'impôt.

Après eux, le poste de gouverneur fut confié à l'ancien grand-vizir Ḥâdji Aḥmed-Pacha, qui avait été révoqué du premier poste de l'empire le 1er ṣéfer 1155 (7 avril 1742), sans que sa destitution entraînât la perte de sa fortune [3], puis à Kesriyèli Aḥmed-Pacha, originaire de Kastoria, choisi par les janissaires comme gouverneur à la suite d'une révolte provoquée par les retards apportés au payement de leur solde, et confirmé bon gré, mal gré, par la Porte (1161 = 1748). Le gouvernement ottoman fut également obligé de leur compter la somme de deux cent mille piastres qu'ils réclamaient. Il dé-

1. Hammer, t. XIV, p. 290.
2. Niebuhr, *op. laud.*, t. II, p. 255.
3. Hammer, *opus cit.*, t. XV, p. 51.

dommagea Ḥâdji Aḥmed en lui donnant, à titre d'*argent d'orge*, le sândjaq d'Itch-Il ; ʿAbd-ul-Djélîl-Pacha, alors gouverneur de Mossoul, succéda à Kesriyèli dans la province de Bassora. La condescendance de la Porte envers les rebelles de Bagdad la jeta dans de nouvelles difficultés ; à peine la nomination de Kèsriyèli fut-elle connue, que l'émir des Arabes, beau-père de feu Aḥmed-Pacha, prédécesseur de Ḥâdji Aḥmed, vint bloquer Bagdad, de dépit de ce que le gouvernement de la province n'avait pas été donné à Suléïmân, l'époux de sa petite-fille. Pour secourir la ville et aider Kesriyèli à relever ses fortifications fortement endommagées par l'artillerie de Nâdir-Châh, le grand-vizir envoya au gouverneur de Marʿach l'ordre de s'y rendre avec toutes ses troupes [1].

A la fin de la même année, Kesriyèli, n'ayant pu contenir les janissaires, fut révoqué de ses fonctions, bien qu'il eût fait preuve d'énergie en faisant décapiter son propre *kiaya*, accusé d'entretenir des intelligences avec Suléïmân, qui remplissait les mêmes fonctions auprès de son prédécesseur. Le sultan nomma à sa place l'ancien grand-vizir Moḥammed-Pacha Téryâqî, qui gouvernait la province de Mossoul depuis que sa fatale passion pour l'opium lui avait fait perdre la confiance de Maḥmoûd Ier [2]. De ces trois hommes d'État, aucun ne réussit, aucun ne put se maintenir, et ils furent remplacés par Suléïmân-Pacha, gendre de cet Aḥmed-Pacha, fils et successeur de Ḥasan-Pacha, qui avait gouverné si longtemps Bagdad. On dit qu'Aḥmed avait donné sa fille ʿAdilé à Suléïmân, Géorgien de naissance et esclave de son père, parce qu'il lui avait sauvé la vie dans une chasse au lion [3].

1. *Id.*, t. XV, p. 166.
2. Sur ce personnage, voyez Hammer, *id. opus*, t. XV, p. 140 et 175.
3. Niebuhr, *op. laud.*, t. II, p. 256.

CHAPITRE IX

Suléïmân-Pacha ; fondation du gouvernement des mamlouks.

Suléïmân-Pacha avait commencé sa carrière par être l'esclave *mamloûk* d'Aḥmed-Pacha; il avait été élevé dans sa maison[1]; puis son maître l'avait affranchi, et prenant en haute estime ses capacités, il lui avait donné sa fille en mariage, comme nous venons de le voir. Pendant longtemps il remplit les fonctions de *kiaya*, avec le grade de *mirmirân*, notamment pendant le siège de Bagdad par les Persans. Le *kiaya* des gouverneurs des provinces était leur lieutenant et leur représentant dans toutes les affaires civiles et politiques; il exerçait aussi une sorte d'inspection sur toute leur maison. A Bagdad le *kiaya* était placé à la tête du pouvoir administratif et était assisté par le *dèftèrdâr* (directeur des finances) et le *divân-éfendisi* (chef de la chancellerie)[2]. Il est aisé d'entrevoir que cette situation, toute de confiance, préparait la fortune politique de Suléïmân. A la mort de son ancien maître devenu son protecteur, il fut nommé gouverneur de l'*èyyâlèt* d'Adana. Toutefois, comme depuis son âge le plus tendre il avait habité Bagdad, avait vécu avec les habitants de cette ville et en avait fait sa patrie, il avait toujours conservé le secret espoir d'y revenir et ne souhaitait rien tant que de pouvoir, à la première occasion, goûter de nouveau l'eau du Tigre.

Prenant pour prétexte les réclamations et les plaintes adressées à la Porte par les créanciers, relativement à une somme de deux mille bourses dépensée par Aḥmed-Pacha, soit pour les

1. Wâçif, t. I, p. 136.
2. D'Ohsson, *Tableau de l'Empire othoman*, t. IV, p. 191; [Rousseau], *Description du pachalik de Baghdad*, p. 25.

approvisionnements nécessités par la campagne de Perse, soit pour les rations des ambassadeurs se rendant de Constantinople en Perse ou *vice versâ*, qui avaient été forcés, par la mort de Nâdir-Châh, de prolonger leur séjour à Bagdad [1], et se servant habilement d'un argument tiré de l'impuissance du gouverneur de Bassora à résister aux incursions des Montéfiks et des *Ka'b* [2], il demanda qu'on lui confiât cette dernière province, à la condition de payer entièrement de sa propre bourse les sommes réclamées et de délivrer les régions infestées de l'oppression des Bédouins, en châtiant vertement ceux-ci. Il fit également appuyer sa demande par une pétition signée par les réclamants.

Accédant à sa demande, le gouvernement ottoman le décora du titre de vizir et lui confia la province de Bassora; lui, de son côté, tint également ses engagements, satisfit les créanciers d'Aḥmed-Pacha et châtia les rebelles. Cette conduite lui créa une véritable popularité parmi les habitants de Bagdad, qui conçurent une grande affection pour lui pendant le séjour qu'il y fit pour régler les créances des particuliers. Cela déplut à Moḥammed-Pacha Ṭéryâqî, qui conçut également de son côté l'espoir de réunir sous son pouvoir les deux provinces de Bagdad et de Bassora, qui l'avaient déjà été plus d'une fois. Les succès obtenus par Suléïmân dans la répression des tribus révoltées contribua à entretenir la jalousie du gouverneur de Bagdad, qui, voyant croître de jour en jour la gloire et la puissance de son concurrent, prévint la Porte que celui-ci désirait s'emparer de Bagdad et réunissait les moyens d'y parvenir. Le

1. Il s'agit ici de Kèsriyèli-Aḥmed, qui avait été envoyé en Perse antérieurement à sa nomination comme gouverneur. Cf. Hammer, *op. laud.*, t. XV, p. 119, 148 et 166.

2. كعب prononcé *tchiab* par les Bédouins : « Horde d'Arabes pillards qui désolent le pays de Hawiza par leurs brigandages continuels, et infestent le golfe Persique par leurs pirateries. » *Mélanges d'histoire et de littérature orientales*, par M*** [Rousseau], Paris, Eymery, 1817, p. 2, note 3. Sur le chéïkh Suléïmân, qui commandait cette tribu et s'empara en 1765 de plusieurs navires anglais, voir les intéressants détails donnés par Niebuhr, *Description de l'Arabie*, p. 276.

gouvernement ottoman, pour prévenir tout trouble, nomma généralissime le vizir Moḥammed-Pacha, gouverneur de Siwâs, et chargea le vizir Ibrâhîm-Pacha, gouverneur de Marʿach, des fonctions de commandant de la forteresse de Bagdad, en lui adjoignant un certain nombre de vizirs et d'émirs. Le généralissime eut pour instructions de se rendre en toute hâte à son poste et de tenter de ramener dans la bonne voie, par de justes conseils, Suléïmân-Pacha, avec ordre de recourir aux armes dans le cas où celui-ci refuserait de les écouter, de le châtier et de le déposer.

Quand Suléïmân-Pacha connut le contenu des demandes formulées par le gouverneur de Bagdad, il s'empressa de se disculper en proclamant hautement sa sincérité et sa loyauté, et en mettant sous les yeux de tous des preuves condamnant Moḥammed-Pacha. La Porte, trouvant la question obscure, désigna le second écuyer du palais, Mouçṭafa-Bey [1], pour procéder à une enquête, et celui-ci, sans se laisser prendre aux apparences, démentit dans son rapport [2] les avis de Ḥadjî Moḥammed-Pacha et confirma les dires de Suléïmân.

Quant à Moḥammed-Pacha, inquiet du résultat de l'enquête menée par Mouçṭafa-Bey, il n'attendit pas l'arrivée des troupes désignées pour le suivre et envoya immédiatement contre Suléïmân son *kiaya* et son trésorier avec des troupes tirées de sa province même. Suléïmân, de son côté, fit franchir aux siennes les limites de son gouvernement [3] et, après avoir

1. *Kutchuk mîr-âkhor agha*, dit le firman de Suléïmân-Pacha, rapporté en entier par Wâçif, t. I, p. 137.

2. C'est évidemment sur ce rapport que la chancellerie impériale rédigea le firman reproduit par Wâçif (*ibid.*), car il est dit dans cette pièce : « Ayant vu que les termes de tes dépêches et les paroles de mes gens de confiance étaient d'accord, et cela ayant plu à mon cœur sincère, j'ai été persuadé que tout ce qui avait été dit sur ton compte n'était que mensonges et inepties. »

3. Ainsi d'ailleurs qu'il en avait reçu l'ordre de la Porte. « Ton prédécesseur le vizir Moḥammed-Pacha », dit le firman d'investiture (Wâçif, *ibid.*), « ayant été, pour éviter toute discorde, nommé gouverneur de la province de Roumélie, un messager (*moubachir*) a été envoyé pour le faire sortir immédiatement de Bagdad, pour le conduire du côté de la Roumélie et pour lui faire vider la place avant ton arrivée. Dès la réception de

choisi comme *kiaya* ʿAli-Agha, sous-gouverneur de Ḥaské[1], l'envoya en avant jusqu'aux environs de Ḥilla où était campé le *kiaya* de Bagdad avec des troupes nombreuses. Ce dernier s'empara d'ʿAli-Agha et le fit conduire à Bagdad où il fut, dès son arrivée, jeté en prison[2]. Suléïmân, à cette nouvelle, partit lui-même en toute hâte pour Ḥilla, et après avoir acheté à prix d'argent les *léwends*, chargea avec toutes les forces dont il pouvait disposer; il tailla en pièces du premier coup les troupes du *kiaya* de Bagdad, et fit même prisonnier ce dernier, mais au lieu de le garder, il le renvoya à son maître avec beaucoup d'égards et en lui faisant rendre ce qui lui avait été pris. Puis il marcha dans la direction de Bagdad et vint camper à l'ouest de la ville, à deux milles et demi de distance, dans l'endroit où est situé le village de Kâzhimiyyé; il y cantonna ses troupes, fit connaître à la Porte ce qui s'était passé et attendit des ordres.

A la suite de ces événements, le gouvernement de Bagdad fut joint à celui de Bassora et confié à Suléïmân, tandis que Ḥâdji Moḥammed-Pacha était envoyé à Djedda. Suléïmân organisa une excellente administration et eut l'occasion de rendre beaucoup de services à son pays; mais cependant il fut la véritable cause de la formation d'un gouvernement de mamlouks, comme en Égypte.

En effet, Ḥasan-Pacha, le conquérant d'Hamadân, qui avait été élevé dans le Sérail, créa, à l'instar de l'administration intérieure du palais impérial, des chambrées analogues à celles des serviteurs particuliers (*khâçç*), des magasiniers (*khâzin*) et des celleriers, y établit des écoles soumises à certains règlements, et acheta un certain nombre d'esclaves qu'il fit

mon auguste rescrit, tu partiras avec tous les gens de ton palais (littéralement : « de ta porte »), les *léwends* qui sont avec toi et la foule des milices (*séwâd-i djamʿiyyèt*), tu te rendras à Bagdad et tu t'empareras de cette place forte. »

1. Bourgade de la province de Bagdad, à la limite de celle de Bassora.

2. Ce même ʿAli-Pacha, un des affranchis d'Aḥmed-Pacha, fut gouverneur de Bagdad après Suléïmân-Pacha. Thâbit-Efendi, *op. laud.*, p. 11.

élever avec soin en même temps que plusieurs fils de bonne famille (*zâdègân*). Après sa mort, son fils suivit son exemple ; leurs successeurs, il est vrai, ne s'occupèrent pas de ces détails ; mais Suléïmân renouvela ces coutumes et les fit revivre ; il fut imité par ses successeurs, de sorte que les règles établies par Aḥmed continuèrent d'être observées jusqu'à la disparition du gouvernement des mamlouks.

Dans ces diverses chambrées, il y avait, d'une façon permanente, environ deux cents jeunes gens ; ceux d'entre eux qui avaient atteint l'âge de puberté étaient répartis dans les écoles, puis passaient, en qualité d'aides ou apprentis (*yamaq*), sous les ordres des *gédiklis*[1] pour compléter leur éducation. Ensuite on les faisait entrer dans le rang des *itch-aghas* ou aghas de l'intérieur[2]. Chaque école avait de nombreux précepteurs (*lâlâ*), professeurs (*khodja*) et maîtres (*oustâ*), qui leur apprenaient à la fois à lire, à écrire, à tirer à la cible, à monter à cheval et à manier les armes. De plus, pour leur enseigner la natation, on avait établi en face de leurs appartements des bains froids en planches[3]. Par ces moyens, ils étaient naturellement arrivés à dépasser leurs compagnons et à se distinguer d'eux, ainsi que les jeunes gens qui sortent des écoles ; aptes à remplir la plupart des emplois publics, ils se montrèrent en outre d'un zèle excessif dû à leur camaraderie d'armes et d'école, en dehors de leur communauté d'origine, finirent par avoir le dessus de toutes parts et eurent en main l'autorité dans toutes les affaires.

1. Il est sans doute question des *gédikli zâ'îms*, corps de troupes particulier pris parmi les possesseurs des fiefs militaires connus sous le nom de *zi'âmèt* ; on peut consulter d'Ohsson, *Tableau de l'Empire othoman*, t. VII, p. 377.

2. Ce qui est la même chose que *itch-oghlan* ou page, mot passé en français sous la forme *icoglan*. Cf. d'Ohsson, *op. laud.*, t. VII, p. 47 ; Marcel Devic, *Dictionnaire étymologique*, s. h. v°. Comparez Niebuhr, *op. laud.*, t. II, p. 264.

3. C'étaient des constructions en planches analogues aux écoles de natation si connues de la Seine. Thâbit-Efendi, qui nous a conservé ce détail, n'avait vu que celles de Constantinople et se sert, pour les désigner, de l'expression « bains de mer » دکز حماملری.

Suléïmân-Pacha mourut à Bagdad en 1175 (1761), à l'âge de soixante-six ans[1]. On composa à cette occasion des élégies qu'on entendait souvent, du temps de Niebuhr, réciter dans les cafés et les rues de la ville. Ce qu'on lui reproche le plus, c'est d'avoir été sous la domination de son épouse, ʿAdilé-Khâtoûn, qui avait ses jours d'audience, où les plaintes des particuliers lui étaient soumises par l'intermédiaire d'un de ses eunuques, et qui était ainsi fort au courant des affaires de la province[2]. Elle fit élever une mosquée et un caravansérail qui portent son nom.

CHAPITRE X

Développement de la puissance des mamlouks. Les gouverneurs ʿAli, ʿOmar, ʿAbdi et Hasan. Révolutions en Perse. Suléïmân-Pacha II.

Après la mort de Suléïmân-Pacha, le gouvernement fut confié à Saʿd-uddin-Pacha, gouverneur de Raqqa; mais celui-ci ne put pas conserver cette situation, et la province de Bagdad, jointe à celle de Bassora, fut donnée, avec le grade de vizir, à ʿAli-Pacha qui avait été le *kiaya* de Suléïmân, et la Porte ferma les yeux sur la possibilité de désordres dans cette région[3]. Ce gouverneur eut une bonne administration grâce à laquelle les indigènes vécurent dans le repos et la tranquillité. Mais il ne resta au pouvoir que vingt-deux mois, et

1. Hammer, *op. cit.*, t. XVI, p. 73, qui a tiré ce renseignement de Wâçif, t. I, p. 136.
2. Niebuhr, *op. laud.*, p. 258.
3. Wâçif, t. I, p. 137.

l'on pensait, du temps de Niebuhr, qu''Adilé, la veuve de son prédécesseur, avait eu la plus grande part à sa disgrâce. Cette femme altière ne pouvait se consoler de voir le pouvoir lui échapper, et elle réussit à soulever contre lui le corps des janissaires. Obligé d'abandonner la ville, 'Ali-Pacha y rentra bientôt avec l'aide des Bédouins et la complicité morale des grands personnages qui lui étaient attachés. Il eut à lutter contre les Kurdes, qu'il défit, et contre la tribu chiïte des Khazâ'il, aux environs de Lemloûn, qui le battirent. 'Adilé-Khâtoûn, profitant de ce que 'Ali-Pacha était accusé de pactiser en secret avec les chiïtes, réussit à mettre dans son parti cinq des principaux mamlouks, qui soulevèrent la ville. Le gouverneur s'enfuit de nouveau, habillé en femme ; reconnu à l'une des portes de la ville, il fut arrêté sur-le-champ et exécuté [1].

1. La version que nous a conservée Wâçif (t. I, p. 151) est légèrement différente et mérite d'être rapportée ici en détail. « 'Ali-Pacha qui, pendant qu'il était *mutésellim* de Bassora, avait été nommé gouverneur des deux provinces grâce à l'appui de l'ancien grand-vizir Râghib-Pacha, était entré à Bagdad ; mais avant qu'une action quelconque, bonne ou mauvaise, eût pu être accomplie par lui, un certain nombre de gens de désordre qui avaient rempli les fonctions de *kiaya* de feu Suléïmân excitèrent les passions des *yamaqs* (élèves-janissaires) et l'intérêt personnel des notables de la ville. Une foule d'écervelés s'emparèrent de la citadelle intérieure et en expulsèrent 'Ali-Pacha, qui alla camper avec son armée sur l'autre rive du Tigre et s'occupa de mettre en œuvre des ruses subtiles. Il séduisit à prix d'argent la plupart des rebelles qui réclamaient sa mort, et en les mettant de son côté, fit taire les autres, qui demandèrent pardon de leur sotte conduite et le supplièrent de rentrer dans la ville. Quelques jours plus tard, le pacha fit de nouveau son entrée en grande pompe.

« Bien qu'il ne fût pas nécessaire de mettre une si grande hâte dans la répression, il s'occupa de faire mettre à mort, l'un après l'autre, ceux des *yamaqs* et des janissaires qui avaient trempé dans la révolte. Les *kiayas* dont nous avons parlé l'apprirent, et craignant pour eux-mêmes, suscitèrent de nouveaux troubles. Ils se rassemblèrent et s'engagèrent, pour sauvegarder leurs biens et leur vie, à poursuivre la nomination d'un des leurs, 'Omar-Kiaya, à qui ils firent jurer sur sa foi qu'il ne commettrait pas de trahison semblable. Ils firent savoir au peuple leur complot, et séduisirent les notables en les effrayant sur le projet d''Ali-Pacha à leur endroit. Immédiatement des cris de révolte s'élevèrent, la place qui est contiguë à la citadelle intérieure se remplit de monde ; on braqua des canons sur le séraï, on barricada les rues et les chemins, et l'on se pré-

ʿOmar-Pacha, alors *kiaya*, marié avec la fille cadette d'Aḥmed-Pacha, sœur d'ʿAdilé-Khâtoûn, fut choisi pour lui succéder et confirmé par la Porte dans l'été de 1764. Ce n'était pas un homme d'un génie extraordinaire, ni même un bon officier; mais il était populaire à cause de sa femme, fort douce et fort aimée, tout le contraire de sa sœur ʿAdilé. La première année de son gouvernement, il fit une campagne heureuse contre la tribu de Khazâʿil et brûla Lemloûn, mais fut obligé néanmoins de conserver le même chef à la tête de cette tribu belliqueuse[1].

La peste terrible qui survint en l'année 1186 (commençant le 4 avril 1772)[2] fut fatale au gouvernement local par la perte de troupes excellentes et d'agents expérimentés. Dès

para au combat. Quand ʿAli-Pacha se fut assuré de la situation, n'ayant pas pu, malgré ses avis et ses conseils, les ramener à de meilleurs sentiments, et ses ennemis, de plus, ayant dispersé les gens de sa maison et l'empêchant de sortir de la ville pour en avoir fermé les portes et les chemins, il fut obligé de sortir déguisé du palais et de se réfugier dans une maison, où il se tint caché pendant quelques jours. Les habitants ne cessèrent pendant ce temps de poursuivre leurs recherches, et finalement ils firent une descente dans la maison où il se cachait, le prirent et l'enfermèrent dans la forteresse; puis ils osèrent le mettre à mort. Les fauteurs de cette révolte se rassemblèrent dans le lieu dit *Dâr en-Nédwè*, délibérèrent et décidèrent de rédiger une pétition falsifiée et menteuse dans laquelle ils prétendaient que le feu gouverneur avait entretenu des rapports avec les Persans, qu'on savait qu'il leur avait demandé conseil sur la manière de leur livrer la ville; que la négligence de la Porte, déjà avertie, était cause que les scènes de violence avaient été inévitables; et que, les choses en étant arrivées là, ʿOmar-Kiaya, qui est un esprit droit et sincère et qui peut, à l'encontre des gouverneurs venus du dehors, maintenir la ville dans l'obéissance, est digne, de l'avis de tout le monde, du rang de vizir. Les nécessités du temps obligèrent la Porte à délivrer au nom d'ʿOmar-Kiaya les diplômes d'investiture des provinces de Bagdad et de Bassora, qu'on lui fit tenir par la poste.

« ʿAli-Pacha était un homme d'État capable, intelligent, raisonnable, courageux à l'extrême, généreux et brave. Il était innocent du crime qui lui avait été imputé faussement, et s'il avait vécu, il aurait été, pour l'empire, un ministre à hautes vues et capable. »

1. Niebuhr, *op. laud.*, t. II, p. 262.

2. On trouve une allusion à cette peste, qui semble passée sous silence par Wâçif, dans un rapport du baron de Thugut, plénipotentiaire autrichien au congrès de Fokchani, cité par Hammer, *op. laud.*, t. XVI, p. 318, à la note.

que les Persans eurent connaissance de cet état de choses, ils firent, d'une part, marcher des troupes dans la direction de Bassora et de Chèhri-zor, en vue d'une démonstration offensive, tandis que d'autre part ils envoyaient à la Porte des dépêches contenant des plaintes contre ʿOmar-Pacha.

Le gouvernement de Constantinophe fit demander des informations aux fils d'ʿAbd-ul-Djélîl, alors gouverneurs des provinces de Chèhri-zor et de Mossoul ; ceux-ci, qui avaient à se plaindre d'ʿOmar-Pacha à cause de leurs relations de voisinage, s'empressèrent de démentir ses rapports et de confirmer les dires de la cour de Perse ; en cherchant à faire destituer le gouverneur de Bagdad, ils montraient bien clairement que le fond de leur pensée était de purger cette ville de la domination des mamlouks, alors à son berceau. ʿOmar-Pacha se défendit avec toute la vigueur dont il était capable ; mais « comme un vieux lion dont les ongles sont tombés », il fut inopinément destitué et remplacé par Mouçṭafa-Pacha Ispanaqdji. Il se hâta de se conformer aux ordres de la Porte et de remettre la province à son successeur ; mais dès que cela fut accompli, Mouçṭafa-Pacha, qui voulait s'emparer de ses biens, le fit injustement mettre à mort sous une imputation de rébellion.

Après la mort d'ʿOmar-Pacha, qui avait fourni aux Persans l'occasion de se plaindre, ceux-ci se montrèrent de plus en plus menaçants et occupèrent même la ville de Bassora et un certain nombre d'autres localités de cette région. Quand ce fait parvint à la connaissance de la Porte, les ministres reconnurent la faute qu'ils avaient commise de destituer ʿOmar-Pacha, et ils se repentirent d'autant plus de ce qu'ils avaient fait, qu'ils étaient préoccupés de la pensée que Kérîm-Khân, alors maître de la Perse [1], était le chef d'une tribu kurde et pouvait compter sur les indigènes de la province de Chèhri-

1. De la dynastie des Zendes, monta sur le trône en 1758 et régna jusqu'en 1779 (Rousseau, *Notice historique sur la Perse*, Marseille, 1818, p. 79).

zor, tous kurdes, à l'exception d'une infime minorité. Devant ce danger, ils remirent à plus tard l'étude des moyens propres à supprimer le pouvoir des mamlouks, et ils conférent le poste de gouverneur de Bagdad, d'abord à ʿAbdullah-Agha, esclave et *kiaya* d'ʿOmar-Pacha, puis à Ḥasan-Agha, en décorant ce dernier du titre de vizir. Malgré ces mesures, l'intelligence et la capacité de ces deux hommes restèrent impuissantes à effacer les discordes intestines et à refouler les attaques venues du dehors ; les troubles et les dissensions croissaient de jour en jour ; les esprits étaient fatigués et abattus par ces désordres, lorsque la mort subite de Kérîm-Khân vint mettre un terme au danger extérieur, en même temps qu'elle faisait disparaître les difficultés intérieures.

Après que les Persans eurent assiégé Bassora pendant quatorze mois, Suléïmân-Agha, *mutésellim* de cette province, l'un des mamlouks qui s'étaient courageusement voués à la défense de cette place, n'ayant plus la force de résister davantage et désespérant de recevoir des secours et des renforts de Bagdad, fut contraint de livrer la ville par capitulation ; quant à lui, il fut emprisonné dans la ville de Chirâz[1]. Le courage et la fermeté dont il avait fait preuve en résistant courageusement, pendant plus d'un an, à soixante-dix mille hommes, lui avaient attiré quelque renommée parmi les Persans.

La mort de Kérîm-Khân et les compétitions qu'elle amena parmi les membres de sa famille rendirent difficile l'administration de la ville de Bassora, à ce point que Çâdiq-Khân, qui en était gouverneur, la quitta furtivement par crainte de Zékî-Khân, qui avait succédé à Kérîm. Suléïmân-Agha était l'ami intime de Zékî et avait entretenu avec lui des rapports suivis bien avant de monter sur le trône ; il fut chargé du

1. C'est en 1775 que Kérîm-Khân assiégea Bassora. Voyez les détails de cette campagne dans Olivier, *Voyage dans l'Empire othoman*, t. II, p. 399 et suivantes. Bassora resta au pouvoir des Persans jusqu'à la mort de Kérîm-Khân. D'après Olivier, le siège avait duré treize mois et non quatorze. Comparez *Maṭâliʿ es-soʿoûd*, p. 5.

gouvernement de Bassora et envoyé dans cette ville en compagnie d'un *mihmândâr* et d'une suite nombreuse et complète ; mais tandis que d'un côté il se confondait en remerciements à l'adresse des ministres de Zékî et leur faisait toutes sortes de promesses, d'un autre côté il demandait à la Porte le grade de vizir et l'investiture du gouvernement de Bassora ; c'est par l'entremise de l'ambassade anglaise, résidant alors à Chirâz, qu'il faisait parvenir ses requêtes et sa correspondance. En attendant une réponse, il se déclara publiquement investi du gouvernement de Bassora par la Perse et se mit en route pour cette ville.

Ḥasan-Pacha, gouverneur de Bagdad, dès qu'il apprit la fuite de Çâdiq-Khân, qui laissait Bassora sans défense, s'empressa de nommer l'un des notables de Bagdad, appelé Noʿmân-Efendi, au poste de *mutésellim* et de l'envoyer au lieu de sa résidence, où il prit effectivement possession de son poste. Suléïmân-Agha, qui était déjà en route, s'arrêta dans l'endroit même où il se trouvait, quand il apprit que la place était déjà prise, et demanda à Ḥasan-Pacha qu'il voulût bien le désigner pour être *mutésellim* ; mais il comprit, par la réponse qu'il reçut, que le gouverneur de Bagdad était déjà informé de sa marche; il craignit son ressentiment et décida d'attendre les événements. Sur ces entrefaites, Thâmir, chéïkh des Montéfiks, qui, pendant le siège de Bassora par les Persans, avait agi mollement et s'était abstenu de porter secours à Suléïmân-Agha, et que celui-ci considérait comme son ennemi, fut tué dans une bataille qu'il livra à une petite tribu d'Arabes du sandjaq de Ḥilla. A la nouvelle de sa mort, Suléïmân-Agha partit en hâte pour Bassora, s'y empara du pouvoir au débotté et fit jeter en prison Noʿmân-Efendi[1].

1. Olivier, *ouvrage cité*, p. 403, n'a pas connu ces détails. D'après lui, après la mort de Kérîm, « Suléiman obtint sa liberté et la permission de retourner en Turquie. Sa bonne conduite avait fixé sur lui les regards de la Porte; il s'était fait à Bassora une réputation de bravoure, d'intelligence et de droiture qui se répandit à Bagdad et dans tout le pachalik. Hassan déplaisait, et aux grands, et au peuple; il n'était point capable de satis-

Quelques jours après cet heureux coup de main, arriva le firman qui légitimait sa prise de possession, et lui conférait, comme il l'avait demandé, le grade de vizir. Se trouvant ainsi au terme de ses désirs, Suléïmân-Agha fit déployer immédiatement le drapeau ottoman et publier la nouvelle de la faveur dont il venait d'être l'objet. Il s'occupa de soumettre à son autorité la ville de Bassora et ses dépendances, et en peu de temps assura aux habitants une tranquillité et une sécurité parfaites. Puis il demanda à la Porte l'investiture de la province de Bagdad, réunie à celle de Bassora, en s'engageant à y réprimer les désordres et les troubles qui s'étaient produits au milieu de ces conjonctures difficiles.

L'intérieur de la ville de Bagdad était en effet livré aux déprédations et à l'indiscipline des janissaires, de même que les environs étaient en proie aux exactions des *léwends*. Les indigènes, affolés, ne se sentaient plus en sûreté ; l'agriculture était abandonnée, et le commerce négligé. C'est dans ces conditions que la province de Bagdad fut encore une fois réunie à celle de Bassora et confiée à Suléïmân-Pacha[1], qui se mit en route pour prendre possession de son nouveau poste, accompagné des émirs et des chéïkhs des tribus arabes ainsi que des gens de sa maison. Il s'arrêta dans la ville d'ʿArdja située à quelques relais de distance et y reçut les hommages des mamlouks et des Turcs de Bagdad, qui furent tous l'objet de ses faveurs, à l'exclusion d'Ismâʿîl-Agha, l'un des *kiayas* d'ʿOmar-Pacha et principal fauteur des troubles, qui fut mis à mort, et de trois personnages, nommés Çâri Moḥammed, Çoûfî-Ismâʿîl et Qara-Yoûsouf, qui furent exilés

faire la Porte, de réprimer les Arabes, de contenir les Curdes et d'en imposer aux Persans. Suléiman s'était mesuré avec ceux-ci ; il avait obtenu leur estime ; il avait été leur prisonnier. Suléiman, sous tous les rapports, était l'homme qui convenait à la Porte ; il reçut donc les trois queues, et fut nommé pacha de Bagdad en 1780. » On voit, par notre source, à quel point est inexact le résumé d'Olivier.

1. La Porte y joignit également la province de Chéhri-zor. La date du firman est le 15 chèwwâl 1194 (14 octobre 1780), d'après le *Maṭaliʿ es-soʿoûd*, p. 12.

à Bassora. Puis Suléïmân s'approcha de Bagdad, mais sans y entrer, et passa sur la rive orientale du Tigre, où, sans plus tarder, il marcha contre Moḥammed Khalîl-Oghlou, *beuluk-bâchy* en chef des *léwends* qui tenaient la campagne aux environs de la ville ; il les défit, et tua leur chef. Puis il fit son entrée solennelle [1], pendant laquelle les habitants, pleins de joie et de gaîté, firent entendre des actions de grâce et des vœux pour le souverain.

Tout en assurant la prospérité et la sécurité des habitants par sa justice, et en châtiant les oppresseurs et les auteurs de vexations [2], le nouveau gouverneur s'efforça de relever l'agriculture, et grâce à ses efforts, le commerce se remit à fleurir. A une époque où l'empire ottoman était en proie à une faiblesse générale et où chaque localité se trouvait placée sous les ordres d'un *dérè-bègi* ou burgrave qui ne reconnaissait l'autorité de la Porte que de nom, tandis que la capitale était aux mains des troupes séditieuses des janissaires, ce fut un bonheur pour l'ʿIrâq que Suléïmân-Pacha parvînt à purger de rebelles une province aussi éloignée et à revivifier ses

1. Au bout d'un mois. *Maṭâliʿ*, p. 13.

2. Comparez, entre autres campagnes contre les Arabes, celle dont voici les détails donnés par le *Méḥâsin ul-Athâr*, 3e partie de l'histoire de Wâçif (inédite), d'après un manuscrit de ma collection (fo 22 vo) : « Comme il était devenu nécessaire de châtier la sottise et l'insolence du chéïkh des Montéfiks, tribu arabe séjournant dans les environs de Bassora et connue pour la quantité d'esclaves qu'elle possédait et pour ses riches troupeaux, ainsi que de le punir pour la résistance et l'opposition qu'il mettait à s'acquitter des impôts qui lui incombaient, Suléïmân marcha contre lui à la tête d'une armée considérable, le vainquit et nomma un autre chef à la tribu. Par ce moyen, il apaisa les troubles qui s'étaient produits dans cette région, et il installa à Bassora, comme *mutésellim*, un certain Mouçṭafa-Agha, en lui donnant les meilleurs conseils pour mener les affaires de la province. Celui-ci, au contraire, attira près de lui le chef expulsé, s'en fit un ami et n'hésita pas à enflammer le brandon de la discorde pour parvenir à ses fins perverses. Le chef se mit en révolte ouverte, rassembla des débauchés et des vauriens et se livra au brigandage, soit sur les routes, soit sur les voies fluviales. Suléïmân, quand il eut des informations sûres, rassembla les troupes qu'il avait dans sa capitale et les contingents kurdes, et marcha en personne sur Bassora, où il châtia le chef destitué et rétablit dans toute son autorité celui qu'il avait nommé lui-même » (1204 = fin de 1789).

ruines[1]. Ces avantages furent néanmoins compensés par ce fait qu'il fit acheter une grande quantité d'esclaves, ce qui contribua à renforcer le pouvoir des mamlouks fondé par son homonyme Suléïmân-Pacha Abou-Léïla ; si celui-ci peut être considéré comme le fondateur de cette dynastie, Suléïmân II a tous les droits d'en être jugé comme le rénovateur et le restaurateur. C'est sous sa domination qu'eut lieu une sanglante tragédie dont les naturalistes Olivier et Bruguière furent témoins et dont le premier nous a laissé le dramatique récit. Arrivé à l'âge de soixante-six ans, Suléïmân s'était laissé dominer complètement par son kiaya Aḥmed, dont le père, palefrenier au service de ce pacha pendant son séjour à Bassora, avait obtenu la faveur de placer son fils parmi les pages de son maître. Par la souplesse de son esprit et une très grande facilité dans le travail, Aḥmed était parvenu à capter la bienveillance du gouverneur. A trente-six ans, il était nommé kiaya et pacha à deux queues ; il s'empara graduellement de toute l'autorité et annihila le pouvoir de Suléïmân. Le récit d'Olivier laisse entendre qu'une main criminelle n'était pas étrangère à la maladie de langueur qui minait la santé du gouverneur, lorsque les soins des savants français, en la rétablissant, lui ouvrirent les yeux et le décidèrent à ordonner l'exécution de son favori. Le khaznadar 'Ali-Bey fut chargé de cette opération, qui eut lieu presque sous les yeux du citoyen Outrey, Français établi depuis longtemps dans le pays, qui y exerçait la médecine et y faisait le commerce. La cause déterminante de l'énergique résolution de Suléïmân fut la réception des lettres qu'Aḥmed avait fait tenir à la Porte pour

1. Comparez Olivier, *ouvrage cité*, t. II, p. 403. Les travaux de réparation exécutés sous son gouvernement sont considérables. Suléïmân reconstruisit le mur d'enceinte, éleva le mur qui entourait le faubourg occidental, démolit l'ancien palais et le rebâtit d'une façon plus somptueuse ; il bâtit l'école Suléïmânyyé et y installa une bibliothèque ; il fit décorer le minaret de la mosquée du Grand-Imam, construisit des ponts dans la province, et exécuta d'autres travaux d'utilité publique énumérés dans le *Maṭâli'*, p. 29.

demander sa succession, et que son agent avait réussi à se procurer et à lui envoyer [1].

En mourant, Suléïmân ne laissa que trois enfants mâles, nommés Benât-Saʿîd, Çâdiq-Bey et Çâliḥ-Bey, qui furent mis à mort par ordre du gouvernement, digne châtiment des excès de tout genre commis par leur père et des exécutions qu'il fit prononcer à l'occasion de sa réorganisation de la province (1217-1802).

CHAPITRE XI

Suite des pachas mamlouks. — ʿAli, Suléïmân III, ʿAbdullah et Saʿîd.

Après la mort de Suléïmân II, ʿAli-Pacha, de race abaze, un de ses affranchis devenu son gendre et son *qapou-kiaya*, qui avait déjà le grade de *mirmiran*, fut nommé gouverneur. Grâce à son courage personnel qui lui permit d'accomplir lui-même ses menaces, son gouvernement fut une période de tranquillité parfaite ; mais son caractère vif et incapable de réflexion, sa prodigalité extrême, son tempérament dissipateur anéantirent en peu d'années les trésors que Suléïmân avait mis vingt ans à réunir. En outre, il fit périr de nombreux innocents sous le plus futile prétexte ; mais dans le milieu du mois de djoumâda II 1222 (fin août 1807), il périt lui-même d'un coup de poignard empoisonné traîtreusement porté par un assassin [2].

1. *Id. opus*, t. II, p. 406 et suivantes. Cela se passait en 1210 (1795-96). Cf. *Maṭâliʿ*, p. 21.

2. Rousseau avait connu personnellement ʿAli-Pacha. A la mort de

Dès que son *kiaya,* qui était en même temps son neveu[1] et qui portait comme plusieurs de ses prédécesseurs, le nom de Suléïmân-Pacha, apprit sa mort, il mit en prison immédiatement le meurtrier et ses complices, se fit proclamer lieutenant de la province à l'unanimité des suffrages, à titre provisoire et en attendant l'arrivée du firman destiné à régler la situation, et condamna à mort les meurtriers en vertu d'un jugement rendu selon la teneur de la loi canonique. Ensuite il sollicita de la Porte, en appuyant sa demande d'une pétition générale, l'investiture des gouvernements de Bagdad, de Bassora et de Chéhri-zor, en s'engageant à payer la somme de dix mille bourses, dont la moitié provenait des dettes laissées par feu Suléïmân II et qu'ʿAli-Pacha, malgré ses engagements, n'avait pas acquittées, et dont l'autre moitié était due par ʿAli-Pacha lui-même.

En apprenant la mort d'ʿAli-Pacha, la Porte lui nomma pour successeur Ghâlib-Pacha, ancien grand-vizir, alors gouverneur d'Erzeroum, en lui conférant également le grade de *sèraskièr* ou généralissime d'Anatolie. Suléïmân-Pacha, ne

Suléïmân-Pacha, « il se forma contre ʿAli une puissante cabale, qui avait pour chefs l'agha des janissaires et divers autres officiers de marque ; mais, maître du trésor et soutenu des Arabes que ses libéralités avaient attirés dans son parti, ʿAli parvint à détruire ses ennemis, et se fit ensuite confirmer par la Porte par le gouvernement de la place... Dans les premiers jours de son installation, il fut pourtant accusé d'aimer un peu trop à répandre le sang... On peut dire néanmoins qu'ʿAli-Pacha est humain, et comme il est bon musulman, il a une morale saine, le cœur droit et exempt de cupidité, mais non pas d'ambition ; au contraire, il roule constamment dans sa tête des projets d'agrandissement. Aussi est-il courageux, brave, et distingué par un goût décidé pour la guerre. Peut-être aurais-je dit que c'est un homme doué des meilleures qualités, si la bigoterie et le fanatisme ne ternissaient l'éclat de celles qu'il possède. » (*Description du pachalik de Bagdad*, p. 22 et suivantes.) La date de 1222 (1807) est fixée par trois chronogrammes du poète Kétchédjizâdè ʿIzzèt-Molla, que l'on peut voir dans son divan imprimé à Boulaq, en 1255, pages 12, 16 et 21 *ad calcem* de la partie consacrée aux *ta'rîkhs* funéraires. C'est par erreur que le *Maṭâliʿ*, p. 34, donne la date de 1221.

1. « Tout jeune, peu versé dans les affaires, fier, mais probe, affable, et aimé par son maître avec lequel il a quelque parenté », tel est le jugement porté par Rousseau (*op. laud.*, p. 25) sur ce personnage.

voulant pas rester sous le coup de cette nomination qui le frustrait de ses espérances, se hâta d'envoyer à Mârdîn, qui était alors placé sous l'autorité des gouverneurs de Bagdad, un certain nombre de soldats sous les ordres de son frère de lait Aḥmed-Bey auquel il avait donné des instructions spéciales. Féiẓ-ullâh-Efendi, *mutésellim* ou agent financier nommé par Ẓiyâ Yoûsouf-Pacha, était sur le point de partir pour Bagdad ; mais quand il apprit l'arrivée à Mârdîn des troupes chargées de barrer la route au nouveau gouverneur et à ses agents, il gagna Kerkoûk par un chemin détourné : ce fut sans succès, car il y fut arrêté par l'ordre du *mutésellim* de Kerkoûk. Lorsqu'on le fouilla, on trouva sur lui le *bouyouroultou* de Ghâlib-Pacha qui lui conférait la préfecture de Bagdad, ce qui le fit maintenir en état d'arrestation. Mais tandis que d'un autre côté Suléïmân-Pacha se mettait en état de rébellion, de l'autre il parvenait, grâce à une prodigalité bien entendue, à faire croire à sa loyauté et à son obéissance ; de sorte que, devenu tout à coup innocent aux yeux des ministres de la Porte, il atteignit le but qu'il s'était proposé, de remplacer son oncle maternel. Ce gouverneur était, de sa personne, doué de belles qualités, juste, équitable, généreux, instruit dans la loi et la religion, doux, bienfaisant, affable ; il fit disparaître certains abus anciens et nouveaux, tels que l'excise municipale (*iḥtisâb*), le droit de recouvrement (*rèsm-i taḥçîliyyé*), le droit d'huissier (*khidmèt-i mubâchiriyyé*), la confiscation, la saisie des héritages (*ẓabṭ-i mukhallafât*) ; il supprima la peine de mort, excepté quand elle était prononcée en vertu du talion (*qiçâç*) ; il se proposa pour modèles, en toute occasion, les Hanéfites, et fit payer sur son trésor particulier des pensions suffisantes aux cadis de Bagdad ainsi qu'aux autres cadis et *nâïbs*, au lieu des revenus incertains qu'ils tiraient de leur casuel. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, malgré la suppression de ces taxes et de ces revenus importants, les rentrées du Trésor arrivèrent à dépasser plusieurs fois ce qu'elles étaient jadis, et qu'en dépit de

l'interdiction de la peine capitale et des tortures prohibées par la loi canonique, les vols, les brigandages et autres faits regrettables diminuèrent énormément; le peuple demeura dans la tranquillité la plus parfaite.

Malgré toutes ces belles qualités, l'isolement dans lequel il voulut se tenir, trompé par l'imprévoyance de son jeune âge, et les suggestions de certains de ses compagnons à la vue courte, amenèrent des calamités qui se succédèrent et qui finalement amenèrent sa déposition, puis, comme il avait fait mine de se révolter, sa mort, avant qu'il eût atteint l'âge de trente ans. Voici quelques détails sur ces événements.

Dans l'intention de châtier et de détruire la tribu arabe de Ẓafîr[1], qui s'était transportée sur le territoire d'Orfa, ainsi que les clans des Yézidis qui, profitant de la forte situation qu'ils occupaient dans la province de Diarbékir, avaient toujours refusé de se soumettre et ne se privaient pas de battre la route de Bagdad, Suléïmân-Pacha rassembla une armée considérable et se transporta en personne sur le territoire de Diarbékir. Mais, bien qu'il eût pillé et dévasté les propriétés des Yézidis et eût réduit en esclavage un grand nombre de leurs enfants, il ne parvint pas à les détruire, et n'ayant pas non plus réussi à châtier la tribu de Ẓafîr, il s'en retourna sans plus de succès.

Cette campagne, entreprise sans autorisation, cet envahissement d'une province limitrophe par une armée considérable effrayèrent les ministres de la Porte. Ceux-ci profitèrent de ce que, malgré ses engagements, Suléïmân-Pacha mettait de la

1. La tribu de Ẓafîr, une des plus considérables du Nedjd, avait fui dans la direction de l'ʿIrâq pour ne pas payer aux Wahhabites la dîme de ses troupeaux de moutons et de ses bêtes de somme, ni pactiser avec eux. Les chéïkhs des Montéfiks favorisèrent l'entrée de ces Bédouins sur le sol ottoman, en apparence pour rendre service aux gouverneurs de Bagdad et diminuer la force des Wahhabites, mais en réalité pour accroître leurs propres forces et s'appuyer sur les nouveaux venus pour se défendre contre les Turcs. On les loua beaucoup de leur conduite, mais ce fut là la cause des difficultés du gouvernement de Bagdad avec cette tribu de Ẓafîr. Thâbit-Efendi, *op. laud.*, p.24, note. Cf. *Maṭâliʿ*, p. 40, qui fixe la date de 1224 (1809).

négligence à acquitter les sommes dues par ses prédécesseurs, pour envoyer à Bagdad, en qualité de commissaire extraordinaire, Moḥammed Sa'ïd Ḥâlèt-Efendi, ancien *réïs ul-kuttâb* ou ministre des affaires étrangères (1225=1810). Fils du cadi Ḥuséïn-Efendi de Crimée, il avait débuté par être un des serviteurs attachés au bureau du chéïkh-ul-islam Chékîf-Efendi; tout en remplissant les devoirs de sa charge, il avait complété ses études. Après la mort de Chékîf-Efendi, il fut employé par Moḥammed Réchîd-Efendi, directeur des cérémonies de la cour, en qualité de *yamaq* ou apprenti attaché au gardien du sceau de ce département, puis il erra de bureau en bureau pour finir par devenir secrétaire chez Callimaki-Oghlou, drogman de l'Amirauté, où il se lia avec les Phanariotes; on le retrouve peu de temps après ambassadeur à Paris, puis *réïs ul-kuttâb*, destitué et envoyé en exil sur la plainte de l'ambassadeur de France, rappelé et enfin envoyé à Bagdad[1].

Cette mission, sur laquelle la Porte comptait, échoua complètement. Les avis et les admonestations de Ḥâlèt-Efendi n'aboutirent à aucun résultat. A peine arrivé, il dut s'en retourner; mais sur sa route, il s'arrêta à Mossoul, se mit d'accord avec le fils d''Abd-ul-Djélîl et 'Abd-ur-Raḥmân-Pacha, gouverneur de Suléïmânniyyé, qui lui amena des troupes s'élevant à plus de dix mille hommes et composées de cavalerie et d'infanterie. Après avoir choisi pour lieutenant le *khaznadar* 'Abdullah-Agha, affranchi de l'ancien Suléïmân-Pacha et l'un des hommes les plus remarquables de l'époque, il revint sur Bagdad avec les forces dont il pouvait disposer. Suléïmân-Pacha vint à sa rencontre avec toutes ses troupes; au bout d'un certain nombre d'engagements, 'Abd-ur-Raḥmân fut contraint de se retirer et le gouverneur de Bagdad était resté maître du champ de bataille lorsque, sans cause appréciable, ses troupes se débandèrent pendant la nuit; saisi de surprise, il ne sut s'arrêter à d'autre parti que de s'enfuir immédiatement avec une faible escorte composée de quinze

1. Djewdet-Pacha, *Târîkh*, t. XI, p. 5.

itch-aghas, sans savoir de quel côté il se dirigerait ; enfin il prit la direction de la rivière Diyâla, avec l'intention probable de gagner la frontière persane ; mais il fut trahi et mis à mort par la tribu arabe des Défâ'î [1], qui habitent sous la tente dans cette région. Sa tête fut envoyée à Constantinople, où elle arriva le jeudi 10 chèwwal 1225 (8 novembre 1810) [2].

En vertu de ses pleins pouvoirs, le commissaire impérial nomma 'Abdullah-Agha en qualité de lieutenant, fonctions qu'il ne tarda pas à transformer en celles de gouverneur, en lui remettant la nomination en blanc qui lui avait été expédiée de la capitale. Il lui apprit comment on gouvernait une province ; puis il s'en retourna à Constantinople d'où il lui fit expédier, dans le milieu de rébi' I 1226 (commencement d'avril 1811), un ordre impérial qui le constituait gouverneur en toute indépendance, ainsi que des présents qui lui furent apportés par un certain 'Ali-Bey [3]. 'Abdullah gouverna pendant deux années consécutives. Au bout de ce temps, il rassembla une armée nombreuse et marcha contre la tribu des Montéfiks dans l'espérance de s'emparer de Sa'îd-Bey, fils de Suléïmân-Pacha, qui s'était réfugié auprès de ces Bédouins, se trouvant peu en sûreté sur le territoire ottoman. A la première rencontre, les mamlouks qui faisaient partie de l'armée d''Abdullah, songeant qu'il était indigne pour eux de prêter la main au meurtre assuré du fils de celui qui les avait nourris de son pain et accablés de ses bienfaits, passèrent à l'ennemi sans enlever la mèche du bassinet, drapeaux et guidons en tête. Quand les autres corps de troupes virent la défection des mamlouks, ils commencèrent également à passer du côté de Sa'îd-Bey, régiments par régiments, et bataillons par bataillons. L'infortuné 'Abdullah-Pacha, entouré seulement de son

1. *Dafâfi'a*, dans le *Maṭâli'*, p. 42. D'après cet ouvrage, Suléïmân s'était enfui dans le désert à la recherche de Ḥamoûd ben Thâmir, chéïkh de la tribu des Montéfiks, lorsque les Bédouins chez lesquels il était descendu un soir trahirent les droits de l'hospitalité et le mirent à mort.

2. Chânî-Zâdèh, t. I, p. 406.

3. Chânî-Zâdèh, t. II, p. 26.

kiaya, Tâhir-Agha, et de cinq à dix serviteurs, songea tout d'abord à s'enfuir à Bagdad; mais, sur les assurances que lui donna Moḥammed, frère de Ḥamoûd l'aveugle, chéïkh des Montéfiks, il se décida à demeurer dans une maison appartenant à cette tribu. Mal lui en prit, car il fut mis à mort au bout de peu de jours, sur les instances de Ḥamoûd.

ʿAbdullah, simple mamlouk que Suléïmân-Pacha l'ancien avait acheté pendant qu'il était *mutésellim* de Bassora, était ignorant et naïf; mais il était de sa nature généreux, libéral, brave et doux; en outre, il mit tous ses efforts à s'attirer les bonnes grâces de la Porte et à se montrer soumis à ses ordres. Son excès de confiance dans son *kiaya* fut la cause de sa perte.

Saʿîd-Bey le remplaça, et chacun n'eut qu'à se féliciter de son gouvernement, à l'intérieur et à l'extérieur. Il aimait passionnément les jeux et les divertissements; il prenait plaisir à la société des femmes; son temps rappela la belle époque du khalife Amîn, fils de Hâroûn er-Rachîd. D'un autre côté, les affaires du gouvernement ne parurent plus à ses yeux que de vaines futilités, et la direction en passa aux mains de sa mère, de ses domestiques et de ses eunuques, ainsi que des femmes qui l'entouraient. Les partisans dévoués de l'empire ottoman, tristes et chagrins à la vue de cet état de choses, étaient laissés dans l'oubli. Ces circonstances finirent par amener sa perte.

Au début de son gouvernement, Dâoud-Efendi, son beau-frère[1], ancien *dèftèrdâr* ou contrôleur des finances, avait été choisi par lui comme *kiaya* et s'était mis incontinent à s'occuper avec zèle de ses nouvelles fonctions; malgré cela, dès l'arrivée du nouveau gouverneur à Bagdad, Dâoud-Efendi fut brusquement destitué sans cause apparente, et reçut l'ordre,

1. C'est lui qui devint plus tard célèbre sous le nom de Dâoud-Pacha. Il était né probablement en 1188 (1774); il vint à Bagdad à l'âge de onze ans; esclave géorgien, il fut acheté par Mouṣṭafa-Bey er-Rabîʿî, qui le vendit à Suléïmân-Pacha; ce fut le commencement de sa fortune. A vingt-sept ans, il était *khaznadâr* du gouverneur. C'est en 1229 (1814) qu'il fut choisi comme *kiaya* et chef de l'armée (*Maṭlâiʿ*, p. 44).

sans ménagements ni égards, de demeurer dans sa maison. Voici ce qui s'était passé dans l'intervalle. Le gouverneur, suivant l'ancienne coutume, avait laissé son *kiaya* à la tête de l'armée, remettant à plus tard son entrée solennelle dans la ville, et tout fier de son succès se rendit droit au palais et entra chez sa mère. Mais celle-ci, au lieu de le bien accueillir, le traita durement en lui reprochant d'avoir choisi pour kiaya un de ses pires ennemis, et exigea le renvoi immédiat de Dâoud, en menaçant son fils de le renier. Sa'îd essaya de convaincre sa mère de l'excellence de son choix : « Si mon père, lui dit-il, a adopté cet homme pour son gendre, c'est que c'était un de ses esclaves ; c'est mon beau-frère et dans tous les cas il est mille fois préférable à un étranger. En outre, le destituer sans motifs, alors qu'il a toujours servi loyalement et qu'il continue à le faire, cela pourrait amener gratuitement le refroidissement des partisans de notre cause. De grâce, ma chère mère, renoncez à cette idée et laissons les choses dans leur état actuel. » Son insistance fut en pure perte, et il se décida, ne pouvant faire autrement, à publier la destitution de son *kiaya*. Celui-ci venait à peine de faire son entrée dans la ville, avec un équipage splendide, qu'il apprit sa révocation; aussitôt, laissant là son cortège, il se retira chez lui, tout confus et honteux.

La conduite du pacha et de sa mère contribua à éloigner de leur entourage les gens dont l'expérience leur aurait été utile et à élever, au contraire, les beaux parleurs et les flatteurs. Les affaires de la province furent en désordre, et le peuple resta sans appui; l'argent comptant fut dilapidé, et les rentrées des taxes devinrent insignifiantes. La lassitude s'empara de tout le monde. Dâoud-Efendi, après l'affront qu'il venait de subir, s'était d'abord tenu à l'écart et gardait le silence; mais bientôt, mis hors de lui par les moqueries d'un certain Hammâdi-Agha, âme damnée du gouverneur, qui sortait de la basse classe, il perdit patience, réunit autour de lui un certain nombre de mamlouks mécontents, sortit de la ville le

12 rébiʿ I 1231 (11 février 1816) sous le prétexte d'une partie de chasse et gagna Suléïmâniyyé. Là, se trouvant en sûreté, il demanda à la Porte le gouvernement de Bagdad.

Ḥâlèt-Efendi, depuis la mission qu'il avait remplie dans l'ʿIrâq, était devenu à Constantinople *atâbèg-i dèvlèt* et s'était réservé spécialement l'examen des affaires de la Mésopotamie. Un israélite de Bagdad, nommé ʿAzra, frère du fameux Hézéqiel qui était le banquier de Ḥâlèt-Efendi, avait demandé au gouverneur de la province le poste de chef des banquiers et changeurs de Bagdad; mais comme le syndic titulaire de cette corporation était parent par alliance de cet Ḥammâdi-Agha, l'âme damné du pacha et de sa mère, sa demande ne fut pas agréée. Cela déplut fort à Ḥâlèt-Efendi, qui fut douloureusement affecté de l'échec subi par le frère de son banquier juif, et il chercha dès lors le moyen de perdre Saʿîd-Pacha.

Il arrivait parfois qu'en cas de nécessité le gouvernement local était autorisé par la Porte à frapper de la monnaie de cuivre. A l'époque où nous sommes arrivés, l'ordre fut donné de battre une certaine quantité de monnaie de cuivre, et le juif ʿAzra fut chargé de cette opération. Profitant de la négligence et du manque d'attention du gouverneur et de ses officiers, cet israélite fit graver le nom de Saʿîd-Pacha à la place qui aurait dû être occupée, sur l'avers des pièces, par le *toughrâ* ou chiffre impérial. Lorsqu'il présenta au gouverneur le modèle de cette monnaie, celui-ci en fut tout troublé et donna immédiatement l'ordre de modifier la suscription des monnaies, mais en pure perte, car une certaine quantité de ces pièces de cuivre avait déjà été expédiée par le banquier à son frère Hézéqiel, qui put affirmer à Ḥâlèt-Efendi que Saʿîd avait battu monnaie en son propre nom et prouver son dire en produisant les pièces qu'il avait reçues.

A la suite de cet incident, Saʿîd fut destitué, et son frère de lait Aḥmed-Bey fut chargé de l'intérim, en attendant l'arrivée de Dâoud-Efendi, dont la demande venait d'être approuvée par

la Porte[1]. Maḥmoûd-Pacha, gouverneur de Suléïmâniyyé, aida de ses troupes la marche du nouveau gouverneur des trois provinces de l''Irâq; Sa'îd essaya de résister en appelant à son secours Ḥamoûd l'aveugle, chéïkh des Montéfiks, avec toutes ses tribus; mais la valeur de ces Arabes ne tint pas devant celle des autres nomades de la province, secondés vaillamment par les Kurdes de l'armée de Maḥmoûd-Pacha, et les mamlouks, dont la solidarité (*'açabiyyèt*) ne s'était pas encore démentie une seule fois, abandonnèrent le parti de Sa'îd-Pacha. Les troupes de Ḥamoûd, bonnes pour la parade, ne furent plus d'aucune utilité; Sa'îd, suivi de Ḥammâdî, n'eut d'autre ressource que de se jeter dans la citadelle intérieure. Dâoud-Efendi, à qui l'on venait de décerner le titre de vizir, fit à Bagdad une entrée pompeuse le 5 rébi' II 1232 (22 février 1817) dans l'après-midi, et arrivé au faîte de ses désirs, fit saisir et mettre à mort son prédécesseur entre les bras de sa mère, en exécution des ordres de la Porte; la tête de cet infortuné fut expédiée à Constantinople, où elle arriva dans le milieu de djoumâda I 1232 (fin mars 1817)[2].

CHAPITRE XII

Gouvernement de Dâoud-Pacha.

Le jour même où Dâoud-Efendi, devenu Dâoud-Pacha, fit son entrée solennelle, un certain nombre d'anciennes servantes et domestiques restées depuis le temps de Suléïmân-Pacha, père de Sa'îd, ainsi que la gouvernante qui l'avait

1. Chânî-Zâdè, t. II, p. 306.
2. *Maṭâli'*, p. 47.

élevé, se joignirent aux femmes qui contemplaient le cortège du bord du chemin, et poussèrent des cris à fendre l'âme dès que le nouveau gouverneur fut arrivé devant elles. Elles le supplièrent, au nom de sa parenté avec Sa'îd et par égard pour la jeunesse de celui-ci, de lui pardonner ses fautes; tous les assistants furent extrêmement émus en entendant ces paroles, mais les gémissements et les pleurs de ces pauvres femmes n'eurent aucun effet sur des cœurs plus durs que la pierre. Quelques jours après, l'agha des janissaires reçut l'ordre de mettre à mort l'ancien gouverneur; il se rendit de nuit, vers trois heures après le coucher du soleil, dans l'appartement où se trouvait Sa'îd et frappa doucement à la porte. Le pacha avait posé sa tête sur les genoux de sa mère, et l'intendante s'était mise à chanter une berceuse : Sa'îd s'était endormi profondément et poussait des soupirs sans en avoir conscience. Il s'écria tout à coup : « Les voilà, ils sont venus, ils vont me tuer ! » A peine eut-il prononcé ces mots, l'intendante se précipita vers la porte : « Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? » dit-elle. « Je suis l'agha des janissaires, répondit son interlocuteur, et j'apporte de bonnes nouvelles. Je voudrais m'entretenir avec notre maître; ouvrez donc la porte. » Quatre ou cinq personnes entrèrent à la fois. L'intendante voulut leur dire : « Restez ici, je vais vous annoncer, » mais ces individus se dirigèrent vivement vers l'endroit où se trouvait Sa'îd.

Pendant ce rapide colloque, la mère de celui-ci cherchait à le rassurer en lui disant que Dâoud-Pacha, esclave acheté avec l'argent de son père et l'objet de ses bienfaits, hésiterait à attenter à sa vie; mais Sa'îd refusa de la croire : « Je sais, dit-il, quelle sorte de traître et d'envieux c'est. » Cependant les acolytes de l'agha se précipitèrent dans la chambre, arrachèrent Sa'îd des bras de sa mère, l'entraînèrent dans un coin, et le massacrèrent, puis couvrirent son corps d'une vieille natte. La vieille mère, toute surprise, se mit à parcourir la maison en criant : « Où est allé mon Sa'îd? » Tout à coup, son pied broncha sur la natte qui recouvrait le corps de son fils. « C'est

lui ! » s'écria-t-elle; elle tomba à terre, prit dans ses bras le cadavre plongé dans une mare de sang, et expira.

Au jugement de Thâbit-Efendi[1], « l'avènement de Saʿîd-Pacha n'avait pas eu lieu de sa propre volonté, et fut effectivement un effet nécessaire résultant de causes diverses ; mais sa rébellion évidente, sa fidélité douteuse prouvée par la frappe de monnaies en son nom, son refus, prolongé pendant quelque temps, de souscrire à sa destitution, avaient provoqué la sentence de mort portée contre lui par la volonté toute-puissante du sultan. Néanmoins, malgré cette sentence, malgré l'envoi d'un délégué spécial (*moubâchir*), Dâoud-Pacha aurait dû, comme le fit à son endroit son successeur ʿAli-Pacha, ainsi que nous le verrons, et ce qui était nécessaire et peut-être même obligatoire, se saisir avec égards de Saʿîd, et l'envoyer sous bonne garde à Constantinople, en demandant sa grâce. Par malheur son intelligence ne sut pas se rendre compte de ces motifs, et le désir de la vengeance l'ayant emporté dans son esprit sur le plaisir de pardonner, il fit, comme nous venons de le dire, arracher des bras de sa mère le fils de son bienfaiteur, acte qui inscrivit à jamais le nom de cet infortuné sur les tablettes de l'histoire ».

Non content de s'être débarrassé de son prédécesseur, Dâoud-Pacha fit encore mettre à mort cet Ḥammâdî qui était son bras droit, le contrôleur des finances Moḥammed Saʿîd-Bey, et ʿOmar-Agha de la tribu des Mîllî, l'un de ses *khawâçç* ou officiers particuliers. Ayant ainsi assouvi sa vengeance, il monta sur le siège du gouvernement pour l'occuper pendant quinze ans consécutifs, nombre fourni par le calcul de la valeur numérique des lettres composant son nom[2].

Il rétablit le bon ordre des affaires qui, depuis le temps de Suléïmân-Pacha, étaient peu à peu sorties de leur voie régulière. Il battit et mit en pièces les rebelles qui se montrèrent alors et ramena par la suite la tranquillité et le repos des habi-

1. *Op. laud.*, p. 36.
2. داود, 4 + 1 + 6 + 4 = 15.

tants[1]. Bien qu'un de ses corps de troupes, assez considérable, fût détruit dans la guerre avec la Perse[2], ses forces n'eurent pas à en souffrir, et il se suffit à lui-même, tantôt plus, tantôt moins, sans recevoir de secours de la part du gouvernement turc. Entre autres, une armée persane, qui ne comptait guère moins de cinquante mille hommes, étant venue jusqu'à un relais de distance de Bagdad, le gouverneur, qui n'avait pas sous la main les forces nécessaires pour lui résister ouvertement, l'obligea de battre en retraite dans le plus grand désordre, en lui suscitant une guerre de partisans. Il parvint aussi à faire exécuter les ordres de la Porte relativement à la suppression du corps des janissaires. Il fit creuser et nettoyer de nombreux canaux et rigoles de dérivation négligés et abandonnés depuis longtemps, et augmenta ainsi les revenus de la province ; en outre de la construction de trois grandes mosquées et medressés, il fit réparer les mosquées et les oratoires qui se trouvent à l'intérieur de la ville[3] ; il affecta des pensions, réservées sur ses propres fondations pieuses, aux serviteurs des temples

1. Il fit, entre autres, campagne contre Qâsim-Bey allié aux Yézidis, et contre les 'Anézés. Le premier s'était révolté à propos d'une sentence de mort portée contre lui ; il fut défait ainsi que ses partisans. Les seconds furent poursuivis par le *kiaya* du gouverneur, qui s'empara de leurs chefs et les fit conduire à Bagdad, où on les mit à mort. Cf. Châni-Zâdè, t. III, p. 21. Cela se passait au début de l'année 1234 (fin 1818). L'année précédente, en vue d'aider à la marche d'Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-'Alî, sur Der'iyyé, capitale des Wahhabites, il avait tenté de soulever contre ces sectaires la tribu des Béni-Khâlid, en lui renvoyant son chéïkh Medjd el-'Arîr et son frère, détenus à Bagdad ; il tenta la même manœuvre auprès des Montéfiks de Bassora. Châni-Zâdè, t. II, p. 379.

2. « Le 15 novembre 1821, la guerre éclate entre ces deux puissances musulmanes. Les hostilités n'eurent, pendant cette année, d'autres résultats que la prise de quelques places, telles que Kârs et Toprak-Kal'é. La mort du prince Muhammed-Ali-Mirza, frappé par le choléra-morbus, arrêta bientôt les opérations de son armée contre Bagdad, qu'il voulait soumettre aux armes persanes, jaloux de la gloire de réunir à l'empire d'Iran une ville aussi célèbre, qui, depuis deux siècles, en avait été violemment séparée ». Jouannin et Vangaver, *Turquie* (dans la collection de l'*Univers pittoresque*), p. 395.

3. Cf. l'intéressante notice sur Dâoud-Pacha, par le botaniste Aucher-Éloy, publiée dans ses *Relations de voyages en Orient*, revues par le comte Jaubert, Paris, Roret, 1843, Ire partie, p. 325.

dont le revenu ne suffisait pas à les faire vivre, et réjouit ainsi tous ceux qui profitent du revenu des *vaqoufs*. Il fonda des fabriques de drap, d'étoffes de coton et de fusils, en attirant d'Europe des maîtres spéciaux, et rendit par là un grand services aux progrès de l'industrie nationale. Il fit inscrire sur les rôles dix mille soldats réguliers, fantassins et artilleurs, et les fit instruire par M. Deveaux, ancien aide de camp de Napoléon Ier[1]. Il s'empara aisément de Ḥamoûd, chéïkh des Montéfiks, qui, à la faveur de l'anarchie qui régnait dans cette contrée depuis le temps de l'ancien Suléïmân-Pacha, avait réduit sous sa domination non seulement la ville de Bassora, mais encore toute la province de ce nom. Il rendit encore à l'État d'autres services analogues, en réduisant à l'impuissance, en même temps que Ḥamoûd l'aveugle, d'autres petits potentats de la même espèce ; mais l'oppression et les vexations qui se produisirent sous son gouvernement, ainsi que l'établissement de nouvelles taxes extraordinaires mêlèrent à l'éclat de sa puissance l'ombre de la tyrannie et de l'injustice.

Enfin le commencement de la guerre avec la Russie et les divers prétextes dont il se servit pour retarder l'envoi des secours pécuniaires qu'on lui réclamait de Constantinople à cette occasion, amenèrent des malheurs sans nombre. La province de Bagdad lui fut enlevée, le pouvoir des mamlouks, parmi lesquels il avait grandi et qui avaient été l'instrument de son élévation, fut effacé, et tout cela par sa faute.

La guerre contre la Russie venait d'éclater à la suite de la destruction des janissaires; les retards apportés par Dâoud-Pacha au paiement de la contribution financière qui lui incombait éveillèrent l'attention du gouvernement ottoman, qui

1. Cet officier français, dont le nom est orthographié *Dovè* dans le texte turc de Thâbit-Efendi, p. 38, avait d'abord été au service de la Perse et avait figuré dans l'état-major du prince Moḥammed-ʿAlî Mîrzâ, fils de Fèth-ʿAli-Châh, et gouverneur de Kirmanchâh : en cette qualité il avait puissamment contribué aux premiers succès des Persans dans leur tentative contre Bagdad (voir page 174) ; puis il passa au service du pacha de Bagdad en 1824. Cf. E. Flandin, *Voyage en Perse*, t. II, p. 520.

résolut de procéder à la réforme et à la réorganisation des provinces de l'ʿIrâq. Çâdiq-Efendi fut choisi pour cette mission. Dâoud-Pacha, ayant appris l'envoi de ce fonctionnaire avant son départ de Constantinople, fit réunir des sommes considérables par les soins de ses officiers particuliers et de ses parents, et se résolut, malgré son avarice et sa rapacité bien connues, à prodiguer, s'il le fallait, les trésors accumulés. Il envoya Maçraf Moḥammed-Efendi, un des notables et de ses officiers particuliers, jusqu'au village de Toûz-Khourmâto, distant de quarante heures de marche, avec un phaéton d'apparat traîné par quatre chevaux, et des présents consistant en fruits et autres denrées en manière de souhaits de bienvenue. Malgré ces attentions, Çâdiq-Efendi reçut très froidement l'envoyé du pacha, soit que cela fût exigé par le caractère de sa mission, soit à cause des informations qu'il avait reçues de Yaḥya-Pacha de Mossoul, rencontré en route, qui était l'ennemi mortel de Dâoud-Pacha; bref, quel que fût le motif de sa conduite, il ne fit pas asseoir Moḥammed-Efendi en sa présence, et usa à son égard de procédés méprisants, tels que de le laisser debout pendant toute la durée de la réception.

Ceux qui viennent à Bagdad avec une mission ou un emploi, petit ou grand, du gouvernement ottoman, passent la nuit de leur arrivée dans la bourgade d'Aʿzhamiyyé, où se trouve le mausolée du grand imam Abou-Ḥanîfa, à une demi-heure de distance de la ville. Le lendemain, ils font leur entrée solennelle et, après avoir été reçus par le gouverneur, descendent dans la maison dont ils doivent être les hôtes. C'est une coutume qui s'est établie du temps de Ḥasan-Pacha, le conquérant d'Hamadân. Contrairement à cet usage, Çâdiq-Efendi, à peine fut-il arrivé, le vendredi, au village d'Aʿzhamiyyé, qu'il insista pour faire son entrée immédiate; on le lui accorda et on le reçut avec la pompe accoutumée. Depuis la porte du Grand-Imam, jusqu'au palais du gouverneur, les troupes régulières d'infanterie, rangées sur deux lignes, lui

présentaient les armes. Dès qu'il eut dépassé la porte du Grand-Imam, il tourna bride du côté de la maison où il devait trouver l'hospitalité et laissa Dâoud-Pacha avec sa courte honte. Mais le lendemain, qui était un samedi, lorsqu'il se rendit auprès du gouverneur, bien qu'un bataillon d'infanterie eût été rangé dans la cour du palais pour lui rendre les honneurs militaires et qu'on n'eût manqué en rien aux règles des réceptions alors en vigueur, Dâoud-Pacha, en mettant une certaine lenteur à se lever pour recevoir l'envoyé de la Porte, répondit, par ce manque de prévenance, aux manières étranges de Çâdiq-Efendi.

Dans la première entrevue, l'envoyé de Constantinople n'ayant pas ouvert la bouche sur ce qui faisait l'objet de sa mission, Dâoud-Pacha s'abstint de lui poser aucune question, et la conférence s'acheva sans qu'on eût échangé d'autres paroles que les formules banales habituelles. La seconde entrevue se passa de la même façon; l'envoyé fut très affecté de l'ennui évident que mettait le gouverneur à se lever lors de son entrée. Enfin le lundi suivant, après avoir vainement attendu, le dimanche, la visite de Dâoud-Pacha, Çâdiq-Efendi retourna une troisième fois au palais et annonça au gouverneur qu'il était destitué. Celui-ci lui ayant représenté qu'il était nécessaire de cacher son remplacement jusqu'à ce que la Porte eût répondu à certaines demandes, l'envoyé répliqua qu'il ne se laisserait pas prendre à ces moyens dilatoires, et il insista pour qu'on lui remît à l'instant le pouvoir, mais il ne réussit qu'à amener une discussion à la suite de laquelle il se brouilla avec le gouverneur et fut obligé de retourner chez lui.

Une fois rentré dans sa demeure, Çâdiq-Efendi fit appeler l'émir-akhor Suléïmân-Agha, affranchi de Dâoud-Pacha, connu par les services qu'il avait rendus à la tête des troupes et par sa générosité sans bornes; il l'entretint de l'incident qui venait de se produire, et au cours de la conversation lui promit de le faire nommer gouverneur de la province s'il vou-

lait mettre à mort Dâoud-Pacha. Bien que résolu à ne pas entrer dans ses vues, Suléïmân-Agha dissimula sa véritable pensée et fit semblant de prêter l'oreille aux propositions qui lui étaient faites; puis il se retira sous le prétexte de conférer avec ses partisans sur la façon dont il convenait d'organiser le complot, en lui promettant de lui faire savoir le résultat de leur délibération. Incontinent il se rendit tout droit chez Dâoud-Pacha et le mit au courant de ce qui se passait. Sur ces entrefaites, Moḥammed-Agha, *kiaya* des portiers, entra et annonça que le séïd ʿAbd-ur-Razzâq-Efendi, lieutenant du *naqîb* ou inspecteur de la descendance du Prophète, demandait à être reçu pour communiquer une affaire importante. Admis en présence du gouverneur, ce personnage présenta, en tremblant de peur, une lettre que Çâdiq-Efendi lui avait écrite pour lui annoncer la destitution de Dâoud et l'ordre d'exécution formulé par firman impérial, et pour lui demander son concours. Dâoud-Pacha lut cette lettre et ajouta simplement : « Je m'arrangerai avec mon gouvernement; quant à vous, il faut absolument que vous teniez cachée toute cette affaire. »

Ces incidents plongèrent Dâoud dans une grande perplexité. Il n'était pas très rassuré à l'endroit de Suléïmân-Agha; il le manda auprès de lui, ainsi que Maçraf Moḥammed-Efendi et le juif Isḥaq, chef de la corporation des changeurs, et tint conseil avec ces gens sur les moyens propres à détourner l'orage. Suléïmân-Agha dit qu'il ne voyait de salut que dans la mort de Çâdiq-Efendi; Moḥammed-Efendi se prononça dans le même sens, mais après les avoir écoutés, le gouverneur fit remarquer que c'était s'embarquer dans une aventure périlleuse. Ils revinrent à la charge : « Tant que cet homme sera vivant, s'écrièrent-ils, aucun de nous ne sera assuré de conserver sa vie; que de désordres il va soulever, que de sang il va répandre! Le mieux est encore de supprimer son existence. » Isḥaq l'israélite acquiesça à leur proposition et confirma leur avis en parlant de certaines informations qu'il

tenait de son père, alors à Constantinople. « Seigneur, dit l'émir-akhor, je suis un homme mort; qu'au moins je tue tout d'abord celui qui sera la cause première de ma perte; je sacrifierai ensuite volontiers ma tête pous vous. » Vòyant cette insistance et entraîné par l'imagination, Dâoud-Pacha acquiesça bon gré mal gré aux projets de ces personnages.

On s'arrêta aux dispositions suivantes. Un capitaine et un lieutenant des troupes régulières devaient, sous le prétexte de se réfugier sous la protection de l'envoyé de la Porte, par crainte d'une punition qui les attendrait pour certaines fautes, s'enfuir dans sa maison; puis des officiers d'un grade plus élevé devaient les poursuivre et demander qu'on les leur remît; comme Çâdiq-Efendi ne manquerait certainement pas de vouloir protéger ceux qui se seraient réfugiés chez lui, les assaillants devaient se porter à certains actes capables de le mettre en colère, ce à quoi l'on répliquerait par la violence, de façon à amener un tumulte dont on profiterait pour assassiner Çâdiq. Il était convenu qu'ensuite on adresserait un rapport à la Porte en rejetant la faute de l'événement sur la victime, et qu'on s'efforcerait de se disculper par ce moyen.

Ainsi qu'il avait été convenu, les deux officiers désignés simulèrent une fuite et se précipitèrent dans la demeure de l'envoyé de la Porte, en réclamant sa protection; mais à l'arrivée de ceux qui étaient censés les poursuivre, Çâdiq-Efendi déclara qu'il ne pouvait se mêler des affaires concernant les déserteurs des troupes régulières, qu'on n'avait qu'à s'emparer des fugitifs et à les réintégrer à leur caserne; ce qui fut fait, et empêcha le complot de réussir.

La ruse dont on s'était servi n'ayant amené aucun résultat, le soir même de cette tentative manquée, après la prière du coucher, un bataillon de troupes régulières entoura la maison où logeait Çâdiq-Efendi. Le maître de cette maison, qui était, comme nous l'avons vu, Maçraf Moḥammed-Efendi, et le mir-akhor Suléïmân-Agha se tenaient dans une chambre; ce dernier, ainsi que Ramaẓân-Agha, second *tchoqadar*, d'après

les instructions qu'ils avaient reçues d'un des *qawâç* du gouverneur, nommé Khâlid-Qawâç, firent entrer dans différentes chambres les officiers et les serviteurs de l'envoyé de la Porte, et mirent des sentinelles à l'entrée, pour les empêcher d'en sortir. Ensuite ils entrèrent avec grand fracas et en semant l'épouvante dans la chambre de Çâdiq, qui leur demanda le motif qui les amenait. Les conjurés expliquèrent l'ordre qu'ils avaient reçu et qu'ils comptaient exécuter : « Grâce! s'écria l'infortuné, ne me faites pas de mal! Je souscris à ce que désire votre maître, je ferai ce qu'il voudra. Allez lui rapporter ce que je viens de dire : s'il donne de nouveau l'ordre de me tuer, il en a le droit. » Sans faire attention à ces supplications pressantes, l'impitoyable Ramaẓân répliqua : « Il fallait le faire plus tôt; maintenant il est trop tard! » Et il lança sur le cou de sa victime le cordon du sabre[1] de Khâlid-Qawâç, et l'étrangla net[2].

Pendant ce temps Dâoud-Pacha se tenait, déguisé et entouré de plusieurs de ses esclaves, sur le haut de la Porte du Grand-Imam, dans le voisinage de la maison où la tragédie s'accomplissait, et y attendait l'issue des événements. Quand on lui apporta la nouvelle de la réussite du complot, il se rendit à la chambre où le meurtre venait d'être consommé et s'assura de la mort de Çâdiq-Efendi en lui plaçant, de sa propre main, un mouchoir devant la bouche. Une fois bien certain du trépas de son ennemi, il manifesta ses regrets et poussa des gémissements, fit transporter le corps sous la batterie des Savonniers, dans la forteresse extérieure, en face de la même maison, et l'y fit enterrer dans un coin. En outre, il empêcha la nouvelle du meurtre de l'envoyé de se répandre

1. En Orient, le sabre, au lieu d'être attaché à la taille par une ceinture, se porte suspendu à un baudrier en écharpe formé le plus souvent d'un double cordonnet.

2. Comparer une relation très abrégée de cet événement, mais néanmoins semblable pour le fond, dans Aucher-Éloy, *Relations de voyages en Orient*, t. I, p. 325 et suivantes.

et fit croire qu'il était malade. Cependant, cette même nuit, une partie des habitants de la ville savait que Çâdiq-Efendi était mort étranglé.

Dâoud-Pacha, qui avait eu l'audace de mettre à mort l'envoyé de la Porte, recula devant la publication de ce fait, et pour accréditer le bruit qu'il faisait courir touchant la maladie de Çâdiq, il envoya chaque jour le médecin Antonaki pour le visiter; de temps à autre, il envoyait prendre de ses nouvelles et lui faisait porter de petits cadeaux, tels que des fleurs. Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis le meurtre, qu'un *tatar* ou courrier, chargé d'une mission spéciale pour Çâdiq-Efendi, arriva de Constantinople; après lui avoir pris ses lettres et sa correspondance, on le logea avec les gens de la maison du défunt. On comprit, à la lecture de ces pièces, que la hâte qu'on avait mise à se débarrasser de Çâdiq ne tarderait pas à amener de graves conséquences.

Le gouverneur écrivit à la Porte pour raconter l'événement d'une façon quelconque; mais n'ayant pu obtenir de renseignements sur l'effet, bon ou mauvais, produit par ses explications, il se prépara à la défense et songea à compléter ses moyens d'action et ses armements. Il fit venir ʿOdjaïl Saʿdoûn, chéïkh des Montéfiks, accompagné d'une foule de tribus bédouines; en les réunissant à ses troupes, il en forma une division imposante qu'il envoya du côté de Mârdîn sous le commandement de l'émir-akhor; quant aux Bédouins, il décida de les faire marcher sur Déïr et de là dans la direction d'Orfa. Pendant qu'il prenait ces dispositions son *qapou-kiaya* ou représentant auprès de l'autorité centrale, ʿAli-Nédjîb-Bey, qui fut plus tard ministre de la guerre sous le nom de Nédjîb-Pacha, lui fit savoir, par le moyen de lettres détournées, qu'il était probable qu'on lui pardonnerait et qu'on le maintiendrait dans son poste; que lui-même s'occupait de se procurer, pour les offrir au sultan au nom de Dâoud-Pacha, quelques chevaux arabes; et il l'avertissait qu'il fallait éviter toute mesure extrême. A la suite de ces informations, on suspendit les mou-

vements de l'armée et l'on attendit le résultat des négociations[1].

CHAPITRE XIII

Suite du gouvernement de Dâoud-Pacha. — La Porte envoie une armée contre Bagdad. — Préparatifs de défense. — Sédition et émeutes.

'Ali-Nédjîb-Bey s'était nourri d'illusions. Peu de temps après, on apprit qu''Ali-Riza-Pacha, gouverneur d'Alep, était nommé définitivement à la place de Dâoud-Pacha. Celui-ci reprit alors ses préparatifs de défense. Il commença à mettre en mouvement les troupes qu'il avait préparées ; il fit camper les soldats réguliers en dehors de la porte du Grand-Imam, sous le commandement de l'émir-akhor, dans l'agréable plaine qui s'y trouve ; Yousouf, agha des *hachèms* ou serviteurs, fut envoyé directement à Kerkoûk avec un bataillon d'infanterie régulière et environ quinze cents cavaliers. Pendant que l'armée s'organisait, la peste s'abattit rapidement sur la ville ; elle venait de Perse, et pour comble de malheur, le Tigre déborda, détruisit les deux cinquièmes de la ville, et retarda le départ des troupes. L'inondation se répandit en peu de temps dans les différentes régions de l''Irâq ; la plupart des habitants de Bagdad furent ruinés, et les troupes dispersées eurent le plus grand mal à se réunir[2].

1. D'après le botaniste Aucher-Éloy, l'agent politique anglais, M. Taylor, qui avait déconseillé, mais trop tard, l'exécution de l'envoyé de la Porte, s'entremit pour faire excuser ce crime auprès du gouvernement de Constantinople ; ses propositions furent, paraît-il, appuyées par l'ambassadeur d'Angleterre, mais sans succès. *Id. opus*, p. 327.

2. Aucher-Éloy nous a laissé un tableau navrant de ce désastre. « Ceux

Cependant 'Ali-Riẓa-Pacha, confiant dans sa fortune, partit d'Alep avec neuf pièces de canon, dont deux obusiers et sept pièces de campagne ; il était suivi d'un bataillon d'infanterie régulière composé de trois cents hommes levés dans la province d'Alep, de deux régiments de cavaliers timariotes, et d'une foule de malheureux, non moindre de dix mille, gens de corde et de sac : cette masse sans organisation était décorée du nom d'armée de réserve. Il vint à Mossoul, tout en entretenant une correspondance active avec les différents districts de l''Irâq, par l'entremise de Rustèm-Agha et de Çâliḥ-Agha surnommé Akhou-Chauké, déserteurs du corps des mamlouks de Bagdad, qui se trouvaient auprès de lui. Çâliḥ-Tchélèbi, l'un des fils de Zohéïr, Çafoûq, chéïkh des Arabes de Chammar-el-Djerbâ[1], Soléïmân el-Ghammâm, l'un des chefs de la tribu d''Oqaïl, lui prêtaient également leur concours. Sur son passage, il traita avec égards les émirs, les notables et les gens considérables, en répandant l'argent à profusion. La peste et le débordement du Tigre lui servirent utilement en faisant disparaître presque toutes les troupes de l''Irâq ; mais néanmoins il ne se départit pas de la conduite prudente et avisée qu'il s'était imposée, et il resta, lui et son armée, à Mossoul. Il fit du gouverneur de cette ville son lieutenant, et l'envoya par le chemin du désert à l'occident de Bagdad, en le faisant accompagner par l'ancien *ketkhoda* Ḥâdji Abou-Bekr-Agha d'Alep, l'un de ses hommes de confiance, par Çafoûq, chéïkh des Chammar-el-Djerbâ, et par Soléïmân el-Ghammâm, avec leurs contingents et toute leur suite. Une fois arrivé à la distance de cinq ou six heures de marche de Bagdad, son nouveau lieutenant fit tenir secrètement à Ṭâhir-

qui n'étaient pas victimes de la peste périssaient sous les débris de leurs maisons, renversées par l'inondation; les rues étaient remplies de cadavres; les chameaux, les chevaux, les chiens et tous les animaux domestiques erraient en mugissant (*sic*) dans les rues ; quelques bandits seuls couraient de maison en maison pour piller ; mais ils tombaient bientôt eux-mêmes chargés de leur butin. » *Ouvrage cité*, p. 328.

1. Sur ce personnage, voir ma *Notice sur les tribus arabes de la Mésopotamie*, dans le *Journal asiatique*, VIIe série, t. XIII (1879), p. 222.

Efendi Sîroûzî-Zâdè, molla de Bagdad, une copie de l'ordre viziriel dont il était porteur, et qui annonçait à tous les nouvelles fonctions de l'ancien gouverneur d'Alep. Le molla, à son tour, s'en ouvrit à certains notables de la cité, et après avoir reçu leur promesse qu'ils ne s'opposeraient jamais aux mesures édictées par la Porte, leur tint ce discours : « Tant que Dâoud-Pacha résidera dans son palais, personne n'osera détacher le peuple de son parti ; or, le lieutenant du nouveau gouverneur, ne pouvant entrer dans la ville, vous considérera tous comme des rebelles ; plutôt que de vous laisser soupçonner de déloyauté, il vaut mieux expulser le pacha de son palais et le tenir sous bonne garde, puis se porter à la rencontre du lieutenant et l'installer au siège du gouvernement ; vous prouverez, par ce moyen, votre fidélité à l'Empire ottoman. » Ces gens promirent de s'employer à pousser le peuple dans cette voie, puis ils s'en retournèrent chez eux.

La plus grande partie des soldats de Dâoud-Pacha, des gens de sa maison, de ses serviteurs, et quarante à cinquante de ses mamlouks, restés en ville ou partis pour les environs, étaient morts [1]. Il avait envoyé l'émir-akhor Suléïmân-Agha pour lever des troupes à prix d'argent ; celui-ci était parti pour accomplir sa mission sans tarder, lorsqu'il tomba malade à Khâliç et y mourut, ce qui amena la dispersion des gens qu'il avait déjà rassemblés autour de lui. Ceux qui l'avaient accompagné prirent le trésor qu'il avait apporté, retournèrent à Bagdad et y annoncèrent sa fin. Pendant ce temps, Dâoud-Pacha lui-même avait été atteint par l'épidémie, bien que faiblement, et ne pouvait s'occuper de la direction des affaires. Lorsque l'épidémie cessa et que les fuyards revinrent dans la ville, y compris Maçraf Mohammed-Efendi, Dâoud, bien que ce der-

1. Comparez Aucher-Éloy, *ouvrage cité* : « Tous les gens de Daout-Pacha furent victimes de ce fléau ; il ne lui resta que quatre hommes ; lui-même fut atteint de la peste. Il se trouva alors dans le plus grand abandon, n'ayant personne pour lui apprêter à manger ; ses femmes étaient toutes mortes ou hors d'état de lui rendre le moindre service. Une vieille femme seule eut pitié de lui, et lui préparait ses aliments. »

nier fût sans caractère, pusillanime, d'une intelligence faible et sans jugement, le nomma à la place de l'émir-akhor Suléïmân-Agha, se fiant à l'accord qui existait entre lui et Moḥammed-Pacha, fils de Khâlid-Pacha de la famille de Bâbân, homme brave et d'un esprit pénétrant, qui attendait, en dehors de la ville, à la tête de quatre à cinq cents cavaliers kurdes, le retour de Maçraf. On confia à ces deux personnages le trésor considérable dont nous avons parlé; ils partirent par le chemin de Mendélî et de Khâniqîn. Comme ils passaient par la route de la bourgade de Bèhrouz pour s'y procurer des renforts, une correspondance s'échangea entre le chéïkh des Chammar-Toûqa, Moḥammed-el-Berdî, et Çafoûq, à la suite de laquelle le premier reçut l'ordre de ne laisser passer personne venant du côté de Bagdad. Ce chéïkh, poussé à la fois par le désir de montrer ses bons offices et par l'espoir de s'emparer d'un butin considérable, se porta à la rencontre des officiers de Dâoud-Pacha, suivi, non seulement des gens de sa tribu, mais encore d'un grand nombre de Bédouins pauvres. Moḥammed-Pacha se défendit vigoureusement, ainsi que les braves qui l'accompagnaient, mais il ne put leur résister, parce que les munitions vinrent à lui manquer et qu'il était éloigné de l'eau ; il se retira néanmoins sans se rendre. Moḥammed-Efendi, après avoir été dépouillé de ses vêtements, parvint à se sauver clopin clopant; le trésor qu'il portait fut entièrement pillé.

Dâoud-Pacha n'avait pas encore repris ses forces ; tous les deux ou trois jours, il se faisait porter à bras de son harem jusqu'à la salle de réception où il s'asseyait ; puis on ouvrait les portes, les Turcs échappés à la peste venaient contempler le visage de leur maître, et après une courte séance, l'on se séparait. Dans le palais, il n'y avait que cinq à dix esclaves ou domestiques qui passassent la nuit ; dès le milieu de l'après-midi, chacun avait permission de rentrer chez soi. On entendait le bruit du canon d'alarme de Qâsim-Pacha, qui était arrivé avec son armée près de la bourgade de Kâzhimiyyé.

Sur ces entrefaites, un jour que, selon la coutume, chacun s'était retiré, une troupe d'environ deux cents hommes armés, tous citadins, se montra, une heure avant le coucher du soleil, du côté du quartier du Chéïkh et attaqua le palais ; elle mit le feu à l'intérieur de la porte et se retira. L'enquête qui fut faite révéla que cette attaque, suivie d'une retraite subite, n'avait d'autre but que de faire comprendre à Dâoud-Pacha qu'ils désapprouvaient sa rébellion et à Qâsim-Pacha qu'ils étaient prêts à exécuter les ordres de la Porte.

Cet incident effraya le gouverneur. Jugeant qu'il n'était plus en sûreté dans son palais, il monta sur un cheval de somme cette même nuit, encore tout tremblant de peur, se fit accompagner par un de ses esclaves, un Abyssin nommé Firoûz, et sans savoir où il pourrait se réfugier, sortit et se rendit dans la maison de Ḥabibé-Ḥânoum, veuve de Moḥammed-Agha, l'un des fermiers de l'impôt indirect appelé *qarabubèr* ou « du poivre noir ».

Le lendemain, quand on connut cette aventure, les ulémas et les chefs de la ville et de la province allèrent le trouver dans cette maison et l'en firent sortir avec toutes sortes d'honneurs et de marques de respect. On le conduisit dans la demeure de Çâliḥ-Bey, fils de l'ancien Suléïmân-Pacha, à qui on fit signer un acte par lequel il s'engagait à remettre Dâoud entre les mains d'ʿAli-Riẓa-Pacha, le nouveau gouverneur de la province, à son arrivée. Enfin on porta ces incidents à la connaissance du lieutenant de ce dernier, en lui donnant l'avis de se hâter de prendre possession du siège du gouvernement. Celui-ci répondit immédiatement à cet appel, et les ulémas, les grands et les notables se portèrent à sa rencontre et l'accompagnèrent jusqu'au palais.

Tout semblait donc rentré dans l'ordre, et les agents de la Porte se trouvaient maîtres de Bagdad, lorsque tout fut remis en question par de nouveaux incidents. Lorsque le lieutenant du nouveau gouverneur se vit installé, il conçut l'ambition de conserver la province pour lui-même, avec l'aide de Çafoûq et

de Soléïmân el-Ghammâm, au détriment d'ʿAli-Riza-Pacha; mais il comprit qu'il ne pourrait arriver à ses fins qu'en se débarrassant de Dâoud-Pacha, des mamlouks et des Turcs. Il fit donc lire son *bouyourouldou* et voulut ensuite faire comparaître Dâoud-Pacha devant lui; mais le conseil n'y consentit pas. La seconde nuit qui suivit son entrée, vers une heure et demie après le coucher du soleil, il monta en barque et se rendit à la demeure de Çâliḥ-Efendi sise sur la rive du Tigre, et lui demanda de faire venir Dâoud-Pacha. Çâliḥ voulut le décourager; mais le lieutenant du gouverneur, qui, dit-on, puisait son courage dans des libations, insista avec colère, de sorte que Çâliḥ ne trouva d'autre moyen d'échapper à ses demandes que de les admettre en principe, quitte à remettre au lendemain leur exécution : « Si je ne vous ai pas encore livré cet homme, dit-il, c'est que je sais que vous voulez le tuer. On le soupçonne d'avoir de grandes richesses; si je vous cédais, on ne manquerait pas de prétendre que nous avons partagé, et l'on nous demanderait compte de son argent, ce qui nous mettrait tous les deux dans un grand embarras. Du moment que vous insistez, attendez au moins jusqu'à demain pour que je puisse vous le remettre en plein jour, en présence du conseil et du molla, comme il m'a été remis à moi-même, et pour que je reprenne l'acte que j'ai signé, et qui engage ma responsabilité. » Le lieutenant fut satisfait de cette réponse; il retourna au palais et attendit, tout joyeux, le matin.

D'un autre côté, certains émirs de la suite particulière de Dâoud-Pacha et quelques notables avaient eu vent des allées et venues du lieutenant du gouverneur; le peuple était plongé dans la terreur, en voyant la manière d'agir, à laquelle il n'était pas habitué, des cohortes armées appartenant aux tribus arabes venues à la suite de Çafoûq et de Soléïmân el-Ghammâm. Tout le monde était dans l'attente de ce qui allait se passer. Les partisans de Dâoud-Pacha, prévenus par lui-même ou par Çâliḥ-Efendi, se rassemblèrent dans la maison de celui-ci, malgré l'heure avancée de la nuit, conférèrent

entre eux et décidèrent de faire disparaître Qâsim-Pacha, le lieutenant du nouveau gouverneur, en vue du salut commun.

Au matin, Qâsim-Pacha convoqua les membres du conseil, comme cela avait été convenu, pour se faire remettre Dâoud-Pacha en leur présence. Ceux qui n'étaient pas au courant des incidents de la nuit répondirent à l'invitation du lieutenant, mais un certain nombre de ceux dont la présence était absolument nécessaire retardèrent leur arrivée, de sorte que le lieutenant résolut de faire périr sur-le-champ ceux qu'il tenait sous la main, en remettant à plus tard la mort de ceux qui ne s'étaient pas encore jetés dans ses filets; mais les premiers arrivés, ayant vu autour d'eux des mines qui leur déplaisaient, commencèrent à filer sans bruit l'un après l'autre, tandis que les citadins armés commençaient à affluer en foule. « Quel est ce bruit ? » s'écria Qâsim-Pacha. « Ce ne sont, lui répondit-on, qu'une troupe méprisable de gens qui ne se connaissent pas eux-mêmes et que nous allons repousser tout de suite. » A ces mots on se prépara à la lutte, et les troupes des ʿOqaïl, au nombre de plus de trois mille hommes, qui se trouvaient à l'intérieur du palais, en fermèrent les portes et se préparèrent, avec Qâsim-Pacha et Ḥâdji-Békir-Agha, à se défendre derrière les murs du siège du gouvernement.

Ces ʿOqaïl étaient des gens courageux et d'une bravoure à toute épreuve, tandis que la plupart des habitants de la ville ignoraient entièrement l'emploi des armes; il paraissait probable que ceux-ci ne pourraient pas tenir devant les gens de Qâsim-Pacha; mais si ceux-ci restaient confinés derrière les murs du palais sans en pouvoir sortir, on le devait à la présence, au milieu des citadins, des mamlouks et de ce qui restait des Turcs de Bagdad. Les deux partis commencèrent à se fusiller derrière les murs et les parapets ; puis une troupe d'ʿOqaïl composée de sept à huit cents hommes et qui campait à l'occident de Bagdad vint, sans y être invitée, se joindre aux habitants ; Ser-Tchèchmè Molla Ḥuséïn, qui se trouvait dans la citadelle intérieure, se mit d'accord également avec ceux-ci

et leur envoya des munitions, de la poudre et des canons, tout en couvrant le palais de bombes.

L'intervention du commandant de la forteresse intérieure fut décisive; elle plongea les assiégés dans le désespoir. Derwìch-Agha, qu'on surnommait le *qâïm-maqâm* ou le lieutenant parce qu'il avait rempli ces fonctions à diverses reprises, et qui était un homme pieux, doux, sincère et honnête, s'échappa du local où Qàsim-Pacha l'avait fait enfermer et se joignit aux assiégeants; il réussit à faire sortir avec lui ʿAli-Djénâb-Efendi, fonctionnaire arrivé en même temps que le nouveau gouverneur, et un nommé Çâdiq-Bey, appartenant à une ancienne famille d'ʿAïn-Tâb, que les instances d'ʿAli-Riza-Pacha avaient décidé à l'accompagner à Bagdad; ces deux personnages furent traités avec la plus grande humanité. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, Qâsim-Pacha et le voïévode de Mârdîn se rendirent.

Malgré cette défaite, Ḥâdji-Békir-Agha, l'ancien *kiaya* d'ʿAli-Pacha, et Soléïmân el-Ghammâm se refusèrent à suivre ce parti et résistèrent jusqu'au coucher du soleil, où ils mirent au pillage le trésor, avant la tombée complète de la nuit, et incendièrent l'*arẓ-odasy* ou chambre des réceptions; puis, le sabre nu à la main, ils se précipitèrent au dehors. A ce moment, les citadins étaient rentrés chez eux, et il ne restait plus personne sur les batteries. Les fuyards sortirent par la porte du Grand-Imam et s'échappèrent avec une telle hâte qu'ils semèrent sur le chemin les pièces d'or, fruit de leur pillage.

Au milieu du tumulte, on ne put songer à éteindre le feu qui, de la chambre des réceptions, ne tarda pas à gagner les autres appartements du palais. Tout fut détruit; les richesses qui avaient échappé aux ʿOqaïl pillards devinrent la proie de vagabonds et de voleurs [1].

1. Au rapport de Thâbit-Efendi, il s'y trouvait « des quantités considérables d'argent monnayé, des vases d'argent et d'or, des sabres, pistolets et poignards, des *bâr-khânèh* (bagages, sacoches, bissacs préparés pour le

Les citadins, qui s'étaient imaginé, en s'emparant de Qâsim-Pacha, avoir détourné les calamités qui menaçaient Bagdad, craignaient maintenant l'arrivée du nouveau gouverneur, 'Ali-Riza-Pacha. Le pillage du palais ayant resserré les liens qui existaient entre les diverses classes de conjurés, les Turcs, les indigènes, la garnison de la citadelle intérieure et les contingents des 'Oqaïl se rassemblèrent tous en un lieu, et décidèrent qu''Ali-Riza-Pacha avait perdu leur confiance, que le meilleur parti à prendre, pour se sauver du danger qui les menaçait, était de travailler au maintien de Dâoud-Pacha, ou tout au moins de s'efforcer d'obtenir la nomination de Hâdji Çâliḥ-Bey comme gouverneur, et que, si 'Ali-Riza, poursuivant sa route, arrivait à Bagdad, tous se missent d'accord pour se défendre. « Pour un 'Ali-Riza, disaient-ils, l'Empire ne voudra pas ruiner une grande province. »

Tel fut le résultat de leur délibération, et ils rédigèrent deux pétitions destinées à être présentées au sultan, qui furent expédiées et transmises par l'intermédiaire de M. Taylor, consul général d'Angleterre, l'une par la voie de Damas et l'autre par les routes de Perse. Ils écrivirent également à 'Ali-Riza-Pacha qu'à la suite des derniers incidents, ils ne se considéraient plus comme en sûreté, qu'ils attendaient tranquillement la manifestation de la volonté souveraine à la suite des pétitions envoyées à Constantinople ; et ils priaient le nouveau gouverneur de renoncer à venir prendre possession de son siège, parce qu'ils ne le recevraient pas à l'intérieur de la ville et se lèveraient pour le combattre. Cette lettre fut envoyée à destination par les soins d'un émissaire nommé Sofyân-Éfendi, qui faisait partie de la suite des mamlouks.

voyage) ornés d'or et de pierres précieuses, des perles, des pastilles parfumées (*chèmâmé*), de l'ambre gris, des fusils et autres armes à feu, des châles du Kachmir, des *sawâhî* (?), des étoffes de l'Inde empilées dans des coffres, et bien d'autres objets extraordinaires et rares » (*op. laud.*, p. 62, *ad calcem*). Dans le temps de sa prospérité, Dâoud avait déployé un luxe et une magnificence inouïes ; l'or, les perles, les pierreries brillaient de toutes parts ; ses femmes, ses esclaves, ses soldats étonnaient par la richesse de leurs vêtements. Aucher-Eloy, *ouvrage cité*, p. 325.

Le maintien de Dâoud-Pacha comme gouverneur étant évidemment un signe de rébellion ouverte contre la Porte, on décida de le laisser comme auparavant dans la maison de Ḥâdji Çâliḥ-Bey et de choisir celui-ci comme gouverneur intérimaire, jusqu'à l'arrivée des ordres de Constantinople.

Thâbit-Efendi, qui avait vu de ses propres yeux le brouillon des requêtes adressées au sultan, affirme qu'en échange du pardon qu'ils sollicitaient, les citadins offraient de payer au trésor, en une seule fois, la somme de vingt mille bourses, d'élever la contribution annuelle de Bagdad, qui était de deux mille bourses, à dix mille bourses, en donnant la première année quatre mille, et les années suivantes mille bourses de plus jusqu'à ce qu'on atteignît graduellement la somme offerte, et enfin d'acquitter toutes les dépenses de l'armée d'ʿAli-Riẓa-Pacha, tous s'en portant garants pour la province entière. Dans le cas où la Porte choisirait un nouveau gouverneur qui ne serait ni Dâoud, ni Ḥâdji Çâliḥ-Bey, ils déclaraient que leur engagement n'avait plus de valeur.

CHAPITRE XIV

Siège de Bagdad par les troupes ottomanes. — Sorties et combats sous les murs de la ville.

ʿAli-Riẓa-Pacha, dès qu'il eut reçu l'avis de l'entrée de son lieutenant sans aucune difficulté, était parti de Mossoul et était allé camper sur les bords du Zâb, qu'il comptait passer le lendemain, lorsque Sofyân-Efendi, cet émissaire des mamlouks qui devait lui rendre la lettre que les citadins lui adressaient, lui apprit ce qui était arrivé depuis l'entrée de Qâsim-

Pacha. Pour empêcher la panique de se mettre dans l'armée, il fit immédiatement donner le signal du départ, passa la rivière et alla camper à une étape plus loin. Le lendemain, il entra à Erbîl ; sans s'arrêter ni se reposer nulle part, il vint, en peu de temps, dresser ses tentes dans la plaine qui s'étend devant la bourgade d'Imâm-A'zham. Dès que les citadins les aperçurent, ils fermèrent les portes de la ville et s'opposèrent à son passage. Pour les effrayer, le gouverneur fit tirer chaque nuit neuf pièces de canon et investir la place en interceptant les communications ; de leur côté, les citadins répliquèrent par des décharges de pièces de position.

Cela dura ainsi quelque temps. Par moment, des provisions arrivaient par la Porte dite de l'Obscurité (*qarañlyq*) ou par celle de Ḥilla. Mais finalement Sa'doûn-Agha, l'un des mamlouks, accompagné de troupes des *léwends*, vint camper en face de la Porte de l'Obscurité, tandis que Soléïmân el-Ghammâm faisait de même pour la porte de Ḥilla avec les contingents des 'Oqaïl ; par cette manœuvre, ces deux chefs interrompirent complètement le mouvement de l'approvisionnement. La famine et la cherté se produisirent dans la ville, dont les habitants se trouvèrent en proie à l'anxiété et à l'agitation. Pour distraire les esprits, on organisa une sortie. Un bataillon d'infanterie de cinq cents hommes, tout ce qui restait des régiments réguliers enrôlés par Dâoud-Pacha, placés sous le commandement de leur instructeur Deveaux, avec deux pièces de canon, ainsi que le nombre de fantassins des 'Oqaïl qu'on avait pu ramasser et environ cinq cents hommes de l'armée de réserve, plus une troupe d'environ quinze cents hommes à pied armés de fusils et pris parmi les habitants de la rive opposée [1], formèrent un corps d'armée qui, sous le commandement général de Ser-Tchèchmè Molla Ḥuséïn, fit une sortie de nuit du côté de la porte de Ḥilla. Soléïmân El-Ghammâm

1. *yaqa ahâlisi*. Le faubourg de Bagdad, situé sur la rive droite du Tigre, s'appelle aujourd'hui *Qarchy-Yaqa* ou « la rive opposée ».

ne se tenait pas sur ses gardes ; ceux de Bagdad, qui avaient du canon et des soldats réguliers, ne lui donnèrent pas le temps de résister et passèrent au fil de l'épée plus de deux cents de ses hommes, en firent prisonniers un nombre égal et forcèrent le reste à prendre la fuite. Les tentes petites et grandes, les richesses et les provisions du camp furent pillées.

La déroute des troupes de Soléïmân el-Ghammâm excita au plus haut point le courage des défenseurs de Bagdad. Ceux-ci résolurent d'attaquer le corps d'armée placé sous le commandement de l'ancien *kiaya* d'ʿAli-Pacha, Abou-Bekr-Agha, campé dans le voisinage du village d'Imam-Mousa. On disposa les troupes nécessaires, toujours sous le commandement de Molla-Ḥuséïn; mais les marécages produits par l'inondation du Tigre, quelques mois auparavant, empêchèrent le passage et le déploiement de ces troupes, qui revinrent sans avoir tiré un coup de fusil.

Le retour de cette expédition manquée ayant coïncidé avec le lever du soleil, les troupes qui la composaient furent canonnées par la batterie en terre élevée par ʿAli-Riẓa-Pacha au milieu d'un petit bois de dattiers, en face de la citadelle intérieure et à côté de la porte du jardin de feu Saʿîd-Pacha. Le bruit des pièces de position de la citadelle intérieure, qui répondaient aux coups de la batterie en terre, avaient été entendus de la batterie construite par ʿAli-Riẓa sur la route du village du Grand-Imam, au milieu des jardins de Ḥâdji Çâliḥ-Bey ; celle-ci commença à canonner directement les murs de la ville, attaque à laquelle ripostèrent les batteries dites des Savonniers et du Tchaouch. Au bruit de la canonnade, on commença à se rassembler dans la citadelle intérieure et sur les remparts. Un certain nombre d'individus, dans l'intention de marcher à découvert à l'assaut des batteries, s'efforcèrent d'ouvrir la porte du Grand-Imam. Tout d'abord ʿAbd-ur-Razzâq-Agha, qui était préposé à la garde de cette porte, fit les plus grands efforts pour les détourner de cette entreprise ; il fut secondé dans ses objurgations par Riẓwân-Agha, notable d'entre

les mamlouks ; mais ils ne réussirent ni l'un ni l'autre, et ces forcenés, ayant ouvert la porte, se mirent en marche tout droit vers le jardin de Sa'îd-Pacha. En tête s'avançaient deux cents fantassins pris parmi les habitants du quartier de Qaraqol-Sèmti (le chemin du corps-de-garde) et placés sous le commandement de Ḥasan-Agha, fils de 'Olaïch-Efendi ; puis suivait, compagnie par compagnie, une masse de mille à quinze cents fantassins, qui engagèrent le combat avec les soldats de réserve d'infanterie, abrités dans les plantations de dattiers ou défilés dans les canaux d'irrigation. Repoussant ceux qu'ils trouvaient devant eux et négligeant ceux qui tombaient, ils se précipitèrent à l'assaut de la batterie située sur le bord du Tigre, que les défenseurs abandonnèrent en laissant leurs canons aux mains des assaillants.

Ibrahîm-Agha, connu sous le surnom de fils de l'oiseleur en chef (*qouchdji-bâchy*) et qui par sa taille rappelait les héros des anciens temps, voulut également franchir la même porte pour attaquer, avec soixante-dix à quatre-vingts cavaliers aussi braves que lui, la batterie placée sur la route du Grand-Imam. On lui fit remarquer qu'il était absurde de vouloir monter à l'assaut de batteries et de retranchements avec de la cavalerie, et que cela ne pouvait amener qu'un résultat fatal, mais il insista de telle façon que l'on se rangea à son avis. Il sortit donc, suivi de ses compagnons ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait agir, et comme d'un autre côté il avait honte de rentrer immédiatement à la vue de tout le monde, il tourna à droite et s'avança le long du fossé du mur d'enceinte, sans s'aventurer en dehors de la ligne de protection formée par la portée des fusils qui garnissaient l'enceinte. Il arriva ainsi devant la batterie du Tchaouch ; là cet individu, ayant vu s'avancer rapidement à sa rencontre neuf cavaliers de réserve qui sortaient du côté du jardin du Deftèrdâr, ne réfléchit pas un instant qu'il était sous la protection des remparts et que sa troupe était de beaucoup supérieure au nombre des assaillants ; il tourna bride incontinent, ainsi que ses compa-

gnons, qui se précipitèrent à bride abattue vers la porte du Grand-Imam.

Les troupes de réserve placées dans le jardin du Deftèrdâr, qui ne dépassaient pas le nombre de trois cents cavaliers, ayant vu la fuite d'Ibrahîm-Agha, prirent peur ; la déroute des fuyards jeta l'épouvante dans l'esprit des citadins restés en dehors de la porte, qui se jetèrent dans la ville et en fermèrent l'entrée ; les fanfarons qui garnissaient les remparts s'enfuirent chacun de son côté. Une fois arrivés à portée de canon, les soldats qui poursuivaient les fuyards, voyant qu'on ne leur résistait pas, brandirent leurs sabres et dépouillèrent ceux qui leur tombaient sous la main. Depuis l'endroit où est le caravansérail de Nédjîb-Pacha jusqu'aux cafés de l'intérieur de la ville, la foule était tellement compacte qu'on aurait dit une mer humaine. Cette presse empêcha seule l'armée de pénétrer dans la ville, sinon elle n'aurait trouvé devant elle aucun obstacle.

Ceux qui, de leur côté, s'étaient emparés de la batterie sur la rive du Tigre, furent, à la nouvelle de cette échauffourée, saisis de frayeur et contraints de revenir sur leurs pas. N'ayant pas le temps d'enlever les canons qu'ils avaient pris, ils en jetèrent un dans le puits du jardin et s'en retournèrent ; mais les réserves entrèrent en scène à ce moment, et les défenseurs de la batterie revinrent à la charge, de sorte que la troupe qui battait en retraite ne put atteindre l'endroit où elle voulait aller. Elle se jeta dans le cimetière musulman de la plaine, se dissimula derrière les pierres tombales et tira sans interruption tant sur les cavaliers lancés à la poursuite des fuyards que sur les fantassins qui étaient à ses trousses. En même temps les mamlouks qui occupaient la batterie du sultan Sélim, en face de la porte du Grand-Imam, firent pleuvoir une grêle de balles sur la cavalerie d'Ali-Pacha, mêlée à ce moment avec les citadins, de sorte que ces cavaliers, littéralement pris entre deux feux, furent contraints de battre en retraite.

Leur départ amena un peu de calme et les citadins restés à l'extérieur purent en profiter pour rentrer dans la ville, dont on ferma de nouveau les portes, tandis que la canonnade reprenait de plus belle. On croit que, dans ce combat, les plus grosses pertes furent du côté des défenseurs de la ville, à cause du nombre de gens foulés aux pieds lors de la grande presse.

ʿAli-Riza-Pacha ne se départit pas de sa ferme résolution et ne renonça pas à ses projets. Il s'occupa de rassurer et de tranquilliser son monde. Avant même d'être arrivé devant Bagdad, il avait mis en fuite ʿAzîz-Agha, *mutésellim* nommé à Bassora par Dâoud-Pacha, qui s'était porté à sa rencontre avec quatre à cinq mille hommes de troupe, et il s'était emparé de Bassora même. En outre il s'occupait activement de mettre de son côté les principaux mamlouks de Bagdad, en échangeant avec eux une correspondance. Il étendait petit à petit sa domination aux différentes régions de la province, à l'exception du chef-lieu. Au premier abord, il avait éprouvé une certaine gêne pour assurer les approvisionnements ; mais plus tard, sur les indications fournies par un personnage nommé Molla ʿAli, greffier du juge de Khâliç, on avait fait venir une assez grande masse de provisions des puits appelés *Munthir* qui se trouvent du côté de Khâliç, de Khorasân, de Bèhroûz et de Chèhribân. Plus tard encore, Çâliḥ-Agha, nommé Akhou-Chauké, ayant employé ses soins à pacifier la province de Ḥilla et en ayant ouvert les routes, on fut délivré de tout souci de ce côté. Enfin la désertion de Sèyyid Aḥmed, l'un des principaux personnages du corps officiel de l'uléma, et celle d'ʿAbd-ur-Raḥmân Orfaly-Zâdè, ancien secrétaire révoqué du corps supprimé des janissaires, qui abandonnèrent le parti des révoltés, vinrent accroître les espérances d'ʿAli-Riza-Pacha.

Dans la ville, la cherté et la famine avaient dépassé toute limite; depuis longtemps on n'y voyait plus ni viande de mouton ni chair de bœuf; on avait lâché dans la campagne une grande quantité de chevaux arabes de race; le désordre et

le désespoir régnaient partout. Sur ces entrefaites, le Français instructeur des troupes de Dâoud-Pacha, Deveaux, fit à Ḥâdji Çâliḥ-Bey une communication que celui-ci lui fit répéter en présence d'une assemblée convoquée spécialement : « Il n'y a pas d'espoir qu'il nous vienne du secours, dit Deveaux; la famine se prolonge et augmente, tandis que les forces d'ʿAli-Pacha s'accroissent chaque jour; il faut donc en finir. » — « Vous dites vrai, Monsieur, reprit Ḥâdji Çâliḥ; mais que faire? Notre armée est peu nombreuse, la leur est considérable; si l'on en vient aux mains à découvert, on sait ce que deviendront nos citadins. » — « Ce n'est pas exact, reprit Deveaux; vous avez une armée suffisante, le tout est de savoir s'en servir. Donnez-moi, en plus du bataillon placé sous mes ordres, les sept ou huit cents hommes de cavalerie de réserve que vous avez, et quatre obusiers. Le jour que je fixerai, à minuit, quatre à cinq cents fusiliers indigènes attaqueront les jardins pendant que vous indiquerez une fausse sortie par la porte du Grand-Imam; une ou deux heures après, vous ferez une démonstration semblable sur la rive opposée, en dehors de la porte de l'Imam-Mousa. En effet, l'ennemi a étendu sa ligne tout le long de la rive, depuis la porte du Grand-Imam jusqu'en haut du jardin de Foréïdjât, à une distance de deux heures de marche; il y est campé sans ordre, irrégulièrement. Il est clair qu'en cas d'attaque il s'empressera de courir droit aux retranchements en dehors de la porte du Grand-Imam, puis, voyant le mouvement tenté sur la rive opposée, une partie se disposera à y passer, ce qui produira du désordre et du bruit. Quant à moi, à minuit, je serai prêt avec mes cavaliers et mes fantassins et j'attendrai le moment convenu; avant que l'aube se montre, je sortirai par la Porte-Blanche, je marcherai rapidement jusqu'auprès de Çâlîḥ où est campé ʿAli-Riẓa-Pacha; j'y mettrai le feu à mes obusiers, et je jetterai tous les ennemis dans le fleuve. »

Ce discours fut unanimement loué par tous, à l'exception de Derwîch-Agha, surnommé *le lieutenant*, qui gardait un profond

silence. Pressé de questions par Ḥâdji Çâliḥ-Bey, Derwîch-Agha, qui d'abord avait refusé de parler pour ne pas contredire l'opinion générale, fit observer que dans la requête adressée à Constantinople par les révoltés, on avait, au milieu de protestations de fidélité et d'obéissance, annoncé à la Porte qu'on refuserait de recevoir le nouveau gouverneur à l'intérieur de la ville et qu'on se défendrait si l'on y était forcé. « Or, maintenant, dit-il, si nous sortons de la ville et si nous taillons en pièces l'un des principaux ministres du souverain, cela s'appelle-t-il se défendre ? Et quand nous serons tout seuls, que ne feront pas contre nous les Persans, qui nous pendent au nez ? Ne soyons pas au moins la cause de la destruction complète d'une ville déjà en ruines ! Attendons la réponse à notre requête et réservons pour la fin les propositions de M. Deveaux. » Ce discours produisit un revirement subit dans l'assemblée qui se dispersa sans rien décider, pendant que Deveaux rentrait chez lui en murmurant.

La position de l'assiégeant n'était pas sans difficultés. ʿAli-Riza-Pacha avait eu beau faire reconnaître son autorité dans toute la province, cela ne l'avançait à rien au point de vue de l'argent ; depuis son départ d'Alep, pas un écu n'était entré dans son trésor, vidé par ses libéralités. Dans l'espoir de piller Bagdad, son armée avait supporté des misères et des peines sans nombre ; mais comme la prolongation du siège leur enlevait de plus en plus l'espérance de tirer profit de leur conquête, ses troupes avaient conçu le projet de piller leur propre général et de rentrer ensuite en Asie-Mineure. Elles avaient néanmoins renoncé à ce projet en réfléchissant que tout ce que possédait le pacha fournirait à peine le dixième de ce qui leur était dû. L'été touchait à sa fin ; l'hiver allait venir ; les soldats, n'ayant plus d'argent, étaient sur le point de perdre patience et d'en revenir à leur projet primitif.

ʿAli-Riza-Pacha connaissait cette situation, et le manque d'argent le préoccupait fort ; mais il ne renonça pas pour cela à ses résolutions et il ne cessa pas de chercher le moyen d'en-

trer à Bagdad. Il était plongé dans ces perplexités lorsque la Porte lui envoya l'un des deux exemplaires de la requête des citadins, avec l'ordre, dans le cas où il ne serait pas encore arrivé à ses fins, de s'en retourner de la manière qu'il jugerait convenable. Le gouverneur saisit cette occasion de soutirer de l'argent des citadins tout en les aidant à obtenir la réalisation de leur désir; il leur fit donc savoir qu'ils eussent à choisir des délégués pour venir conférer avec lui en dehors des murs. Sèr-Tchèchmè Molla Ḥuséïn et un autre personnage ayant été désignés par les révoltés s'abouchèrent avec le trésorier du nouveau gouverneur, Ḥamdî-Bey [1], qui leur tint de la part de son maître le discours suivant : « Le pacha vous salue, vous, Ḥâdjî Çâliḥ-Bey, et tous les habitants de la ville. Si, jusqu'à présent, vous ne l'avez pas reçu à l'intérieur de la cité, c'est que vous attendiez une réponse à la requête que vous avez adressée à la Porte; mais le gouvernement n'a pas admis vos réclamations et a renvoyé au pacha votre supplique telle quelle. Mon maître recevra certainement l'ordre formel de faire son entrée à Bagdad et me fournira une armée nombreuse, des approvisionnements et des canons de siège. Une plus longue résistance de votre part ne pourrait qu'amener les plus grands dommages à tous les habitants de la ville. En lui remettant la cité un jour plus tôt, vous serez délivrés des plus grands maux, de ceux dont vous souffrez déjà comme de ceux à venir. Qu'on se rassure en ce qui le concerne, il n'a pas d'autre intention que de faire du bien à tout le monde. » En disant ces mots, il leur montra la requête qu'ils connaissaient bien, scellée de leur cachet, et leur demanda : « N'est-ce pas là votre pétition ? » Il la leur remit en les autorisant à l'emporter.

A peine rentrés en ville, les deux délégués vinrent trouver secrètement Çâliḥ-Bey, lui rapportèrent les paroles de Ḥamdî-Bey et lui montrèrent la pièce compromettante. A cette vue, Çâliḥ resta quelque temps « aussi immobile qu'une peinture sur

1. C'est le même qui, sous le nom de Ḥamdî-Pacha, fils de Séyyid 'Ali-Pacha, fut plus tard vizir et gouverneur-général de plusieurs *éyyâlèt*.

la muraille » ; puis il leur recommanda de ne révéler à personne cette nouvelle, se plongea dans un abîme de réflexions et consulta quelques-uns de ses confidents habituels. Ceux-ci, avec leur esprit léger, lui firent remarquer que ces mêmes individus avaient juré, sur le Livre sacré, de ne pas admettre le nouveau gouverneur, et que leur démarche actuelle paraissait bien inconséquente ; de sorte que l'infortuné Çâliḥ, hésitant, ne prit aucune décision et s'abandonna à son sort.

CHAPITRE XV

Reddition de Bagdad et soumission générale. — Massacre des mamlouks et fin de leur domination.

Nous avons vu qu'ʿAli-Riẓa-Pacha entretenait une correspondance secrète avec un certain nombre de mamlouks restés dans la ville, par l'intermédiaire de son *kiaya* Rustèm, de Çâliḥ Akhou-Chauké, et de Saʿdoûn-Agha, capitaine-général des léwends ; il leur promit à chacun un emploi et leur remit des lettres de pardon. D'un autre côté Séyyid Aḥmed-Efendi s'était aussi créé un parti en s'entourant d'un grand nombre d'habitants du quartier du Chéïkh. La nouvelle du renvoi au gouverneur de la requête des citadins s'était répandue et avait provoqué de nombreux murmures dans le peuple. La plupart des mamlouks restés dans la ville changèrent d'opinion, se rallièrent à l'idée de se rendre, et à la suite de négociations qui eurent lieu par l'entremise des partisans d'Aḥmed-Efendi, une nuit du mois de rebiʿ II de l'année 1247 (septembre 1831), vers deux heures après le coucher du soleil, ils chassèrent les gardes de la porte de l'Obscurité, s'en emparèrent et in-

troduisirent dans la ville les timariots de l'armée impériale.

La prise de la Porte de l'Obscurité et de la batterie qui la commandait amena la reddition de la ville. Seule, la Porte du Grand-Imam continua jusque dans la matinée à recevoir à coups de canon ceux qui faisaient mine d'entrer.

Dâoud-Pacha monta à cheval, après la prière du matin et voulut se jeter dans la citadelle intérieure ; mais Sèr-Tchèchmè Molla Ḥuséïn et son secrétaire le supplièrent de n'en rien faire pour ne pas paraître rebelles à l'Empire ; ne pouvant donner suite à son projet, l'ancien gouverneur se retira dans la maison bâtie à l'intérieur de la ville et près de la citadelle, mais non encore achevée, pour Djévâb-Bey, l'un de ses serviteurs, et il y attendit l'arrêt du sort. Plusieurs heures plus tard, un certain nombre d'officiers généraux de l'armée, envoyés par ʿAli-Riẓa-Pacha, vinrent prendre Dâoud-Pacha et le conduisirent hors de la ville avec force honneurs ; quand il fut proche de la tente d'ʿAli-Riẓa, celui-ci vint à pied à sa rencontre et, après l'avoir embrassé, selon les règles de cette époque, il le fit entrer dans sa tente où l'on servit du café et des pipes pendant qu'il s'informait de sa santé et de sa situation par les questions d'usage. ʿAli-Riẓa, après avoir bu une ou deux gorgées de la tasse de café qui lui était présentée, l'échangea contre celle que Dâoud tenait à la main, et, par cet acte de courtoisie orientale, ramena la quiétude dans son cœur troublé.

Une scène touchante vint mettre le comble à l'attendrissement des spectateurs, émus de la générosité et de l'humanité du nouveau gouverneur. Dans le tumulte de la matinée, Dâoud-Pacha avait perdu son fils Ḥasan-Bey, âgé de cinq à six ans. Cet enfant, n'ayant pas vu son père à son réveil, s'était échappé des bras de sa mère et de ses gouvernantes et était sorti dans la rue, où, le voyant pleurer, un brave et honnête homme le fit monter sur son cheval et le conduisit au camp. A ce moment même, ʿAli-Riẓa-Pacha, sur la demande de Dâoud, venait de donner l'ordre de rechercher l'en-

fant et de le lui amener. On pense avec quelle joie le père et l'enfant se retrouvèrent, et ce fut, dit-on, une cause de plus qui raffermit le nouveau gouverneur dans ses bons sentiments à l'endroit de son prédécesseur.

ʿAli-Riẓa, non content de laisser à Dâoud une entière liberté, et de ne pas l'entourer de sentinelles ni de gardes, permit à tout le monde de venir lui rendre visite. Il envoya également à Ḥâdji Çâliḥ-Bey un ordre de sauvegarde, nomma comme lieutenant Derwîch-Agha dit le *qâïm-maqâm*, et fit annoncer par les crieurs publics qu'il accordait un pardon général.

Le nouveau gouverneur n'entra pas à Bagdad et continua de demeurer dans l'endroit où il avait campé, jusqu'au départ de Dâoud-Pacha, qu'il envoyait à Constantinople avec sa famille et sa maison, après avoir annoncé sa victoire à la Porte par l'envoi d'un double courrier (*tchiftè-tatâr*). Il représenta au gouvernement que la cause pour laquelle, depuis quelque temps, les gouverneurs de Bagdad n'acceptaient pas leur révocation, était ce fait que leur destitution marchait toujours de pair avec leur supplice ; il démontra que si Dâoud était l'objet du pardon impérial, en considération de sa science et de son âge, ce serait un excellent exemple pour les autres vizirs et les engagerait à obéir immédiatement aux ordres du souverain, puisqu'ils n'auraient plus la crainte de la mort devant les yeux. Par cette politique habile, non seulement ʿAli-Riẓa se créait une porte de sortie pour lui et ses successeurs, mais encore il sauvait Dâoud et inscrivait son nom sur les pages du livre d'or des bienfaiteurs.

Lorsque tous les préparatifs du départ furent terminés, ʿAli-Riẓa fit expédier Dâoud, accompagné, avec toutes sortes d'honneurs et de marques de respect, par l'un des régiments de cavalerie de timariots qui faisaient partie de son armée ; il lui adjoignit, comme maréchal des logis, ʿAli Yâvèr-Bey, l'un des principaux de la ville, qui fut plus tard gouverneur du Yémen avec le titre de pacha, suivi d'une troupe de *bachi-bozouqs*

ou irréguliers, qui avaient l'ordre de mettre à mort l'ancien gouverneur s'il tentait de s'échapper pendant la route ou si quelque parti tentait de le délivrer. Comme on venait de lui faire savoir confidentiellement que Sa'doûn, chéïkh de la tribu des Âl-'Obaïd, et les habitants de la ville de Kerkoûk avaient l'intention de faire un mouvement pour s'emparer de Dâoud, il leur montra qu'une démonstration de ce genre ne pouvait que nuire à l'ancien gouverneur, et il s'efforça de l'empêcher[1].

'Ali-Riza-Pacha, après avoir satisfait la plupart des mamlouks de l'intérieur et de l'extérieur par des fonctions et des emplois, fit son entrée dans la ville avec la pompe et la magnificence prescrites par les anciennes coutumes. Le palais étant brûlé, comme nous l'avons vu, il descendit dans l'endroit où l'on avait installé provisoirement l'hôtel du gouvernement. Le troisième jour qui suivit son entrée solennelle, il invita à la cérémonie de la lecture du firman d'investiture ceux qu'il était d'usage d'y voir, et il fit remplir la maison, de haut en bas, de troupes choisies. Les mamlouks étaient naturellement présents à la lecture de l'ordre impérial. Sous le prétexte de procéder à ses ablutions, il se retira dans ses appartements particuliers, puis il donna l'ordre de mettre tous les mamlouks à mort, d'après le plan préparé et orga-

1. Une fois arrivé à Constantinople, Dâoud-Pacha fut l'objet de l'attention des sultans Maḥmoûd et 'Abd-ul-Médjîd. Il y demeura jusqu'en 1260 (1844), où il fut nommé *chéïkh-ul-ḥaram* ou directeur du mausolée du prophète Moḥammed, à Médine. Il y mourut en 1267 (1851), et fut enterré en face du mausolée du khalife 'Othmân; il avait demandé qu'on n'élevât pas de monument sur sa tombe, qui est simplement surmontée d'un grillage de fer. De son vivant, il avait créé à Médine le jardin appelé *Dâoudiyé*, en dehors de la ville, près du tombeau de l'imâm Moḥammed Zékî, non loin de l'abreuvoir d''Aïn-Zerqâ (*Maṭâli'*, p. 3). Pendant son séjour dans la capitale, le poète arabe 'Abd-el-Ghaffâr surnommé El-Akhras (le muet) lui consacra une ode dans laquelle il rappelle qu'il avait été généreusement élevé par l'ancien gouverneur, qui l'avait même envoyé dans l'Inde pour y faire traiter son infirmité, malheureusement sans succès. Cf. *Eṭ-ṭirâz el-anfas fî chi'r el-Akhras*, publiée par les soins d'Aḥmed 'Izzet el-Fâroûqî, Constantinople, 1304, p. 249, et introduction, p. 8.

nisé d'avance. Sans perdre de temps, les soldats se précipitèrent sur la foule et saisirent chaque mamlouk au collet ; tout homme pris avait la tête coupée sans rémission. Ḥâdji Çâliḥ-Bey fut jeté à bas de son cheval et tué en arrivant au palais, devant la maison même d'où il avait gouverné pendant la durée de son pouvoir.

A la suite de cette exécution, le gouverneur fit lire un ordre impérial ordonnant la destruction des mamlouks, enregistrer l'acte au greffe du tribunal, saisir et arrêter par des agents spéciaux ceux qui se trouvaient à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, et en fit périr un certain nombre, tandis qu'il en voyait dix à douze, sous bonne garde, à Constantinople. En résumé, ceux des mamlouks qui avaient pris le parti d'ʿAli-Riẓa-Pacha et s'étaient joints à lui, ainsi que ceux qui, se trouvant dans la ville, avaient entretenu une correspondance avec lui, périrent pour la plupart. Un petit nombre seulement, dix à quinze, s'enfuirent, se cachèrent, parvinrent ainsi à sauver leur vie, obtinrent plus tard leur pardon et vécurent tranquilles, en touchant une pension qui leur fut attribuée à raison de leur situation.

Le corps des mamlouks avaient gouverné la province de Bagdad pendant près d'un siècle ; par sa destruction, au commencement de 1247 (été de 1831), cette province rentra, comme précédemment, sous le gouvernement direct de la Sublime Porte, dont elle n'est plus sortie. Plus tard, les localités dépendantes de ce gouvernement, qui étaient administrées sous forme de fiefs appartenant aux *dérè-béyis* ou hobereaux, furent toutes, sauf une seule, ramenées à différentes dates sous le régime du droit commun.

APPENDICE

Forces militaires du gouvernement des mamlouks
(d'après Thâbit-Efendi, p. 89).

	Hommes.
Aghas de l'intérieur (cavalerie)	1.200
Tchoqadârs et mihtèrs (id.)	300
Zoubis (id).	300
Maison du *kiaya-bey*, serviteurs et domestiques des aghas de l'extérieur[1].	1.700
Troupes des *léwends*[2]	1.500
Qalpaqlus (infanterie)[3]	1.500
Fusiliers (id.)	500
Contingents des ʿOqaïl (infanterie)	5.000
Artilleurs (cavalerie et infanterie)	500
Total	12.500

Les soldats appelés *qalpaqlus* étaient des fantassins diplô-

1. « De même que les chevaux, les harnais et les armes des serviteurs de l'intérieur étaient fournis par l'État, les chevaux et les armes de la maison du *kiaya-bey* étaient fournis par ce personnage; ceux des serviteurs des aghas de l'extérieur étaient à la charge de leurs maîtres. Ces gens ayant chacun une paire de pistolets et un court mousqueton ou une *carabine* (tromblon), et la plupart de ceux qui possédaient cette dernière arme ayant en outre une lance, ils étaient considérés comme formant une troupe instruite selon les principes du temps, et comme une troupe d'élite » (Note de Thâbit-Efendi).

2. « Chacun de ceux-ci avait, comme les précédents, trois armes à feu; seulement leurs chevaux étaient ordinairement fournis par eux-mêmes, et par suite n'étaient pas, comme ceux des autres, des chevaux du Nedjd et des bêtes de race; comme en outre ils n'étaient pas instruits dans l'art de manier les armes, ils étaient considérés comme des troupes du second degré » (Note du même).

3. Les *qalpaqlus*, ainsi nommés de leur coiffure, le kalpack, étaient une nouvelle milice créée au début du siège de Ḥamadân. Cf. Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*, t. XIV, p. 123.

més ; ils portaient des hauts-de-chausses (*poṭoûr*[1]) de couleur et assez épais, en étoffe du pays ; ils étaient en outre vêtus d'un court *ʿantéri* (robe de chambre) de cette même étoffe, et d'une veste en *chayaq* (étoffe rugueuse en poil de chèvre). Les fusiliers portaient le fez entouré d'un petit turban ; leurs vêtements étaient semblables à ceux des *qalpaqlus*, avec cette différence que les leurs étaient d'étoffe rouge. Ces deux corps de troupes formaient la garde particulière du gouverneur-général ; ils avaient un ordre de bataille et une école semblable aux écoles du soldat, de peloton et de bataillon de l'organisation militaire du *Tanzhîmât* ; ils étaient commandés par des caporaux (*on-bâchy*), des sergents (*tchâouch*), et des capitaines (*yuz-bâchy*) : c'était une troupe assez régulière qui marchait bravement au feu[2]. Les fusils des *qalpaqlus* étaient de vieux *salṭât* à baïonnette, et ceux des fusiliers étaient de ces longues carabines rayées depuis longtemps en usage. Les premiers avaient encore des grosses caisses (*dâoul*) exactement semblables à ceux des *ʿakkâms* ou dresseurs de tentes qui font partie de la procession qui accompagne le départ pour la Mecque de la caravane sacrée.

Les fusils des ʿOqaïls n'étaient que des fusils à mèche ; mais comme ces gens faisaient partie d'une tribu du Nedjd et qu'ils étaient nés et avaient grandi dans l'indépendance la plus complète, leur courage et leur bravoure étaient bien supérieurs à ceux des autres soldats ; rien n'était plus difficile que de les déloger de derrière un retranchement même faible.

En plus des troupes que nous venons d'énumérer, il y avait encore sept corps de troupes composés de dix-huit *orta* ou régiments de janissaires indigènes, d'artilleurs, de volontaires (*geuñullu*[3]), d'ʿ*azabs* et d'autres encore ; mais nous ne les

1. Cf. *Les costumes populaires de la Turquie*, par Ḥamdy-Bey et Marie de Launay, Constantinople, 1873, p. 35.

2. ايق آتمق littéralement « lancer le pied ». Cette expression n'est pas expliquée dans les dictionnaires.

3. Sorte de corps de cavalerie. « Ils ont encore une autre sorte de cavalerie, qui s'appelle *guinguliler*, c'est-à-dire gens de courage, commandés

avons pas fait entrer en ligne de compte, parce que, loin d'être des auxiliaires du gouvernement local, ils formaient un parti d'opposition qui lui était hostile[1].

Les troupes dont nous venons de parler, jouissant d'une solde fixe (*mouwazhzhaf*), étaient toujours sous les armes. Dans le cas où le gouverneur général ou son *kiaya* devaient se mettre en campagne personnellement, avec une armée considérable, chacun des *mutéçarrifs* gouvernant les sandjaqs de Bâbân (autrement dit Suléïmâniyyé), de Kouï, de Ḥarîr, de Dhihâb et de ʿAmâdiyyé l'accompagnait avec des forces considérables en cavalerie et en infanterie, selon ce qu'ils pouvaient armer. Parmi ces gouverneurs, celui de Suléïmâniyyé pouvait mettre sur pied jusqu'à dix mille hommes; mais les autres, qui n'avaient pas la même importance, ne pouvaient guère se faire suivre que de quinze cents hommes chacun, deux mille au maximum. Les villes et bourgades de Kerkoûk, Mossoul, Erbîl, Ḥilla et Mendéli fournissaient, en cas de levée générale, un nombre fixe de fusiliers d'infanterie. L'appel de l'arrière-ban faisait encore venir un grand nombre de cavaliers et de fantassins pris dans les tribus nomades (Kurdes et Arabes). On ne donnait, aux troupes qui suivaient les gouverneurs des sandjaqs et à l'arrière-ban des tribus, que des rations de fourrage et de pain. Bref, en y comprenant toutes les levées, on pouvait mettre en marche une armée dépassant trente mille hommes.

En dernier lieu, au commencement du gouvernement de Dàoud-Pacha, la Porte n'ayant pu lui fournir aucun secours dans la guerre avec les Persans, ce gouverneur avait été obligé de faire venir de l'Anatolie une armée de plus de dix mille

par deux agas; et ils sont d'ordinaire trois mille, tant à la ville, qu'aux villages circonvoisins ». Tavernier, *Voyages*, t. I, p. 287.

1. Les janissaires se croyaient chargés de l'unique mission de défendre la citadelle de Bagdad, au nom du sultan, contre tout ennemi, fût-ce le gouverneur lui-même. Ils dépendaient des agas de leurs différents corps à Constantinople, qui leur envoyaient des officiers pour les commander. C'est ce qu'explique Niebuhr, *op. laud.*, t. II, p. 266.

hommes, composée de guides (*délîl*) et de soldats de réserve. En effet, cette guerre tombait au moment des troubles de Grèce, de la révolte d'ʿAbdullah-Pacha, gouverneur d'Acre, et d'autres circonstances fâcheuses; le gouvernement ottoman ne put donc envoyer à Bagdad une armée considérable; il se contenta de faire partir de Diarbékir et d'Alep un petit nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie, de sorte que Dâoud-Pacha se trouva entièrement seul pour faire face aux difficultés de la situation. Lorsque la paix eut été signée avec la Perse, bien qu'on eût licencié une partie de ces troupes d'Anatolie, environ cinq mille hommes furent conservés sous les drapeaux et restèrent au service jusqu'à la fin de son gouvernement. Après la suppression du corps des janissaires, on forma deux régiments d'infanterie régulière à plein effectif, en même temps qu'on portait à deux mille le nombre des troupes d'artillerie; de sorte que Dâoud-Pacha s'était créé une armée qui comptait un nombre double de l'effectif que ses prédécesseurs avaient eu sous leurs ordres.

TABLE ALPHABÉTIQUE

(Un nom propre suivi du mot *gouverneur* seul désigne un gouverneur de Bagdad.)

C

E

F

G

H

I

J

K

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES CHAPITRES

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie